Revue de presse de Juin 2024

Réseau des Journalistes Africains Spécialisés sur le Développement Durable & le Changement Climatique

Un programme de l'Association Africa 21

Association Africa 21, C/o Maison Kultura, Rue des Savoises 15, 1205 Genève- Suisse
http://www.africa21.org / info@africa21.org
Statut consultatif spécial auprès de l'ECOSOC, accréditée à l'OMC, auprès du PNUE, Observateur à la CNUCED

Références : Accord de Paris pour le climat, ACEF, AFDB, BAD, Banque mondiale, BIT, Commission européenne, Convention sur la désertification des Nations Unies, FAO, Green peace Afrique, Human Rights Watch, KEPSA, OMS, PNUD, UE, UICN, UNESCO, UNFCCC, UNICEF, USAID, WFP, WHO, World Bank, World Ressource Institute.

Table des matières

Ernest Agbota (Bénin) ; Le bambou solution avérée pour l'adaptation et la résilience face au changement climatique ; Radio Parakou/ORTB, juin 2024..... 5

Sharon Ambani (Kenya) ; Young Kenyan Farmers revolutionizing agriculture through regenerative practices ; Story Spotlight, 1st June 2024. 6

Denise Kyalwahi (RDC) ; Nord-Kivu : La RDC face à l'insécurité alimentaire, Climatique et économique suite à la guerre dans PNVi (Me Olivier NDOOLE) ; Naturel CD, 2 juin 2024..... 14

Mwamachi Lina (Kenya) ; Simple solutions to growing and nurturing trees towards meeting target of 15 bilion trees by 2032 ; Eco Conscious, July 2, 2024. 22

Eman Abd Elftah (Egypte); Interview: Dr.Mohamed Ali Fahim Head of the Climate Change Information Center at the Ministry of Agriculture; Mega fm, 3 juin 2024..... 25

Thuku Kariuki and Daniel Furnad (Kenya) ; Kenya's Bold Steps Towards Sustainable Waste Management; Storyspotlight, 4 juin 2024..... 26

Boris Ngounou (Cameroun) ; Pêche illégale : « sept navires ont été radiés du pavillon camerounais en 2023 » ; Afrik 21, 5 juin 2024. 29

René Bagalwa (RDC); RDC : Des activistes œuvrant pour la protection de l'environnement au sud-kivu appellent à la protection du lac Kivu ; Mediapro, 5 juin 2024. 32

Lidie Kossouahbe (Tchad) ; Pollution plastique : il faut sauver le Chari; La Voix, 5 juin 2024..... 35

Patience Tawiah (Ghana); Citizens urged to support trees planting to tackle climate change; Ghana News Agency, June 6, 2024. 36

Patience Tawiah (Ghana) ; Citizens urged to support trees planting to tackle climate change; Ghana News Agency, June 6 2024. 37

Boris Ngounou (Cameroun) ; Donatien Wembe : « la pêche illicite décourage les investissements locaux » ; Afrik 21, 6 juin 2024. 38

Denise Kyalwahi (RDC) ; La ville de Goma ne connait pas seulement des problèmes environnementaux il ya aussi des solutions ; Naturel CD, 7 juin 2024. 41

Fousseni Togola (Mali) ; [Tribune] Solaire et groupes électrogènes : le double tranchant énergétique ; Sahel Tribune, 9 juin 2024. 42

Hector Nammangue (Togo) ; Le gouvernement a lancé officiellement la campagne nationale de reboisement 2024 ; Vert Togo TV, 11 juin 2024..... 45

Cécile Goudou (Bénin) ; Travail des enfants, ces petites mains qui tirent les filets ; Les filets de l'environnement, ORTB, 12 juin 2024. 46

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Economie circulaire : un potentiel de 11 millions d'emplois en Afrique ; News du Camer, 13 juin 2024. 47

Mwamachi Lina (Kenya) ; Importance of Gender Mainstreaming in waste Management ; Eco Conscious, June 13, 2024. 49

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Pêche illicite : ce que fait le Cameroun pour sortir du carton rouge ; News du Camer, 13 juin 2024. 52

Naîma Cherii (Maroc) ; Crabe bleu/ Nador : Une prolifération qui inquiète les pêcheurs ; L'Express, 13 juin 2024. 56

Thuku Kariuki (Kenya) ; 1er report, Eco Africa — The Environment Magazine : Nature and Environment – Kenya ; DW, June 13, 2024. 59

Mwamachi Lina (Kenya) ; Earth App & Rangers Fostering Peace & Security Along Wildlife Corridors ; Eco Conscious, June 13, 2024. 60

Cécile Goudou (Bénin) ; Dans la tête d'une océanographe ; L'environnement notre défi, ORTB, 13 juin 2024. 63

Jonas Kiriko (RDC) ; Des pêcheurs ne peuvent plus vivre de la pêche sur le lac Edouard en RDC ; Icicongo, 15 juin 2024. 64

Cécile Goudou (Bénin) ; Que savoir de l'empreinte carbone ; Les filets de l'environnement, ORTB, 15 juin 2024. 87

Boris Ngounou (Cameroun) ; Les Baka, gardiens de la réserve de faune du Dja, au sud-est du Cameroun ; Environnementales, 17 juin 2024. 88

Cécile Goudou (Bénin) ; Lutte contre la désertification ; Les filets de l'environnement, ORTB, 17 juin 2024. 91

Boris Ngounou (Cameroun) ; Réserve du Dja au Cameroun : entre richesses naturelles et défis communautaires ; Environnementales, 17 juin 2024. 92

Cécile Goudou (Bénin) ; Le gaspillage alimentaire ; Les filets de l'environnement, ORTB, 18 juin 2024. 95

Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : que peut le Mouvement pour la justice climatique, face à la déforestation ; Afrik 21, 18 juin 2024. 96

Denise Kyalwahi (RDC) ; Nord-Kivu : les jeunes activistes pour le climat s'activent dans la lutte contre les déchets plastiques et y trouvent des solutions ; Naturel CD, 18 juin 2024. 99

Hector Nammangue (Togo) ; Le Togo valide sa vision de développement à faible émission de carbone avec le soutien du PNUD ; Vert Togo, juin 18, 2024. 108

Christopher Bandana (Uganda) ; Focus on urban areas, government advised ; Science Now Mag, June 19, 2024, Sciencenow. 114

Cécile Goudou (Bénin) ; Journée nationale de l'arbre, 40 ans d'encrage ; L'environnement notre défi, ORTB 20 juin 2024. 117

Sarah Natoolo (Uganda); A story on wetlands degradation in Wakiso District, Uganda; UBC Radio News, 20th June 2024. 118

Boris Ngounou (Cameroun) ; Les Baka, en première ligne dans la protection de la réserve du Dja (Sud-Est du Cameroun) ; Environnementales, 22 juin 2024. 118

Meriem Khadraou (Tunis) ; Conservation de la nature: "Le sort de la biodiversité en Afrique, à la fois préoccupant et porteur d'espoir" (Maher Mahjoub, directeur de l'UICN-MED) ; Agence Tunis Afrique Presse, 23 juin 2024.....119

Wallace Mawire (Zimbabwe) ; UAE Contributes To Food And Agriculture Organisation Of United Nations Humanitarian Efforts In Sudan ; Pan African Visions, June 24, 2024. 124

Marthe Akissi (Côte d'Ivoire) ; Face à l'érosion, l'alternative de reconversion des pêcheurs et des mareyeuses; Radiodiffusion Télévision Ivoirienne (RTI), 24 juin 2024. 126

Boris Ngounou (Cameroun) ; Madagascar inaugure le téléphérique de Tananarive: un bond écologique et urbain ; Afrik 21, 24 juin 2024. 127

Thuku Kariuki and Daniel Furnad (Kenya) ; Injectable HIV Prevention Drug Shows Promising Results ; Science Africa, June 24, 2024. 129

René Bagalwa (RDC) ; RDC : Le Gouvernement et le PICAGL luttent pour éradiquer la peste des bovins au Sud-Kivu ; Agence de l'information environnementale, 24 juin 2024. 131

Albert Oppong-Ansah (Ghana) ; Ghana's old, polluting cars are "killing people silently" say experts; Ghana News Agency, 24th June 2024. 133

Fousseni Togola (Mali) ; Les mines d'orpaillage suspendues : un choix nécessaire mais douloureux ; Sahel Tribune, 26 juin 2024. 140

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Pêche et aquaculture : le gouvernement encourage les locaux à investir ; New du Camer, 27 juin 2024. 142

Arthur Bizimana et Ferdinand Mbonihankuye (Burundi) ; Climat et agriculture : une double menace pour la production hydroélectrique burundaise ; Ibihe.org, 28 juin 2024. 144

Joël Dally (Côte d'Ivoire) ; Agriculture durable, la ruée vers l'or noir : le compost ! L'avenir, 30 juin 2024. 162

Ernest Agbota (Bénin) ; Le bambou solution avérée pour l'adaptation et la résilience face au changement climatique ; Radio Parakou/ORTB, juin 2024.

Tag : -

Pour écouter le reportage : https://soundcloud.com/angelique-dehoue/le-bambou-une-recette-averee-face-au-changement-climatique

Dans un monde de plus en plus confronté aux effets dévastateurs de la crise climatique, la recherche de solutions durables et efficaces est devenue une priorité. Ce reportage explore en profondeur le rôle crucial du bambou dans l'adaptation et la résilience face à ces défis environnementaux.

Sharon Ambani (Kenya) ; Young Kenyan Farmers revolutionizing agriculture through regenerative practices ; Story Spotlight, 1st June 2024.

Tag : WFP.

Pour accéder à l'article : https://storyspotlight.co.ke/kenyan-young-farmers-revolutionizing-agriculture-through-regenerative-practices

Regenerative agriculture consists of nature-based farming practices such as inter-cropping, crop rotation, cover cropping, planting indigenous seeds, minimal or no tillage, organic farming, and agroforestry.

Cone gardens housing flourishing vegetables

When Mercy Ochango, 29, graduated from Egerton University with a Bachelor's degree in Agribusiness Management in 2021, she hoped to get a well paying job.

Mercy was however groping in darkness as to where exactly she would practice her newly acquired skills when she returned home, given the cultural perception that women from the Luhya community, where she hails from, could previously not inherit land from their parents.

Her parents overlooked this outdated cultural belief and granted her permission to use a small section of their homestead in Lurambi Sub-county in Kakamega County, which previously hosted an old house.

This space, measuring about 300m2 and filled with stones from the demolished house, became the springboard for Mercy to actualise her dreams of revolutionizing agriculture back at home.

Determined to prove a point, Mercy installed several cone gardens, a sustainable and space-efficient farming method. These towering gardens brim with vibrant vegetables year-round, providing fresh produce for her family and the neighbourhoods.

Cone gardens

"When my parents offered me this small space, they doubted I would do anything meaningful with it. I saw a hidden treasurer. I filled the space with cone-shaped mini gardens and then planted a variety of vegetables, including kales, African indigenous vegetables and carrots," says Mercy.

"Ordinarily, a space occupied by one cone can only accommodate 15 plants but when a cone is installed in the same space, it can hold up to 120 plants, hence increasing yields from small

spaces. In addition, cone gardens are easy to manage, allowing me time to venture into other activities during the day. A well maintained cone can last up to seven years," she adds.

Mercy's impact extends beyond her kitchen garden. She has opened a shop in Kakamega town from her proceeds from the farming activities where she sells cone garden materials and offers installation services to farmers at a fee. Her thriving venture has also become an admirable innovation in the community as she provides training on regenerative agricultural practices to interested local farmers. The 29-year-old farmer is cultivating crops and nurturing young farmers towards farming and land use in Western Kenya where the sizes of land is diminishing due to population pressure.

"I am inspired by the idea of contributing to food security and community well-being through regenerative agriculture. It offers a healthier and more sustainable way of food production. I am motivated by the opportunity to innovate and be at the forefront of a movement that is reshaping the future of farming," she states.

About 40 kilometers away from Mercy's home, I met another young farmer practicing regenerative agriculture. In the landscapes of Kivaywa area in Malava Sub-county resides Kefa Zakayo, a farmer whose transformation is inspiring change in his community.

Kefa Zakayo

"I named myself son of a farmer because I learned the art of farming from my father since I was ten. He used to plant maize, beans and sugarcane. However, with the setback of the sugarcane sector in the country, I saw an opportunity for reinventing the wheel. I uprooted the sugarcane on my farm and embarked on a journey to practice a more productive farming venture," Kefa tells me.

Every part of Kefa's farm is a productive space filled with either crops or shelters for his livestock. Upon entering the homestead, one is ushered in by a printed message on a laminated white paper stating 'YOU ARE NOW ENTERING SON OF A FARMER'S FARM.

In one section, he cultivates different indigenous vegetables, cassava, arrowroots, onions, and sweet potatoes, among other food crops on well-labelled plots of raised beds. He notes that this is a measure of retaining water in the soil. He has also planted a variety of fodder crops to prevent soil erosion and provide feeds for his livestock.

Kefa is committed to pure organic farming, using organic manure made from composted plants and animal dung to provide required nutrients for his crops. In addition, he uses natural pest deterrents like marigold plants, onions and rabbit urine rather than chemical pesticides. His land is also a flourishing agroforestry system, evidenced by a forest of grafted fruit trees like the hass avocados, apples, mangoes, passion fruits, pawpaw and bananas. In one corner lies a protected area housing five ponds of aquatic plants, which he uses to feed his poultry. Moreover, Kefa practices a circular economy to maximize land use, where he has creatively re-purposed old clothes, plastic containers, and cement bags as planting spaces.

Beyond farming, Kefa's land is an educational hub where other farmers and students from nearby schools visit to learn about regenerative agriculture. His undertakings are to sustain his family to live a better and healthier life, noting that the income he gets from the farm boosts the one he gets from his day job in ICT as a cyber cafe attendant.

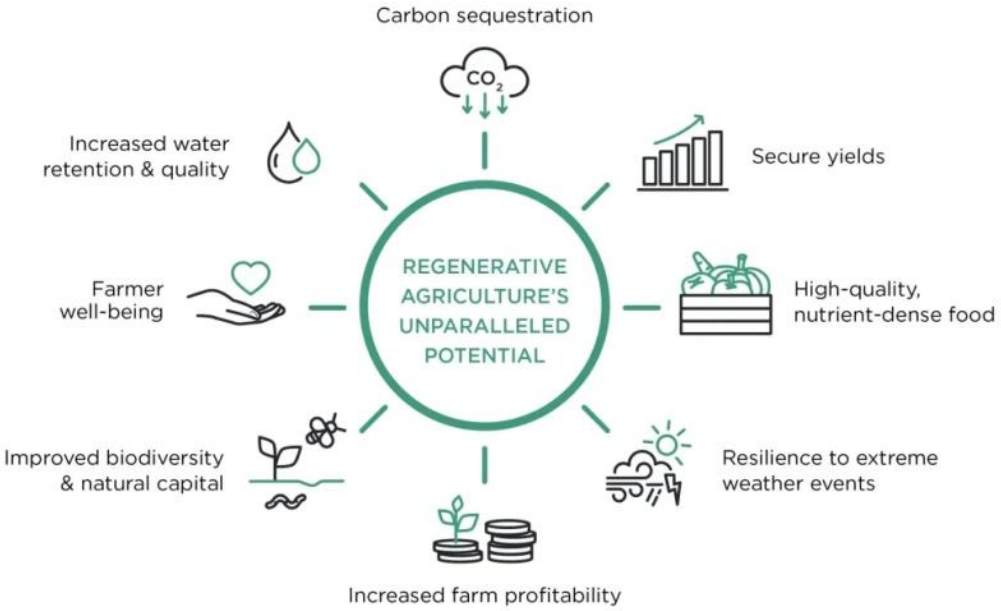
Kefa on his land

Mercy and Kefa are a sample of young farmers from the Western part of Kenya who are using regenerative agriculture to revolutionize the sector, provide food and create employment.

What is regenerative agriculture?

Professor Francis Muyekho, an Agronomist and currently a lecturer in the Department of Agriculture and Land Use Management at Masinde Muliro University of Science and Technology, defines regenerative agriculture as a holistic and sustainable farm management method that offers sustainable solutions to the challenges faced by farmers practicing conventional farming.

"Farmers are used to planting the same type of crops using synthetic fertilizers and chemicals. Machinery, mostly fossil fuel-powered, is also used to till land. This type of farming is mostly seasonal as it is rain-fed. Conventional farming has declined soil health, degraded land, reduced land size and crop yields, and has had negative impacts on the ecosystem," explains Prof. Muyekho. "This calls for a sustainable farming practice that will save farmers from negative externalities of conventional agriculture by restoring our lands, improving soil health, retaining water in the soil, boosting crop yields long term, protecting biodiversity and being friendly to the planet," he adds. Regenerative agriculture consists of nature-based farming practices such as inter-cropping, crop rotation, cover cropping, planting indigenous seeds, minimal or no tillage, organic farming, and agroforestry. Prof. Muyekho notes these practices enhance soil fertility, structure, and overall ecosystem health.



Its potential

Sustainable Development Goal 2 advocates for Zero Hunger in the world by 2030. However, as of 2023, the World Food Programme (WFP) estimates that over 333 million people are facing acute food insecurity, and up to 783 million are experiencing chronic hunger. Closer to home, Kenya has a score of 22.0 in the 2023 Global Hunger Index ranks placing it at position 90 out of the 125 countries. This indicates that we have a profound level of hunger.

With approximately six years remaining before the deadline for SDGs, Prof. Muyekho calls for action to ensure a sustainable supply of safe, nutritious, and sufficient food . He notes that regenerative agriculture has the potential to create more adaptable and sustainable food systems that can increase food

productivity, hence addressing food insecurity. This is supported by a peer-reviewed journal called Sustainability, which found that yields increase by 20 per cent when regenerative agriculture techniques are used.

Furthermore, he says that farmers have suffered from the adverse effects of climate change caused by human activities like unfriendly agricultural practices. Prof. Muyekho observes that regenerative agriculture offers solutions to this climate crisis.

"Agriculture is a major contributor to GHG emissions into the atmosphere which leads to global warming and climate change. Climate change is a pain to farmers who lose their crops to unpredictable weather patterns, pests and diseases among other susceptible climate induced challenges. Regenerative agriculture incorporates climate-smart practices, such as cover crops and reduced tilling, which captures the emitted carbon dioxide and stores it in the soil (carbon sequestration). This helps reduce global warming as well as improve the soil health," he informs.

Apart from climate action and addressing food security, regenerative agriculture could also boost the worlds economy. Fortune Research Insights, a global market research institution, predicts that the regenerative agriculture market might reach a value of 333.18 million USD by 2027. This strong trend reflects increasing investment and consumer interest in sustainable agriculture.

Adoption of regenerative agriculture

Although advocates for regenerative agriculture emphasize the need for the world to re-embrace this practice, they note that its adoption among farmers is slow.

According to Thiong'o Gachie, a Regenerative Agriculture Specialist working with Feedback to the Future, a non-governmental organization that trains farmers nationwide on transitioning to this practice, the slow adoption pace is attributed to insufficient knowledge at the farmer level.

"Regenerative agriculture was practiced many years ago. However, it was overtaken by conventional agriculture. It's re-adoption has been low because farmers lack the crucial practical knowledge. We need to increase awareness among small-holder farmers and agricultural organizations on the importance and potential of this practice," states Thiong'o.

He also notes that the continuous promotion of conventional agriculture, for instance, the government's subsidy programs on synthetic farm inputs, has also played a role in promoting slow adoption of regenerative agriculture.

"Farmers are desperate for increased yields with low cost of production, while ignoring the other parts of the system. However, regenerative agriculture is more information dense than

input dense. Farmers will gradually adapt to this practice if they are taught on how to manage their farms in a way they can benefit from," he explains.

Role of youths in accelerating regenerative agriculture

In most cases, the older adults have been at the forefront of practicing agriculture. However, dynamics are changing with increased knowledge among the youths about the importance of sustainable agriculture in meeting food security goals, climate action, and economic empowerment. Thiong'o notes that regenerative agriculture offers vast opportunities for the youth to explore while incorporating creativity and innovations.

"We often concentrate on the production part of the food supply chain. However, there are numerous avenues that youths can explore in regenerative agriculture such as value addition. For example, one can make organic yogurt from the dairy products they get from their farm,"

He advices stakeholders to address issues such as capital intensity, minimal resources, and lack of information, which demotivates youths from engaging in agriculture.

Professor Muyekho, on the other hand, advocates for a change in the higher education curriculum where sustainable agriculture, including regenerative agriculture, is incorporated into agricultural courses to bridge the knowledge gap among youths. This, he notes, will increase the number of people who will either practice the acquired knowledge on sustainable agriculture or advocate for societal change.

Denise Kyalwahi (RDC) ; Nord-Kivu : La RDC face à l'insécurité alimentaire, Climatique et économique suite à la guerre dans PNVi (Me Olivier NDOOLE) ; Naturel CD, 2 juin 2024.

Tag : -

Pour accéder à l'article : https://naturelcd.net/2024/06/02/nord-kivu-la-rdc-face-a-linsecurite-alimentaire-climatique-et-economique-suite-a-la-guerre-dans-pnvi-me-olier-ndoole/

Dans une interview exclusive accordée à NATURELCD, Me Olivier NDOOLE défenseur des droits environnemental international et multi primé dans le domaine de l'environnement laisse savoir que la présence des camps de déplacés au tour du Parc de Virunga constitue un danger pour l'écosystème de ce patrimoine mondial. Cette situation laisse plusieurs personnes environnent le parc dans la malnutrition et d'autres habitants de la ville de Goma per exemple, qui se procurent des poissons en Ouganda qui jadis provenait du lac Edward sans difficultés. Ceci au profit de l'émergence économique de l'Ouganda et au préjudice de l'économie congolaise qui devrait être fructueuse du fait que nous avons une grande partie du lac de notre côté. Lorsqu'il y a la guerre il y a une perturbation et une instabilité se fait sentir sur tout le niveau, mais aussi une destruction méchante de l'environnement qui renvoie à une instabilité climatique.

NATURELCD : Me Olivier NDOOLE, vous êtes expert en droit environnemental, parlez-nous des problèmes environnementaux qui guettent la Biodiversité du Parc de Virunga (PNVi).

Me Olivier NDOOLE : le Parc National de Virunga PNVi regorge beaucoup de potentiel en matière de la biodiversité, c'est le parc le plus long de la RDC, avec une superficie de 8000Km2. De part et d'autre sa position par rapport à la ville de Goma, il est vulnérable par la pression démographique que subisse la ville aujourd'hui. Cette population environnant le Parc a besoin de répondre à ses besoins vitaux. La majorité de ces riverains actuellement sont des déplacés de guerre venant des plusieurs coins, Rutsuru, Masisi, Rubarer… qui traversent une vie difficile, ceux-ci vivaient de l'agriculture et aujourd'hui sont obligés d'entrer dans le parc pour s'approvisionner. Ces déplacés de guerre sont les premiers destructeurs de la forêt, certains sont à la recherche des gibiers et d'autres des fruits et cueillettes des champignons. Non loin de déplacés l'on trouve des personnes armées qui sillonnent nuit et jour dans cet air protégée avec toute quiétude, ces derniers sont dans l'exploitation illégale des bois et des minerais, la fabrication de braise (Makala) et personne ne le contrôle. Les détonations de armes lourdes croyant de la psychose aux près des animaux, la disparition des certaines espèces animales et végétales bas record à ce lieu, l'on constante aussi des morts des éco-du jour au lendemain…

NATURELCD : quelles sont les conséquences néfastes de la guerre face à la Biodiversité du PNVi

Me Olivier NDOOLE : La guerre a des nombreuses conséquences sur l'environnement, l'homme en interagissant avec l'environnement par conséquent victime de plusieurs effets. La guerre est un élément qui entraine beaucoup de perturbation dans la vie normale de l'homme ainsi qu'à la biodiversité. Actuellement la guerre en RDC a un effet dramatique sur la biodiversité c'est à dire la destruction, l'exploitation illégale, trafique de la ressource biosphère au niveau non seulement des Parcs mais aussi sur les forets communautaires. Au niveau de l'investissement agricole, les communautés locales ne bénéficient plus à leurs productions agricoles car ils sont tout simplement interdit de fréquenter leurs champs car il y a la guerre dans ces zones qui pousse la population à tomber dans la malnutrition. La population est devenue nomades ils quittent leur milieu habituel pour aller vivent dans des camps de déplacés où proches du PNVi et sont donc condamnés de couper les arbres du parc. La guerre fragilise l'économie de la

province car les miliciens s'occupent par la coupe d'arbre et demande à la population de payer de cotions qui une fois bien canaliser pourrait entrer dans la caisse du gouvernement.

La RDC fait face à l'insécurité alimentaire et économique face à cette guerre

Voir la vidéo : https://youtu.be/D-64Y3RW2Cw?list=UULFAu2x4ppTJVqYcnL1rcaBzw

NATURELCD : Reconnaissant la menace grave de l'impact de la guerre sur la biodiversité, Me OLIVIER NDOOLE, quelle est la gravité que courent les êtres humains et la biodiversité au Nord/Kivu à l'avenir climatique ?

Me Olier NDOOLE : Aujourd'hui sur le lac Edward et le Parc National de Virunga vous allez trouver trois catégories des conséquences visibles : la première c'est la destruction des moyens des substances pour la communauté locale et pour la faune et la flore congolaise, également une surabonde des militaires au tour du parc. Et l'autre aspect, ce sont les arrestations que vous êtes en train d'observer il y a toujours des pécheurs congolais qui sont arrêtés du faites qu'ils sont allé chercher les poissons comme la RDC n'en a plus chose qui engendre des conséquences sur l'équilibre alimentaire pour les communautés locales. La pêche dans le lac Edward c'est une pêche qui dans le temps a facilité la sécurité alimentaire à passent par les frontières de la RDC, jusqu'à Kinshasa par-ci par-là, on a reconnu la COPEVI, le nom COPEVI a été rependu par la forte production des poissons du Lac Eduard. Mais actuelle le lac Edward n'est plus à mesure de supporter les quelques habitants qui sont seulement dans la ville de Goma. Et cela crée une sécurité économique pour les autres pays notamment les pays voisins. Nous n'avons plus de poissons dans la ville de Goma. Il ya maintenant des congolais et congolaises qui vont chercher des MAKAYABO (poisson salés) en Ouganda, pour renforcer l'économie au niveau de l'Ouganda, au préjudice de l'économie congolaise qui devrait être fructueuse du fait que nous avons une grande partie du lac de notre côté mais comme la guerre a décimer toutes les espèces voilà ce que nous sommes.

Sur la sécurité climatique et de l'intégrité territoriale de la RDC, càd tous ceux qui font l'exploitation de nos bois, de nos champs cacao, des nos produits de la pêche y compris de la braise dans le PNVi constitue actuellement un moyen de renforcement économique contre les forces combattantes qui sont entrain de détruire ou d'anéantir la République. Vous trouverez que toutes ces pressions armées que nous avons sont en train de se renforcer la braise au niveau du Parc de Virunga. C'est de milliers de tonne et de tonne de braise qui sont exportés par jour, je peux dire c'est le Coltan noir, qui fait du déboisement et la déforestation qui dévore ce PNVi une source d'économie.

Par exemple au lac Edward vous trouverez avec la guerre des forces et groupes armes qui se sont constitués comme le WAZALENDU et autres porteurs d'armes qui soit était braconnier qui se déclare Patriote. Mais c'est un patriotisme contre notre biodiversité, un patriotisme contre la population civile. Même les envahisseurs ou les agresseurs les groupes armés qu'ils soient les groupes conventionnels ou les groupes non organisés les armés étrangères telle que les armées Ougandaises, les armées Rwandaises sont venu pas vraiment forcement pour donner la paix mais c'est pour le pillage, pour la destruction et le trafic de notre biodiversité. Mais aussi pour l'occupation des espaces physiques tel que dans la ville et territoire de Beni tout ça c'est préjudice à l'endroit de la biodiversité. Aucun agriculteur peut faire de l'agriculture une priorité pendant qu'il est déplacé de guerre sur sa propre terre. Lorsqu'une personne n'a pas de terre pour cultiver comment il ne peut pas contribuer à la production agricole ce qui cause la malnutrition aux riverains du PNVi et du lac Edward pendant qu'ils ont tous les nécessaires à coté d'eux. A Beni et ailleurs il y a des endroits où on interdit aux paysans d'accéder dans leurs champs par conséquent ils sont contraint d'entrer dans le parc pour se ravitailler.

NATURELCD : Quelle analyse faites-vous sur l'augmentation de la population autour du PNVi, ou quelle analyse sur la démographie des riverains du PNVi actuellement ?

Actuellement l'on constate un engouement très fort autour du parc. Des personnes fuyant la guerre viennent se concentrer près du parc à la recherche de terre vide et cela sous couverture des autorités locales. Pour le camp des déplacés maladroitement crée, vous trouverez actuellement aucune politique publique pour la mise en place de camp de déplacés qui est sensible à cette économie noire qui se fait autour des camps. Même les humanitaires sont

entrain de contribuer pour ça, exemple quand ils placent un camp vers Rusayo où j'ai vu le Gouverneur signé un arrêté pour qu'on y installe un camp, c'est-à-dire vous voulez que tous ces déplaces soient des esclaves économiques qui sont entrain de couper les bois pour fabriquer la braise dans le PNVi, et du coup c.à.d les camps sont constitutif d'un marché public pour les groupes armés qui vont encore se reconstitués économiquement, et cette économie va servir pour anéantie ou fragiliser les institutions de l'Etat. Quand vous avez par exemple plus de 20 000 vingt mille personnes dans un camp de déplacés sans assistance et que vous avez des groupes armés qui sont en train d'opérer dans le PNV s'ils exigent que chacun qui entre dans le parc puissent payer par ex (1$) Un dollar par jour faite la sommation des frais qu'ils vont récolter par jour et multiplier par les nombres de mois, donc ils sont en mesure de fragiliser les institutions en province et pourquoi pas les institutions au niveau de la République. Mais hélas toutes ces analyses ne sont pas faites, on est en train de vouloir construire des couloirs au niveau humanitaire au préjudice de l'existence pour demain de la République.

NATURELCD : que dire de ces effets sur le plan de l'avenir climatique qu'en dites-vous ?

Me Olivier NDOOLE : Au niveau climatique vous trouverez qu'il y a des perturbations saisonnières par exemple dans le KAMURONZA où la déforestation a dévoré toute la forêt les gens ne savent plus par quelle période il faut faire l'agriculture. C'est déjà une revanche par ce que comme vous le savez « On n'engage pas la guerre avec la nature », la nature a tout son temps et si vous engagez cette guerre-là, la nature va vaincre et nous serons des perdants. C'est le cas aujourd'hui, nous sommes en train de nous battre, l'humanité se bat, que cas soit au niveau de la communauté internationale, que ça soit les humanitaires au niveau de la République, se batte d'une façon ou d'une autre contre le Parc mais surement que le parc aura

une revanche sur l'humanité et avec comme peut être conséquence, nous allons fuir, l'espace que nous avons voulu exploiter pour avoir de l'argent nous tous nous allons laisser comme les gens sont en train de quitter le lac Edward et d'aller chercher du poisson en Ouganda c'est déjà la nature qui triomphe. On a cru que Dieu nous a donné et que nous allons surexploiter par ce que c'est Dieu qui nous a donné et la nature nous a donner que nous sommes en mesure de vous chasser et de vous laisser dans l'insécurité alimentaire et vous serez obligez de nous laisser ici.

NATURELCD : La guerre a-t-elle aussi des conséquences néfastes sur l'agriculture ?

Me Olivier NDOOLE : On ne peut pas faire une revanche du sol ou du sous-sol si nous sommes en insécurité. C'est vrai il y a des slogans politique « nous allons faire de l'agriculture une priorité de priorité », mais d'accord sur le plan Humain, qu'elle est ce paysan de Kyavinyonge, de Kanyabayonga, de Masisi, de Rubaya, de Rutsuru qui va pratiquer l'agriculture lorsqu'il est obligé de se déplacer. Quelle est cette main d'œuvre qui va faire de cette politique agricole un outil de stabilité alors qu'en RDC l'agriculture n'est pas une profession, c'est un mode de vie, celui qui fait l'agriculture il fait au même moment la chasse, cueillette, et quand ils sont entrain de pratiquer cela c'est leur mode de vie, c'est un ensemble. Mais maintenant comment est-ce qu'une personne qui est devenue déplacée n'a pas non seulement l'espace pour la production, il n'a pas des outils pour produire, il n'est pas mentalement stable pour faire de l'agriculture sa priorité va produire. Un autre aspect oublié c'est la destruction des investissements agricoles, il y a pas longtemps que j'ai vu la presse annoncer que les groupes armés qui occupent vers Mabenga et autres ont interdit aux paysans, même dans le Nyiragongo interdir d'entrer dans le champ. Même vers Beni les gens ont de Cacao mais ne ne peuvent pas y aller.

La guerre a une conséquence non seulement sur le plan de sécurité alimentaire, comme une situation catastrophique sur le plan des droits international, sur le plan de sécurité climatique mais aussi sur le plan de la sécurité des investissements et de la production agricole. Donc la guerre a des conséquences sur tous les aspects politique et non politique, tel que la politique agricole, pour quoi pas même au niveau de l'exportation et de l'importation. Pourquoi on peut consommer le riz de Pakistan pendant qu'à Beni ou dans le Walikale il ya une situation favorable de la production du riz, ce n'est pas parce que les gens sont paresseux c'est du faits que il ya

pas eu une sécurité d'investissement agricole que ca soit sur le plan de la sécurité agricole, que ca soit sur le plan politique, et même sur le plan de la sécurité taxé aux crédits, que ça soit sur le plan climatique et de la justice climatique il en ya pas. Cela a vraiment de l'impact, toutes ces bombes qu'on est entrain de larguer dans des champs des paysans pouvez-vous imaginez même si on pouvait arriver à une situation de stabilité, tous ces engins explosifs qui sont largués dans les champs, quel sera l'avenir du paysan agriculteur pour demain, c'est la catastrophe. Même pour la stabilité de la non pollution du sol càd si vous prenez ces investissements en termes de guerre vont encore avoir une revanche sur le sol.

Pour la stabilité et vous voulez une agriculture adaptée au contexte du changement climatique c'est le paysan qui compte.

NATURELCD : Que dit la lois congolaise ou Internationale sur la protection de l'environnement en temps de guerre.

Me Olivier NDOOLE : nous avons un arsenal juridiques complet par rapport à cette question, par exemple pour les aires protégées, que ça soit la loi sur la conservation, la loi portant principe fondamentaux liés à la protection de l'environnement, l'accord de Paris, il y a aussi l'accord sur la protection des gorilles et même d'autres texte sur la protection de la Biodiversité déclarent que les aires protégées sont des espaces neutres et même les personnels sont neutres càd en temps de guerre comme en temps de paix ces gens et ces espaces jouissent de certaines protections. D'ailleurs la fait de s'attaquer aux aires protégées ou d'utiliser les munitions par rapport au code pénal militaire ca aggrave la peine parce que c'est la seule infraction prévu au niveau du code militaire où la personne peut aller à une condamnation de 10 ans même à la peine capitale. Mais dans la pratique ça cause problème, même l'accord sur le climat, le fait qu'on lie l'existence de la communauté locale soit de l'humanité avec l'avenir climatique, mais le fait que la guerre vient détruire ou s'attaque à des objectifs climatiques, il y a lieu de se dire que ce texte garantisse le Droit International Humanitaire.

NATURELCD : La nature ou l'environnement interagit avec l'homme, quel conseil donnez-vous à ceux qui subissent aujourd'hui la guerre et à ceux qui organisent cette guerre ?

Me Olivier NDOOLE : Nous humains nous sommes en interaction avec la nature mais nous sommes nature nous-même, nous avons cette obligation de veiller sur la protection de la nature parce que si la nature disparait nous n'allons plus survivre. La nature elle est toujours plus forte que l'homme parce que la nature a tout son temps. Nous pouvons mourir mais la nature reste là. Ceux qui ont détruit la nature par le déboisement sont passés, ils mort, cette nature les a vécus, ceux qui ont surexploiter le lac Edward aujourd'hui parmi eux il y a ceux qui souffrent de la malnutrition d'autres ne sont plus visible même, ils ont fui et changer de mode de vie et nous aujourd'hui nous commençons à voir comment réparer cette nature. Si aujourd'hui nous voulons nous attaquer à la nature dans notre domaine partout où nous sommes, nous devons nous mobiliser tous pour que nous puissions non seulement rester longtemps sur notre nature mais aussi pour que nous puissions léguer une vie de prospérité de sauvegarde sociale, une vie juste pour le climat, c'est ça aussi la justice pour le climat ou la justice climatique, la justice et la sauvegarde sociale. Nous devons nous tous nous mobiliser pour des actions non seulement politiques mais aussi pour des actions climatiques. Actuellement il y a des perturbations saisonnières, il n'y a plus de pluie ce dernier temps, les arbres sont abattus par des hommes armés cherchant où abriter et en fabricant (Makala) de la braise tout cela a un effet sur les êtres humains et la biodiversité. La déforestation autour du parc est un crime. Toutes les personnes impliquées directement ou indirectement dans la coupe d'arbre dans le parc est condamnable par la loi congolaise.

Mwamachi Lina (Kenya) ; Simple solutions to growing and nurturing trees towards meeting target of 15 bilion trees by 2032 ; Eco Conscious, July 2, 2024.

Tag : -.

To access the article : https://eco-conscious.co.ke/simple-solutions-to-growing-and-nurturing-trees-towards-meeting-target-of-15-bilion-trees-by-2032/

Taita Taveta Wildlife Conservancies Association, TTWCA, led a tree planting activity in Taita Taveta County, which saw more than 1,000 trees planted at the Taita Hills Sanctuary, as the world marked World Environmental Day on 5th of June this year 2024.

The number of trees planted scaled the number of trees planted this year by TTWCA to a total of 10,000 of the 40,000 trees expected to be planted in collaboration with various stakeholders in the region within a span of two years.

It is clear that unity, collaboration, coordination, expression of the common intentions and goals, as well as the common practice of government, corporations and communities, will enable the achievement of efforts to protect the environment for the benefit of the present and the future generations.

This year's World Environment Day theme was Land Restoration, Desertification and Building Drought Resilience, with each of us being asked to make our contributions to the environment by normalizing planting and growing trees at all times.

The United Nations Sustainable Development Goal number 15, aims to protect, strengthen and promote the good use of the environment, protect forests, end forest degradation and deforestation, and end the loss of biodiversity in our ecosystems, including, humans, animals, insects and many other creatures as well as keeping the global warming temperatures below 1.5 degree Celsius.

Speaking after the tree-planting activity that brought together various stakeholders, the manager Taita Hills Wildlife Sanctuary, Jacob Ngatia said they were aiming to grow trees in the area affected by climate change, including wildfires, degradation and massive tree cutting.

Ngatia says they have put numerous tree planting strategies in place to increase tree cover by ensuring that every tourist visiting the hotel grows a tree that continues to be nurtured to fullest by personnel designated to handle the activity, adding that they aim to plant more than 40,000 trees within the next two years after initiation of the project in 2010.

Equally, minister for Environment, Water, Sanitation, Climate Change and Natural Resources in Taita Taveta County, Grantone Mwandawiro said the county through the Climate Change Response Unit had invested 20 million shillings to plant and grow 20,000 trees, through empowering local communities and community based organizations in remote areas within Taita Taveta County.

Mwandawiro cited that, the county government of Taita Taveta has allocated 360,000 acres of land for tree planting, a rate of 1,000 trees per hectare, which is equivalent to 360 million trees in ten years and, totaling to 36 million trees each year. The minister also urged communities and everyone to ensure they plant 100 trees each year, as a way to increase the amount of tree cover in the county.

The minister also called on all stakeholders to work together to address various environmental challenges, especially during this unprecedented climate change time, while recommending regular environmental activities throughout the year to continue safeguarding the environment.

George Oyoo, County Director for National Environmental Management Authority, NEMA in Taita Taveta County, added that tree planting through various communities and stakeholders would contribute positively towards achieving the Kenyan government's goal of planting 15 billion trees by 2032.

Speaking during the same event, Taita Taveta Wildlife Conservancies Association CEO, Alfred Mwanake, noted that they have partnered with the TUI Care Foundation to facilitate the planting of 40,000 trees in the Taita Hills Sanctuary. He reiterated that, they are committed to ensuring the trees grown are nurtured to the fullest, through enabling and empowering youth and community CBOs, to water the trees from drying, while explaining that as TTWCA, they aim to plant millions of trees. At the same event, Teita Sisal Estate production manager Antony Dara added that as a company they had planted more than 25,000 trees in a year and grown them to the fullest where they can survive and await rainfall seasons.

Planting of trees is one exercise and growing and nurturing them is another, stressing that as Teita sisal estate, they have invested in communities to maintain planted trees and growing them to a point they less require nurturing. Additionally, Dara noted with concern the issue of unemployment, food insecurity and livelihood improvement, especially in the face of unprecedented climate change and changing of rainfall patterns, stating that, the situations will be tackled by change of mind set and farming systems based on drought prevalence's, urging people to embrace sisal farming for profit and sustainability of livelihoods.

Eman Abd Elftah (Egypte); Interview: Dr.Mohamed Ali Fahim Head of the Climate Change Information Center at the Ministry of Agriculture; Mega fm, 3 juin 2024.

Tag: -

To access the report:

1st part: https://www.youtube.com/watch?v=Ta67f6jaa9U

2nd part: https://youtu.be/p5Fv4nz9sYM?si=KCrLk2Yjq2Zrm2Qt

Thuku Kariuki and Daniel Furnad (Kenya) ; Kenya's Bold Steps Towards Sustainable Waste Management; Storyspotlight, 4 juin 2024.

Tag: KEPSA, USAID.

To access the article: https://storyspotlight.co.ke/kenyas-bold-steps-toward-sustainable-waste-management

Participants during the EPR workshop convened by KEPSA and NEMA in Nairobi

Kenya has made great strides towards cleaning up its trash, driven by robust policies to tackle the garbage menace. At the forefront is a 2017 law that banned single-use plastic bags for both home and commercial use. This year, new regulations will go into effect, taking plastic bags out of markets. Organic waste will be disposed of in 100% biodegradable garbage bags.

However, Kenya's National Environmental Management Authority (NEMA) is not just resting on the curb. They are collaborating with the Kenya Private Sector Alliance (KEPSA) to push a responsibility agenda further. A workshop in Nairobi last week, supported by USAID through Prosper Africa, outlined this ambitious agenda, gathering over 150 participants from various sectors, including producers, manufacturers, waste pickers, and civil society.

The mantra of the workshop was teamwork, exploring diverse avenues for stakeholders in the waste industry, commercial organizations, and average citizens to collaborate.

While addressing the manufacturers, Dr. Ayub Macharia, the Director of Environmental Compliance at the NEMA, emphasized the impact of Extended Consumer Responsibility (EPR) on communities.

"Successful EPR implementation in Kenya depends on raising consumer awareness about proper waste disposal, involving informal waste pickers, and ensuring that PROs and producers are committed to increasing waste collection and recycling," he declared.

NEMA has prioritized focusing on the importance of the Sustainable Waste Management Act 2022 and the drafted EPR Regulations, which aim to guide Kenya towards sustainable development. Dr. Macharia urged producers and manufacturers to collaborate in developing detailed EPR plans, including measures to recover waste across Kenya. He highlighted that collective action often yields better results despite the possibility of individual efforts.

Recognizing the often-overlooked role of waste pickers, NEMA and KEPSA involved them in the discussions to equip them with information. Previously, the informal waste sector actors were educated about various products, the estimated volume of waste generated, and pricing for waste recovery. The pickers later expressed their concerns, including fair compensation for what they collect. The participants agreed that ensuring just rewards for these stakeholders is crucial for their well-being and for creating sustainable waste management systems.

Additionally, the workshop highlighted the crucial role of the private sector in supporting Kenya's transition to a circular economy. Dennis Kiplagat, the Project Officer at Sustainable Inclusive Business, encouraged KEPSA members to innovate, particularly in adopting alternative packaging materials.

"The private sector can also invest in research and development to find and implement innovative technologies that enhance waste collection and recycling, improve waste transportation efficiency, and spread information about EPR and circular economy principles," asserted Kiplagat.

"Nairobi alone generates 2400 tonnes of solid waste every day. One-fifth of that is comprised of plastics. Recycling is one key measure in dealing with this huge volume. For this waste to be recycled, it needs to be recovered, presenting another challenge," he added.

Designing products to include less waste is also essential to an effective EPR regime. Dr. Macharia noted, "EPR caters to the post-consumer aspect of waste management to ensure that the waste is collected and transported appropriately to the recyclers, incinerators or the landfill. The collection aspect also involves appropriate compensation for the waste pickers and aggregators."

Another tool that is being introduced is an Eco-levy. This tax will apply a tax of 150 Kenyan shillings per kilogram on most goods, including all plastic packaging materials. This levy will be paid by local producers upon removing goods from the excise stock room and by importers when goods enter Kenya.

Dr. Macharia explained, "Eco-levy picks from where EPR stops and will be used for infrastructure and deploying research and technology to manage the residual waste destined for disposal by the EPR schemes. In addition, the country has suffered from problematic waste in our dumpsites. This existing or legacy waste needs to be managed so that it doesn't continue polluting the environment. We need reusable and recyclable products and not those destined for linear use and disposal,"

Rome wasn't built in a day or the 123-acre Dandora dumpsite. The innovations and teamwork needed to tame Kenya's trash will take time and hard work. However, NEMA and KEPSA have laid the groundwork for the government, private sector, and the nation's citizens to pull together and reduce waste to create a cleaner and healthier Kenya.

Afrik 21

Boris Ngounou (Cameroun) ; Pêche illégale : « sept navires ont été radiés du pavillon camerounais en 2023 » ; Afrik 21, 5 juin 2024.

Tag : UE.

Pour accéder à l'article : https://www.afrik21.africa/peche-illegale-sept-navires-ont-ete-radies-du-pavillon-camerounais-en-2023/

Pêche illégale : « sept navires ont été radiés du pavillon camerounais en 2023 »

À l'occasion de la Journée internationale de lutte contre la pêche illégale, non contrôlée et non réglementée qui se célèbre ce 5 juin 2024, Afrik21 s'est entretenu avec Elie Badai, chef de la brigade de contrôle et suivi des pêches au ministère camerounais de l'Élevage, des Pêches et des Industries animales. Il revient sur la sanction infligée par l'Union européenne (UE) et les mesures entreprises par le Cameroun pour y remédier.

Afrik21 : En 2023, l'Union européenne (UE) a qualifié le Cameroun de complaisant quant à la lutte contre la pêche illégale, non contrôlée et non réglementée (INN). Comment comprendre cette sanction, étant donné que le pays avait déjà eu un avertissement ?

Elie Badai : C'est vrai, en 2021, nous avons reçu un carton jaune de l'UE. Pour répondre à cet avertissement, nous avons collaboré avec l'organisation pour définir 10 actions à mettre en œuvre. Malgré nos efforts, à la fin de l'année 2022, nous n'avions pas encore achevé ces actions, notamment la réactualisation de la loi sur la pêche. En début 2023, nous avons été surpris de recevoir un carton rouge de l'Union européenne. Ce n'est pas que le gouvernement n'a pas travaillé, mais nos efforts n'étaient pas suffisants pour éviter cette sanction.

Qu'est-ce qui est fait concrètement aujourd'hui pour lever cette sanction qui pèse sur le Cameroun ?

Des actions concrètes ont été définies, notamment sur le plan juridique et en matière de lutte contre la pêche INN, tant au niveau national qu'international. Une des questions principales est celle de l'immatriculation des navires sous pavillon camerounais impliqués dans des activités INN. Malheureusement, certains bateaux ont été immatriculés pendant la période du carton jaune, ce qui a précipité l'émission du carton rouge. Après la sanction, une grande réunion dirigée par le Premier ministre a permis de prendre des résolutions concrètes, notamment la suspension de toute nouvelle immatriculation de navires de pêche au Cameroun et la mise en place d'un groupe de travail pour mettre en œuvre des mesures correctives.

Combien de navires ont été radiés du pavillon camerounais pour pêche INN ?

En 2022-2023, nous avons radié sept navires de la liste des navires sous pavillon camerounais pour des activités de pêche INN.

Quel est le bilan des activités menées en 2023 sur la lutte contre la pêche INN ?

En 2023, le ministère de l'Élevage, des Pêches et des Industries animales a pris plusieurs engagements, notamment le suivi des navires sous pavillon camerounais opérant en dehors de nos eaux. Nous avons reçu plusieurs notifications de pays et d'organisations, ce qui nous a permis d'interpeller et de sanctionner 15 navires. Quatre de ces navires ont été véritablement sanctionnés. Des contrôles ont été effectués au niveau de notre zone économique exclusive (ZEE), ainsi qu'au niveau des quais de débarquement de différents ports. Des patrouilles conjointes avec le ministère de la Défense ont également été menées. De plus, la révision de la

loi sur la pêche a été finalisée et transmise au service du Premier ministre. Nous espérons que cette loi sera soumise au Parlement pour validation lors de la session de juin.

Les navires sanctionnés sont détenus par des expatriés. Qu'en est-il de cette situation ? Des mesures incitatives sont-elles mises en place pour encourager les locaux à entrer dans ce secteur ?

L'immatriculation des navires doit être le fruit d'une bonne collaboration entre le ministère des Transports et celui de la Pêche. L'historique des navires est essentiel pour accepter ou non qu'ils portent notre pavillon. L'appartenance des navires n'est pas le problème principal ; c'est le respect de la réglementation en matière de pêche qui est crucial. Nous travaillons à améliorer notre système de suivi et de tracking pour régler ces différents aspects.

Vous avez souligné que les moyens financiers étaient limités pour lutter efficacement contre la pêche INN au Cameroun. Y a-t-il des propositions de modèles financiers pour renforcer vos ressources ?

La surveillance nécessite effectivement beaucoup de moyens. Déplacer un patrouilleur de l'armée, par exemple, requiert environ 30 000 litres de carburant. Nos petites vedettes sont également coûteuses à opérer. Un système de surveillance passif, via des centres d'opération, pourrait diminuer les coûts. Les sources de financement proviennent principalement du budget de l'État et de la Caisse de développement de la pêche maritime (CDPM), avec un budget d'environ 80 millions de francs CFA (soit 121 960 euros) pour les activités de surveillance et 250 millions de francs CFA (soit 381 124 euros) pour l'acquisition d'équipements.

René Bagalwa (RDC); RDC : Des activistes œuvrant pour la protection de l'environnement au sud-kivu appellent à la protection du lac Kivu ; Mediapro, 5 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://www.mediaprotelevision.com/?p=25978

En marge de la journée mondiale de l'environnement commémorée chaque 5 juin, les organisations de la société civile œuvrant pour la protection de l'environnement lancent un cri d'alarme au gouvernement congolais et à la population de sauvegarder le lac Kivu qui est envahi par la pollution de tout genre.

C'est le cas de la société civile environnemental et l'association sans but lucratif dénommée Action de Développement pour la Promotion des enfants (ADPE) en sigle.

Dans une conférence tenue à Bukavu au bureau de l'Institut Français en commune d'Ibanda au Sud kivu, région est de la République Démocratique du Congo, les membres de cette association indiquent que le lac Kivu fait face actuellement à la pollution due aux déchets plastiques et des ordures des ménages qui détruisent l'écosystème du lac Kivu.

Pour servir de modèle, ces jeunes engagés dans cette approche ont déjà lancé les activités de transformation des déchets et des bouteilles en plastiques envie de répondre à cette problématique.

Ces jeunes ramassent les bouteilles et ensuite ils construisent des pirogues écologiques pouvant les aider à poursuivre leurs activités quotidiennes.

Jacques NANGA coordonnateur de cette organisation souligne à cette occasion je cite » vous savez que c'est un défi majeur qui frappe toute la communauté.

Les déchets plastiques est un problème à toute les générations. Si nous ne le faisons pas aujourd'hui, personnes ne le fera pour nous » .

Comme Jacques NANGA , la société civile ne traine pas les pas.

En marge de cette journée Ladislas WITANENE acteur de la société civile environnemental dans cette région indique que la lutte contre la pollution du lac Kivu devait être une urgence vu les conséquences.

Il faut règlementer la chaîne de gestion des déchets sur le lac-kivu et faire respecter des lois qui prônent la protection et la promotion de l'environnement dans ce pays ajoute Mr Ladislas WITANENE.

A part le lac Kivu, il souhaite voir la RD Congo et le pays voisin , le Congo Brazzaville assurer la protection du bassin du Congo qui est le poumon environnemental de l'Afrique entière. « Par apport à la journée, je recommande au gouvernement de nous aider à faire respecter la loi sur l'environnement. Cad faire respecter la mesure du respect de dix mètres des rives. Mais en regardant aujourd'hui aucune personne qui respecte cette mesure. Il faut aussi sensibiliser la communauté » . Ce dernier appelle aussi à une collaboration étroite entre la République Démocratique du Congo et le Congo Brazzaville pour assurer également la protection du bassin

du Congo étant donné que la République Démocratique reste un pays solution. Cala doit être une réalité entre les deux pays renchéri-t-il.

La lutte contre la pollution et la protection de l'environnement demeurent un soucis majeur pour le gouvernement congolais.

Le Directeur provincial de l'Agence Congolaise de l'environnement au sud Kivu Mr Camille Marie NDOLA rassure la détermination de l'État congolais de faire respecter la protection du lac Kivu et de l'environnement en général dans cette région.

Il précise que son agence veuille pour mettre en pratiques les et que la mise en application soit réelle.

Tout en reconnaissant cette pollution, il affirme que son agence exige l'évaluation d'étude environnementale avant toute action sur le lac.

» Maintenant il y a des gens qui viennent jetter des déchets échappant à nos services mais nous y veillons toujours. Pour sauver le reste , soyons respectueux de la loi à travers les recommandations qui sont fournies par l'agence .
Le lac est déjà pollué mais il faut veiller sur la résilience . Il faut que chaque citoyen plante un arbre pour réduire la sécheresse « .

Signalons que cette journée a été célébré dans ce pays sous le thème : « la restauration des terres, la désertification et la résilience à la sécheresse ».

Lidie Kossouahbe (Tchad) ; Pollution plastique : il faut sauver le Chari; La Voix, 5 juin 2024.

Les abords du fleuve Chari qui côtoient la ville de N'Djaména sont envahis par des matières plastiques de toutes sortes. Pour cause, les activités humaines s'y développent de plus en plus intensément ; en l'occurrence, de nombreux jeunes prennent d'assaut ces lieux où ils nettoient et abandonnent des bouteilles usées glanées dans les quartiers. Face à cette situation, beaucoup appellent des actions urgentes afin de sauver des vies.

Lidia KOSSOUAHBE

Crédit ph : La Voix

Les berges du fleuve Chari sont bondées des déchets plastiques non-recyclables. Ces espaces qui jouent le rôle de corridor biologique et de zone de transition entre le milieu aquatique et terrestre, sont devenus un champ des déchets plastiques à cause des activités humaines et de certains aléas climatiques. Même s'il est vrai que dans une certaine mesure, les matières plastiques sont drainées dans le fleuve sous l'effet du vent, des eaux de pluies et des eaux usées.

De nombreux jeunes, après avoir collecté des bidons dans différents recoins de la ville, se rendent au bord du Chari pour les laver avant de les vendre sur le marché. Seulement, ils y abandonnent quelques-uns jugés inutiles pour la vente. Chaque jour, le nombre de ces bidons abandonnés ne va que crescendo, au point de devenir un sérieux problème pour l'environnement.

Mardi 28 mai 2024, il est 8 heures au quartier Chagoua, dans le VIIe arrondissement. Sur la rive du Chari longeant la Société de production et de commercialisation de tôles, des matières plastiques de toutes sortes, sont visibles çà et là.

Un regard en direction de cette société nous permet d'apercevoir deux jeunes qui se tiennent compagnie et se dirigent vers le Chari, l'air gai. Munis de sacs pleins de bidons, les bonhommes avancent à petits pas vers les eaux du fleuve. Mahamat et Hassan, c'est ainsi qu'ils se nomment. Après avoir jeté leurs affaires à terre, les deux compagnons s'installent aux côtés de nombreux autres jeunes qui étaient là bien avant eux. A l'aide de détergent, ils commencent le nettoyage des bouteilles.

Entre survivre et préserver le Chari, la première option prime

Pour ces jeunes ayant quitté le banc de l'école, la vente de bidons est leur dernier espoir de vie. Car, il leur permet de subvenir à leurs petits besoins. « J'ai quitté l'école parce que mes parents n'ont pas la possibilité de supporter les charges de ma scolarité. Pour les aider à mieux s'occuper de notre famille, je suis obligé d'exercer cette activité peu importe le risque. A cet effet, chaque jour, je sillonne la ville pour collecter les bouteilles que vous voyez. Il y a aussi des bonnes volontés qui les mettent à ma disposition. Mais, je dépense aussi quelques pièces pour les acheter au cas où je n'arrive pas à en avoir assez », explique Hassan.

Mahamat rajoute que « nous collectons aussi ces bouteilles sur les tas d'ordures. Peu importe leur degré de saleté, nous les ramassons et les rinçons correctement. Une fois les avoir lavées, elles deviennent comme neuves ».

D'une mine radieuse, il poursuit que : « Le lavage des bouteilles nous permet de trouver un peu d'argent afin de survivre. Une fois ces bidons lavés, nous nous rendons sur le marché afin de les revendre. Leur prix est fixé en fonction de leur volume. Ainsi, nous pouvons par jour faire une recette qui varie entre 2 000 et 2 500 francs. Les coupures d'électricité font qu'il y a souvent de la mévente. Car, ce sont les vendeurs de boissons qui les achètent assez. Mais en dépit de cela, nous continuons parce qu'on n'a pas de choix.»

Interrogés sur les conséquences que ces bidons peuvent avoir sur l'écosystème du Chari lorsqu'ils se retrouvent dans les eaux, Mahamat et Hassan estiment que leur activité est plutôt bénéfique pour les poissons.

Cette question, en effet, semble plutôt amuser Hassan qui répond avec un large sourire aux lèvres. « Beaucoup de bouteilles que nous lavons contiennent de la graisse. Les résidus servent de nourritures aux poissons qui viennent manger sous nos yeux. Et donc, notre activité contribue à aider ces êtres à trouver de quoi se nourrir » lâche-t-il tout goguenard.

Le sous-développement, un frein à la protection de l'environnement

Pays en voie de développement, le Tchad peine à recycler ses déchets plastiques afin de préserver l'environnement. Ceci, non seulement à cause du manque de moyens, mais également, à cause du manque d'une réelle politique de protection de l'environnement. A titre d'exemple, la mairie centrale de la ville de N'Djaména, sous l'impulsion de Marie-Thérèse Mbaïlemdana, une ex maire, avait pris en 2010 une décision interdisant l'utilisation des plastiques. Mais à ce jour, cette décision n'est pas respectée laissant ainsi les plastiques envahir la ville. Selon un rapport produit en 2021 sur les déchets plastiques au Tchad, « la ville de N'Djaména génère à elle seule plus de 16 millions de tonnes de déchets plastiques par an ».

Or, tous ces déchets ne sont pas inutiles. Car d'eux, peuvent dériver plusieurs matières pouvant aider à fabriquer des meubles extérieurs tels que les bancs, bics, nouvelles bouteilles, boites et emballages. Certaines entreprises les utilisent pour les transformer en fibres textiles.

Beaucoup reste à faire

Pour Abba Daoud Nandedjé, président de l'Alliance des défenseurs des droits humains et de l'environnement (ADHE), le Chari subit des pressions dues aux activités humaines qui se développent tout autour. En plus de cela, le changement climatique l'asservit dangereusement (parce qu'il a perdu une bonne partie de son volume et de sa surface).

« Les plastiques impactent négativement sur la faune et la flore aquatiques, la santé humaine et l'économie. Puisqu'ils se décomposent très lentement, ils libèrent de produits chimiques toxiques qui rendent l'eau impropre. Pour les animaux qui viennent s'y abreuver, c'est un réel danger. Ceux qui sont du milieu aquatique peuvent les ingérer à la place de la nourriture et cela pourrait également entrainer leur mort. Aussi, ces plastiques peuvent étouffer les plantes aquatiques, entrainer la modification de la biodiversité, être vecteurs de transmission de maladies du fait qu'elles peuvent abriter des bactéries qui contaminent l'eau. Economiquement, la pollution plastique a aussi de conséquences négatives pour les industries ou autres institutions qui utilisent l'eau du fleuve pour leur travail ».

Par ailleurs, le président de l'ADHE regrette le fait que la politique du gouvernement tchadien en matière de protection de l'environnement soit mitigée. « Il y'a une panoplie de textes contraignants qui ont été pris par les autorités tchadiennes. Mais, leur application pose problème. La mairie centrale a pris une décision pour interdire l'utilisation des plastiques. Malgré cela, cette décision est foulée aux pieds. Ce, au vu et au su des autorités », fait-il observer.

« Conscient du danger que court le Tchad sur le plan environnemental, ADHE mène une politique d'éducation de la population et du gouvernement. Elle fait un travail d'alerte, de veille et de dénonciation. Elle sensibilise le monde rural sur l'utilisation des plastiques, des pesticides et des substances nocives pour l'environnement », informe Abba Daoud Nandedjé.

Faisant partie des pays vulnérables qui subissent fortement les effets du changement climatique, le Tchad ne semble pas prendre à bras le corps cette problématique. « Pendant que d'autres pays s'attèlent à prendre des mesures pour protéger leur nature en basculant vers une résilience pour une adaptation au changement climatique, rien ne se ressent du côté du Tchad. J'invite la population tchadienne à prendre conscience du mal puisque que le danger est réel et impacte sur des vies. Que les mauvaises pratiques soient abandonnées afin de respecter l'environnement », conclut-il.

Malgré que La voix ait déposé en date du 15 mai 2024 un protocole auprès du ministère de l'eau et de l'assainissement, ce dernier a choisi la voie du silence.

Quelques solutions envisageables

Pour des solutions envisageables, beaucoup de rapports et recommandations issues des nombreux ateliers et colloques, conseillent de réduire l'utilisation des plastiques à usage unique, d'encourager leur recyclage, de promouvoir des alternatives durables en utilisant des objets biodégradables, d'adopter des réglementations strictes, de soutenir la recherche et le développement des solutions innovantes afin de trouver de matériaux dont l'utilisation respecte l'environnement. Le bel exemple du Rwanda peut être copié. Car, il a banni l'utilisation des bouteilles et sacs en plastiques à usage unique.■

La Voix n°643 du 5 au 12 juin 2024

Patience Tawiah (Ghana); Citizens urged to support trees planting to tackle climate change; Ghana News Agency, June 6, 2024.

Tag: -.

To access the article: https://gna.org.gh/2024/06/citizens-urged-to-support-trees-planting-to-tackle-climate-change/

Nkwanta (O/R), Jun. 6, GNA – Mr Bernard Tarbil, Forestry Division Manager, Oti Region has called on citizens to join hands with the Commission to plant more trees to help save the country's depleting vegetation. Mr Tarbil in an interview with the Ghana News Agency ahead of 'Green Ghana Day,' said the region was expected to plant some 100,000 trees to mark the occasion. He added that the involvement of the citizens in tree planting exercises would help address issues of climate change, which had a negative impact on the environment and its inhabitants. On the seedlings of trees to be planted, he said species including teak, ofram (temminalia superba), malaina, coconut, palm, mango, cashew was ready to be distributed to interested individuals.

Mr Tarbil encouraged the residents to continue maintaining the previous trees planted to achieve the purpose of the project and that this year's celebration would be hosted by Kyabobo Girls School to mark their 10th anniversary. Mr Tarbil urged all citizens to fully participate in this year's exercise to make it a success.

The government through the Ministry of Lands and Natural Resources and the Forestry Commission in 2021 implemented the planting of trees across the country called the 'Green Ghana Day' project, which aimed at planting a total of five million trees to restore the depleted vegetation cover.

Patience Tawiah (Ghana) ; Citizens urged to support trees planting to tackle climate change; Ghana News Agency, June 6 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article: https://gna.org.gh/2024/06/citizens-urged-to-support-trees-planting-to-tackle-climate-change/

Nkwanta (O/R), Jun. 6, GNA – Mr Bernard Tarbil, Forestry Division Manager, Oti Region has called on citizens to join hands with the Commission to plant more trees to help save the country's depleting vegetation.

Mr Tarbil in an interview with the Ghana News Agency ahead of 'Green Ghana Day,' said the region was expected to plant some 100,000 trees to mark the occasion.

He added that the involvement of the citizens in tree planting exercises would help address issues of climate change, which had a negative impact on the environment and its inhabitants.

On the seedlings of trees to be planted, he said species including teak, ofram (temminalia superba), malaina, coconut, palm, mango, cashew was ready to be distributed to interested individuals. Mr Tarbil encouraged the residents to continue maintaining the previous trees planted to achieve the purpose of the project and that this year's celebration would be hosted by Kyabobo Girls School to mark their 10th anniversary. Mr Tarbil urged all citizens to fully participate in this year's exercise to make it a success.

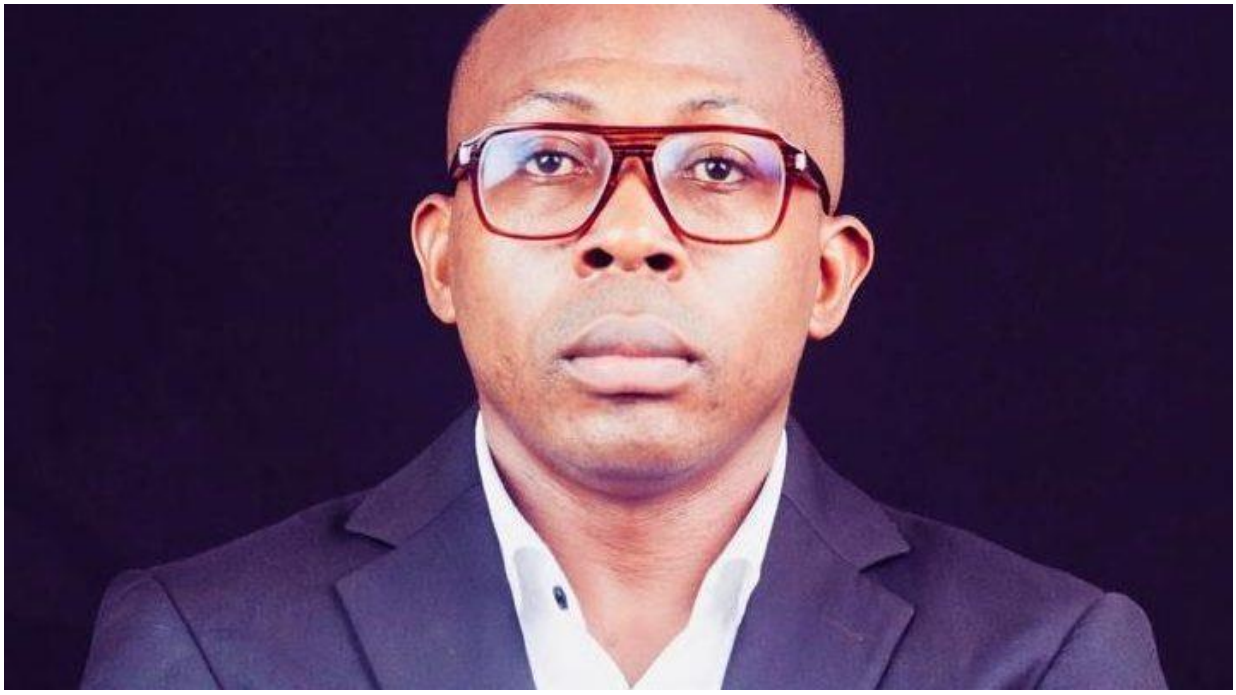
The government through the Ministry of Lands and Natural Resources and the Forestry Commission in 2021 implemented the planting of trees across the country called the 'Green Ghana Day' project, which aimed at planting a total of five million trees to restore the depleted vegetation cover.

Afrik 21

Boris Ngounou (Cameroun) ; Donatien Wembe : « la pêche illicite décourage les investissements locaux » ; Afrik 21, 6 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://www.afrik21.africa/donatien-wembe-la-peche-illicite-decourage-les-investissements-locaux/



Donatien Wembe : « la pêche illicite décourage les investissements locaux »

Face à une surexploitation croissante et aux pratiques destructrices, la pêche artisanale en Afrique, notamment au Cameroun, se heurte à des défis majeurs menaçant la durabilité des ressources halieutiques. Dans cette interview, Donatien Wembe, océanologue, nous éclaire sur les impacts de la pêche illicite, non déclarée et non réglementée (INN) et propose des solutions pour une transition vers des pratiques plus durables.

Afrik21 : Quels sont les principaux défis auxquels est confrontée la pêche artisanale en Afrique, et comment ces défis impactent-ils la durabilité des ressources halieutiques ?

Donatien Wembe : La pêche artisanale en Afrique, et plus particulièrement au Cameroun, est confrontée à plusieurs défis majeurs qui ont un impact significatif sur la durabilité des ressources halieutiques. Les principaux défis incluent la surexploitation des ressources et les pratiques de pêche non durables, comme l'utilisation de techniques destructrices telles que la pêche à l'explosif ou l'utilisation de filets à petites mailles qui capturent les juvéniles et les espèces non ciblées. Ces techniques entraînent la dégradation des habitats marins tels que les récifs coralliens et les fonds marins, la réduction des populations de poissons juvéniles, et la diminution de la capacité de renouvellement des stocks. D'autres défis incluent le changement climatique, le manque d'infrastructures et de technologies, les problèmes socio-économiques, les politiques et régulations inadéquates, et la dégradation de l'environnement côtier.

Quelles sont les principales conséquences économiques de la pêche illicite, non déclarée et non réglementée (INN) pour les communautés de pêcheurs en Afrique ?

La pêche INN a des conséquences économiques graves pour les communautés de pêcheurs en Afrique, notamment une perte de revenus due à la diminution des captures et à la baisse des prix du marché causée par l'afflux de poissons illégalement pêchés. Cette pratique entraîne aussi une surexploitation des ressources halieutiques et un déclin de la biodiversité, mettant en péril la durabilité des pêcheries locales. Les pêcheurs artisanaux subissent une concurrence déloyale, aggravant le chômage et la pauvreté, et provoquant des migrations forcées. La pêche INN décourage les investissements locaux, affaiblit les infrastructures de pêche, et exacerbe la corruption et la mauvaise gouvernance, compliquant la mise en place de politiques de gestion durable.

Pour contrer ces effets, il est crucial de renforcer les régulations et la surveillance de la pêche, et de promouvoir la coopération internationale pour mieux coordonner les efforts contre la pêche INN. L'éducation et la sensibilisation des communautés locales sur les impacts négatifs de la pêche INN et les avantages des pratiques durables sont essentielles. De plus, le développement de moyens de subsistance alternatifs est nécessaire pour réduire la dépendance à la pêche et diversifier les sources de revenus des communautés affectées.

Comment la pollution par les hydrocarbures affecte-t-elle les écosystèmes marins et les activités de pêche sur les côtes camerounaises, notamment dans les ports de Douala et Kribi ?

La pollution par les hydrocarbures sur les côtes camerounaises, notamment dans les ports de Douala et Kribi, a des effets dévastateurs sur les écosystèmes marins et les activités de pêche. Les hydrocarbures sont toxiques pour de nombreux organismes marins, causant leur mort ou des effets sub-létaux tels que des anomalies de développement et des maladies. Ils perturbent les chaînes alimentaires en affectant le plancton, entraînant une réduction des populations de poissons et de leurs prédateurs. Les hydrocarbures détruisent également les habitats essentiels tels que les mangroves, les herbiers marins et les récifs coralliens, menaçant la biodiversité locale et la durabilité des écosystèmes marins.

Les activités de pêche sont gravement impactées par la réduction des captures due à la mortalité des poissons et à la contamination des zones de pêche. La qualité des produits de la mer est dégradée, rendant les poissons impropres à la consommation et diminuant la confiance des consommateurs. Les pêcheurs doivent faire face à des coûts accrus en raison de la nécessité de se déplacer vers des zones non contaminées et de réparer ou remplacer les équipements endommagés. Pour atténuer ces impacts, il est crucial de renforcer les régulations, de mettre en place des plans de réponse d'urgence, de restaurer les écosystèmes endommagés et de surveiller en continu les niveaux de pollution et l'état des écosystèmes marins.

Quels sont les principaux leviers politiques et économiques qui pourraient être activés pour soutenir une transition vers une pêche plus durable en Afrique ?

Le renforcement des politiques et de la gouvernance est crucial, notamment par l'élaboration de régulations strictes basées sur des évaluations scientifiques, l'interdiction des pratiques destructrices, et la mise en place de périodes de repos biologique pour les stocks de poissons. La surveillance et l'application des lois doivent être renforcées à l'aide de technologies modernes comme la surveillance par satellite et les drones. La participation des communautés locales dans la gestion des ressources halieutiques et la promotion des organisations de pêcheurs sont également importantes. Le soutien économique inclut des subventions pour des équipements durables, des incitations financières, et un meilleur accès aux financements, facilitant ainsi l'adoption de pratiques de pêche durables.

Le développement des capacités et l'éducation des pêcheurs sur les techniques durables, ainsi que l'investissement dans la recherche pour comprendre les écosystèmes marins, sont

essentiels. L'amélioration des infrastructures, notamment des chaînes de froid et des infrastructures de transport, aide à réduire les pertes post-capture et à améliorer la qualité des produits. La création de zones marines protégées et la restauration des habitats côtiers sont nécessaires pour la conservation des écosystèmes. Promouvoir le commerce équitable et durable par la certification écologique et l'accès aux marchés internationaux peut également soutenir cette transition. Une approche intégrée et multi-niveaux, impliquant la coopération entre gouvernements, communautés locales, ONG et acteurs internationaux, est cruciale pour assurer la durabilité des ressources halieutiques pour les générations futures.

Denise Kyalwahi (RDC) ; La ville de Goma ne connait pas seulement des problèmes environnementaux il ya aussi des solutions ; Naturel CD, 7 juin 2024.

Tag : -.

Pour voir la vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=CVdJZdCNEqQ

SAHEL TRIBUNE.COM
Actualité et information en continu

Fousseni Togola (Mali) ; [Tribune] Solaire et groupes électrogènes : le double tranchant énergétique ; Sahel Tribune, 9 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://saheltribune.com/tribune-solaire-et-groupes-electrogenes-le-double-tranchant-energetique/

Les mesures énergétiques prises par les autorités maliennes de la transition sont un pas important vers un avenir plus durable et énergétiquement stable. Toutefois, ces initiatives présentent des défis environnementaux et économiques qui nécessitent une gestion prudente et stratégique. En équilibrant les avantages immédiats avec les impacts à long terme, le Mali peut s'assurer que ses efforts pour résoudre la crise énergétique bénéficieront à la fois à l'environnement et à son développement économique.

Les autorités de la transition malienne ont récemment pris des mesures significatives contre les délestages récurrents qui plongent régulièrement le pays dans l'obscurité. Parmi ces initiatives figurent la construction de trois centrales solaires et la remise de 25 groupes électrogènes à la société Énergie du Mali (EDM-SA). Ces efforts, bien que salués pour leur contribution immédiate

à la stabilisation de l'approvisionnement en électricité, ont des impacts variés sur l'environnement et le développement économique du Mali.

Impacts positifs sur l'environnement

La construction des trois centrales solaires à Sanankoroba, Safo et Tiakadougou-Dialakoro est une avancée majeure vers un avenir énergétique plus durable pour le Mali. Ces centrales, d'une capacité totale de 400 MWC, représentent une réduction significative de la dépendance aux énergies fossiles.

D'abord, la réduction des émissions de CO2 est un des principaux avantages. En remplaçant les sources d'énergie fossile par l'énergie solaire, le Mali pourra réduire ses émissions de dioxyde de carbone, contribuant ainsi à la lutte contre le changement climatique. Les énergies renouvelables comme le solaire ne produisent pas de gaz à effet de serre lors de leur fonctionnement, contrairement aux centrales thermiques traditionnelles.

Ensuite, il y a la préservation des ressources naturelles. L'exploitation des énergies renouvelables préserve les ressources naturelles non renouvelables telles que le pétrole et le gaz, réduisant ainsi l'empreinte écologique liée à l'extraction et à la combustion de ces ressources.

Enfin, on peut noter la réduction de la pollution atmosphérique. Les centrales solaires ne produisent pas de polluants atmosphériques, ce qui améliore la qualité de l'air et réduit les risques de maladies respiratoires pour la population.

Impacts négatifs sur l'environnement

Cependant, la mise en place de ces infrastructures n'est pas sans conséquences environnementales. La construction de centrales solaires nécessite de grandes surfaces de terrain. Par exemple, l'utilisation de 140 hectares pour la centrale de Tiakadougou-Dialakoro, de 300 hectares à Sanankoroba et de 120 hectares à Safo, peut entraîner la destruction de la végétation locale et perturber les habitats naturels. De plus, la production et le recyclage des panneaux solaires génèrent des déchets, dont certains peuvent être toxiques s'ils ne sont pas correctement gérés.

Les groupes électrogènes, quant à eux, présentent des défis environnementaux significatifs. Fonctionnant principalement au diesel, ces générateurs émettent une quantité considérable de gaz à effet de serre et de polluants atmosphériques tels que le dioxyde de soufre et les oxydes d'azote. Ces émissions contribuent non seulement au réchauffement climatique, mais aussi à la dégradation de la qualité de l'air, avec des conséquences directes sur la santé publique, telles que des maladies respiratoires et cardiovasculaires.

Impacts positifs sur le développement économique

Les mesures prises par les autorités de transition ont également des implications économiques notables. La création d'emplois est un impact immédiat et positif. La construction et l'entretien des centrales solaires et des groupes électrogènes génèrent des emplois, tant directs qu'indirects, stimulant ainsi l'économie locale. De plus, un approvisionnement électrique plus fiable peut attirer les investisseurs et permettre aux entreprises locales de fonctionner sans interruption, favorisant ainsi la croissance économique.

Les groupes électrogènes offrent une solution rapide pour combler les déficits d'électricité à court terme. Ils permettent aux entreprises de continuer leurs activités sans grande interruption, réduisant ainsi les pertes économiques dues aux coupures de courant. Pour de nombreuses entreprises, en particulier dans les secteurs critiques comme la santé et les services, la fiabilité énergétique apportée par ces générateurs est indispensable.

À long terme, les énergies renouvelables peuvent réduire les coûts énergétiques pour les consommateurs, car elles sont moins sujettes aux fluctuations des prix des combustibles fossiles. Cette stabilité des coûts est cruciale pour la planification financière des entreprises et des ménages.

Impacts négatifs sur le développement économique

Cependant, les défis économiques liés à ces initiatives ne doivent pas être ignorés. L'installation de centrales solaires et l'achat de groupes électrogènes représentent un investissement initial important. Les fonds mobilisés pour ces projets auraient pu être alloués à d'autres secteurs nécessitant des investissements urgents. De plus, le Mali devra dépendre de technologies importées et d'expertise étrangère pour la maintenance des équipements solaires et des

groupes électrogènes, ce qui peut entraîner des coûts supplémentaires et une certaine vulnérabilité économique.

Les petites et moyennes entreprises, déjà affectées par les délestages, peuvent avoir du mal à s'adapter aux coûts de transition énergétique, surtout si elles doivent investir dans des équipements complémentaires comme des batteries de stockage. Ces investissements peuvent être prohibitifs pour les petites entreprises, les mettant en difficulté économique.

En outre, le coût du carburant pour faire fonctionner les groupes électrogènes est élevé, ce qui peut entraîner une augmentation des coûts de production pour les entreprises et, par conséquent, des prix plus élevés pour les consommateurs. Cela peut aggraver la situation économique déjà précaire de nombreux Maliens.

Ainsi, tout en saluant les progrès réalisés, il est crucial de rester vigilant quant aux implications écologiques et économiques de ces initiatives pour garantir un développement harmonieux et durable. Le Mali doit continuer à investir dans des solutions énergétiques à long terme, tout en gérant les impacts immédiats de ses mesures actuelles.

Hector Nammangue (Togo) ; Le gouvernement a lancé officiellement la campagne nationale de reboisement 2024 ; Vert Togo TV, 11 juin 2024.

Tag : -.

Pour écouter le podcast : https://www.youtube.com/watch?v=cOd_DAmgF1E

Le ministre FOLI BAZI Katari, de l'environnement et des ressources forestières montre la place prioritaire qu'occupe le reboisement." La question de l'environnement interpelle tout le

monde. Ces plants que nous venons de mettre en terre, seront entretenus, suivis régulièrement pour une meilleure croissance, afin que d'ici quelques années, ce lieu devienne une véritable place de loisir" a expliqué le ministre de l'environnement.

Cécile Goudou (Bénin) ; Travail des enfants, ces petites mains qui tirent les filets ; Les filets de l'environnement, ORTB, 12 juin 2024.

Tag : BIT, FAO.

Pour écouter l'émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/ces-petites-mains-qui-tirent-les-filets

Des mains qui devraient tenir le stylo en classe vous fournissent du poisson! 12 juin journée mondiale contre le travail des enfants: Ils sont des milliers ces enfants qui deviennent pêcheurs artisans qui passent leurs journées entre les barques et les filets sous nos yeux.

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Economie circulaire : un potentiel de 11 millions d'emplois en Afrique ; News du Camer, 13 juin 2024.

Tag : ACEF, BAD.

Pour accéder à l'article : https://www.newsducamer.com/economie-circulaire-un-potentiel-de-11-millions-demplois-en-afrique/

La Banque Africaine de Développement prévoit un accroissement de 2,2 % du PIB du continent si les Etats adoptent des politiques d'économie circulaire, en favorisant les collaborations entre les gouvernements, le secteur privé et les institutions financières.

L'adoption d'une économie circulaire serait transformatrice pour l'Afrique selon la Banque Africaine de Développement (BAD). Avec plus de 62% des pays africains dépendant des ressources naturelles pour leur PIB, l'économie circulaire est cruciale pour la croissance du continent, affirme Anthony Nyong, directeur du Département du changement climatique et de la croissance verte à la Banque africaine de développement.

Selon des simulations avancées, cette option économique pourra aider l'Afrique à se remettre rapidement de l'impact de la pandémie de COVID-19 afin de créer de nouveaux emplois sur le continent de manière durable. « Avec des investissements stratégiques et des politiques innovatrices, l'Afrique peut débloquer un accroissement de 2,2 % de son PIB, générer 11 millions d'emplois et accéder à un marché mondial de l'économie circulaire de 526 milliards de dollars », a indiqué Anthony Nyong. Il s'est exprimé lors d'un échange sur le thème, « Transformer les économies africaines grâce à des solutions circulaires – le cas de la Facilité pour l'économie circulaire en Afrique ». Ce débat s'est tenu en marge des Assemblées annuelles du groupe de la BAD qui se sont déroulées à Nairobi au Kenya il y a quelques jours.

Le panel a recommandé de favoriser cependant les collaborations entre les gouvernements, le secteur privé, les institutions de financement du développement et d'autres parties prenantes. Sous ce modèle, les politiques en matière d'économie circulaire permettront de relever les défis urgents de l'Afrique tels que la pauvreté, la déforestation, l'épuisement des ressources et les impacts croissants des changements climatiques et de la perte de biodiversité.

La BAD a créé en 2022 la Facilité africaine pour l'économie circulaire (ACEF). C'est le seul fonds fiduciaire dédié à l'intégration de l'économie circulaire comme stratégie de croissance verte inclusive en Afrique. La Facilité a aidé l'Ouganda, le Bénin, le Tchad, le Cameroun et l'Éthiopie à développer leurs feuilles de route pour l'économie circulaire et à renforcer les capacités gouvernementales. Elle a également soutenu un groupe pilote de 30 startups de l'économie circulaire en Côte d'Ivoire, au Rwanda et au Ghana.

Mwamachi Lina (Kenya) ; Importance of Gender Mainstreaming in waste Management ; Eco Conscious, June 13, 2024.

Tag : KEPSA.

To access the article : https://eco-conscious.co.ke/importance-of-gender-mainstreaming-in-waste-management/

As conversations and dialogues regarding proper waste management in Kenya, continue to take center stage in meetings in Kenya and Globally, more so now where plastic pollution is becoming a nightmare to dealing with every day, inclusivity of gender mainstreaming is also vital in combating waste management.

In this regard the Kenya Private Sector Alliance (KEPSA), Kenya through its knowledge center, the Sustainable Inclusive Business Kenya (SIB-K), launched the "Gender Mainstreaming Toolkit in Waste Management" days ago after the world marked this year's World Environment Day, which is celebrated every 5th June.

The toolkit which is supported by Climate KIC, a leading climate innovation agency and community in partnership with Irish Aid, aims to empower women within the waste sector by providing them with essential skills and knowledge, enabling them to overcome gender biases and advance in their careers effectively.

According to Karin Boomsma, the Project Director at Sustainable Inclusive Business Kenya (SIB-K), said they are delighted to share this toolkit with the public to promote gender equality and inclusivity throughout all aspects of waste management. By applying a gender lens, the toolkit addresses women's and men's unique needs, roles, and contributions to waste management, ensuring equitable access to resources, opportunities, and decision-making processes.

She adds that various stakeholders, including women directly dealing with waste, business leaders in the waste value chain, and policymakers, were engaged during the toolkit's development. In the process, substantial disparities were identified between men and women in aspects ranging from education and training to access to healthcare to political representation and workforce engagement. For example, men control decision-making and higher-income activities such as recycling in Kenya's waste management, while women dominate the bottom-of-the-pyramid practices such as waste picking and segregation, receiving unfair compensation.

"Our vision is lasting change within the waste sector, where women are celebrated as leaders and agents of progress. A waste sector where diversity is the norm, gender equity flourishes, and waste is harnessed for environmental sustainability and value creation," she expressed.

With World Environmental Day 2024 focusing on land restoration, stopping desertification, and building drought resilience, SIB-K acknowledges women's critical role in driving sustainability through strengthening climate action efforts and waste management practices, among other things. In Mombasa, for instance, women have remained at the forefront of sustainable practices due to their experience managing domestic waste in their daily chores. Recognizing the knowledge and expertise of women in waste management and advocating for their inclusion in Kenya's waste value chain will significantly lead to effective and sustainable waste management services.

Women's engagement in waste management prevents the leakage of pollutants into fragile ecosystems, improving the environmental and health quality of the local communities. Their involvement also allows them to use income-generating activities to improve their household nutrition, healthcare, and educational pursuits. This improves their livelihoods and drives their community's economic progress.

However, gender disparities persist within this sector, with women often marginalized and underrepresented in decision-making processes and access to resources. Inequality remains a significant societal issue with substantial implications for long-term productivity and the well-being of future generations.

According to James Odongo, the CEO of the Kenya Extended Producer Responsibility Organization (KEPRO), women are also underrepresented in leadership roles and face barriers to entry into specific waste management sectors.

"Occupational health and safety concerns also disproportionately affect women, particularly in informal wastecollection and recycling activities where they may face higher risks of injury or exposure to hazardous materials; thus, their roles are often limited in comparison to their male counterparts. Furthermore, women's unpaid or underpaid work in waste management, such as informal recycling and waste picking, may not be recognized or valued, exacerbating economic inequalities," he states.

Therefore, the toolkit is a valuable resource for women in waste management and also benefits county governments and waste-to-value practitioners. It has been developed in close

collaboration with experts and professionals in the waste sector, drawing from research, questionnaires, expert interviews, and real-life case studies to enrich it with practical content.

It emphasizes the importance of considering gender differences in waste management policies and programs to create a more inclusive and effective sector. Through the toolkit, SIB-K calls for prioritizing gender equity and inclusivity in the workplace to foster a diverse and respectful environment, leading to increased productivity, better social and economic growth, women's empowerment, and sustainable waste management practices.

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Pêche illicite : ce que fait le Cameroun pour sortir du carton rouge ; News du Camer, 13 juin 2024.

Tag : Commission européenne, UE.

Pour accéder à l'article : https://www.newsducamer.com/peche-illicite-ce-que-fait-le-cameroun-pour-sortir-du-carton-rouge/

Suspension de toute immatriculation des navires de pêche, mise en place d'un groupe de travail… Depuis la sanction infligée au Cameroun par l'Union Européenne en 2023, les autorités ont entrepris plusieurs démarches visant à corriger cette situation pour laquelle l'image du pays a pris un coup.

Aucune immatriculation de navire de pêche n'est actuellement autorisée au Cameroun. Les immatriculations ont été suspendues par les autorités jusqu'à nouvel ordre. C'est l'une des mesures prises par le gouvernement après le « carton rouge» attribué au Cameroun par la Commission européenne au mois de janvier 2023. Le pays avait été alors classé comme « non-coopérant » dans la lutte contre la pêche Illicite Non déclarée et Non Règlementée (INN). Il était reproché aux autorités camerounaises d'avoir « continué à enregistrer des navires de pêche opérant en dehors de ses eaux sans que leurs activités ne fassent l'objet d'un quelconque suivi », selon le commissaire européen à la Pêche, Virginijus Sinkervicius.

Le sous-directeur des pêches au Minepia avait expliqué cette sanction l'année dernière. Dr Joseph Yepka, rappelait qu'en effet, « il y a des bateaux qui ont notre pavillon et qui pratiquent la pêche en dehors de nos eaux dans les pays tiers et nous avons quelques difficultés à contrôler ces bateaux-là. Or, ils sont dans notre pavillon et donc nous répondons d'eux. Donc c'est cette faiblesse dans la capacité à contrôler ces bateaux en dehors de nos eaux qui est indexée. Donc ce n'est pas vraiment à proprement parler le fait que le Cameroun est un pays qui pratique la pêche INN ou qui prête le flanc ».

De sources officielles, pour améliorer le processus d'immatriculation, un protocole de collaboration est envisagé entre le Ministère de l'Elevage, des Pêches et des Industries Animales(Minepia) et le Ministère des Transports. Le document apprend-on, a déjà été rédigé et est en attente de signature. Ce protocole permettra d'avoir un cadre de concertation des deux institutions avant toute attribution de pavillon à un navire. Car en réalité, l'immatriculation des bateaux est assurée par le ministère des Transports tandis que la Licence de pêche est délivrée par le Minepia. Or, on a souvent observé des bateaux immatriculés au Cameroun qui n'ont cependant pas d'autorisation.

L'autre résolution prise par le gouvernement est la mise sur pied d'un groupe de travail chargé de formuler des mesures correctives pour sortir le Cameroun du carton rouge. Des sources

officielles renseignent aussi que la révision de la loi sur la pêche de 1994 a été accélérée et finalisée. Il ne manque plus que le projet de loi soit soumis au parlement.

Interview

Dr Elie BADAI, chef de la brigade de contrôle et de surveillance des activités de pêche, Minepia

« Nous avons 15 navires sanctionnés et 7 radiés en 2023 »

Il revient sur les faiblesses ayant conduit à l'attribution du carton rouge, les actions en cours pour renforcer la lutte contre la pêche INN au Cameroun et les voies pour lever le carton rouge.

Après un avertissement en 2021, le Cameroun a reçu en 2023 un carton rouge de l'Union européenne pour avoir attribué des pavillons de complaisance à certains navires de pêche. Comment comprendre cela ? C'est vrai en 2021, nous avons eu un carton jaune de l'Union européenne et suite à ce carton jaune nous avons collaboré avec l'union européenne pour voir quelles sont les orientations pour que le Cameroun puisse sortir du carton jaune. Ces orientations nous ont amenés à définir 10 actions à mettre en œuvre. Mais jusqu'à fin 2022, nous n'avons pas pu achever ces actions. Par exemple la révision de la loi sur la pêche. Du coup, en début 2023, nous avons reçus un autre carton de l'Union Européenne. Et ce n'est pas que le gouvernement n'avait pas travaillé. Nous avons travaillé mais ce n'était pas suffisant.

Y a t-il des actions à mener aujourd'hui pour lever cette sanction de l'Union européenne ?

L'union européenne a fixé des exigences en termes d'actions que le Cameroun doit mener sur le terrain sur le plan juridique, sur le plan des activités de la lutte contre la pêche INN que ce soit au niveau national et international. La question principale ici c'est la question relative à l'immatriculation des navires battant pavillon camerounais et qui ont pratiqué des activités INN. Malheureusement, certains bateaux ont été immatriculés pendant la période du carton jaune. Ce qui a accéléré le processus d'attribution du carton rouge. Nous avons avec le ministère des Transports mené un certain nombre de mesures pour radier certains de ces bateaux dont 7 navires radiés en 2023 du pavillon camerounais.

Quel bilan d'actions contre la pêche INN en 2023 ?

Nous avons renforcé le suivi des navires battant pavillon camerounais hors de nos eaux et avons reçu plusieurs notifications des pays comme des organisations qui nous ont permis d'interpeller 15 navires, de les notifier et de les sanctionner. 4 ont été sanctionnées et des orientations spécifiques par rapport à leurs activités ont été données notamment celle de prendre la licence au Cameroun, d'avoir des agréments au Cameroun et de respecter la réglementation en matière de pêche. Il y a d autres activités sur le plan local. Il y a eu des patrouilles au niveau des plans d'eau. Il y a également eu des patrouilles conjointes avec le ministère de la Défense. Les activités menées ont permis le contrôle de 29 chalutiers, des sanctions ont été infligées à 15 navires et la saisie d'environ 85 tonnes de poissons immatures.

L'Union européenne avait aussi décrié une défaillance du système de surveillance des eaux camerounaises. Qu'est ce qui pose problème?

Nous avons plusieurs difficultés. Premièrement sur le plan juridique, nos textes sont faibles. Les sanctions ne sont pas à la hauteur de ce qui se passe aujourd'hui. Deuxièmement, il y a des faiblesses en termes de moyens de déploiement notamment des vedettes de surveillance. Nos deux vedettes que nous avions au départ sont obsolètes. Nous sommes en cours de réhabilitation d'une vedette et en cours d'acquisition d'une nouvelle qui va permettre à ce que le déploiement sur la façade maritime soit plus concret. L'autre aspect, ce sont les équipements de surveillance satellitaires. Le Cameroun disposait d'un système de suivi contrôle et surveillance des activités via le VMS et l'AIS (Automatic Identification System ndlr). Mais ces équipements ont été piratés et nous nous retrouvons pratiquement à zéro. Cette année, grâce aux activités que nous avons menées, le ministre a bien voulu acquérir un nouveau système. Nous pensons l'avoir d'ici la fin d'année, et acquérir des balises dans le nouveau système que nous avons et réactualiser notre nouveau système VMS.

La surveillance nécessite beaucoup de moyens. Déplacer un bateau pour faire la surveillance nécessite par exemple beaucoup de carburant. Avec le patrouilleur de l'armée ce n'est pas moins de 30 000 litres avant de faire la patrouille. Nous avons nos petites vedettes mais qui sont coûteuses pour une administration comme la nôtre. S'il faut surveiller nos côtes de manière quotidienne c'est très difficile. C'est pour cela qu'il faut joindre à ce système de

surveillance active , un système de surveillance passive qui fait qu'à partir des centres d'opération , de voir des navires et d'interpeller tous ceux qui font des activités suspects.

Naîma Cherii (Maroc) ; Crabe bleu/ Nador : Une prolifération qui inquiète les pêcheurs ; L'Express, 13 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://lereporterexpress.ma/2024/06/13/crabe-bleu-nador-une-proliferation-qui-inquiete-les-pecheurs/

Ces dernières années, les crabes bleus envahissent certains secteurs du nord du Maroc. Dans la Lagune de Nador, pour ne citer que cette zone, ces espèces prolifèrent à une grande vitesse. Au point de devenir une menace qui pourrait peser sur la pêche artisanale.

Les crabes bleus font des dégâts dans certaines zones du Maroc. Sa prolifération massive inquiète beaucoup les pêcheurs exerçant dans la pêche artisanale. Dans certains secteurs comme la Lagune de Nador, dite Mar chica, laquelle compte 400 barques, les pêcheurs approchés cette semaine par Le Reporter en font l'amère expérience.

«Ils sont partout. On voit vraiment une avancée de ces espèces. Ça commence réellement à nous inquiéter», lancent les mêmes pêcheurs qui disent constater une multiplication de cette espèce invasive dans leurs eaux ces dernières années.

«Mar Chica ne connaissait pas de crabes bleus il y a encore quelques années. Mais aujourd'hui, le crabe bleu a complètement envahi la Lagune. Il se multiplie dans nos eaux surtout entre le début de mai jusqu'à octobre», soutient Hicham Soudani, un professionnel de la pêche artisanale à Mar Chica (petite mer).

Selon lui, la baisse de certains poissons dans la zone nord comme la dorade et le poulpe, qui mangent ces crabes bleus, pourrait contribuer à la prolifération de cette espèce. Pour ce professionnel, la présence de ces crabes bleus pourrait sonner le glas des poissons que les pêcheurs pêchaient depuis plusieurs décennies dans cette Lagune où l'eau de la Méditerranée pénètre.

Le crabe bleu s'alimente de palourdes, d'anguilles, de crevettes ou encore d'autres poissons que pêchent les pêcheurs. Notre interlocuteur raconte à Le Reporter que cette espèce est agressive. Avec ses larges pinces, explique-il, les crabes bleus peuvent sectionner les filets des pécheurs. A tel point, dit-il à Le Reporter, que les pêcheurs ne peuvent pas exercer leur métier en cette période estivale qui connait la multiplication massive des crabes bleus, lesquels peuvent mesurer jusqu'à 25 cm et peser pratiquement un kilo. Une nouvelle menace qui pourrait peser sur la pêche artisanale. «Si certains pêcheurs ont trouvé des alternatives, beaucoup d'entre eux sont actuellement en chômage», indique la même source.

Il y a quelques mois, le ministère a donnée son feu vert pour la pêche «expérimentale» de cette espèce, fait savoir H.Soudani. Mais sa commercialisation sur le marché marocain pose encore problème, dit-il, soulignant que «l'on travaille actuellement sur ce volet de commercialisation du produit».

Notre interlocuteur indique au passage que pour l'instant, l'impact économique pour les pêcheurs marocains serait quasiment nul. Car, dit-il, «Il n'y a pas encore une demande pour cette espèce. Les Marocains ne consomment pas le crabe bleu. Si dans une ville comme Casablanca, cette espèce est vendue à 25-30 dirhams, dans les autres provinces comme Nador, les apports sont nuls. Puisque son prix est zéro dirham», indique notre interlocuteur.

Il convient de souligner que Maroc n'est pas le seul pays touché par ce phénomène. Ces crabes bleus, qui sont comestibles, ont également été remarqués dans plusieurs pays de la Méditerranée. Dans certains pays comme l'Espagne ou la Tunisie, cette espèce originaire d'Amérique, a même un prix très compétitif, note la même source. Mais au Maroc, poursuit celle-ci, «les lois ne sont pas claires pour l'exportation des crabes bleus. Leur exploitation est encore non productive pour les pêcheurs. On attend que les choses soient claires concernant les lois relatives à l'exportation de ce produit».

Selon Hicham Soudani, pour espérer qu'avec le temps on puisse en faire une ressource durable, il faudrait mettre en application des actions efficaces pour le développement de la pêche du crabe bleu au Maroc comme dans d'autres pays.

Si l'impact économique pour les pêcheurs marocains est encore nul, c'est l'impact écologique de la prolifération de cette espèce qui inquiète aussi les scientifiques. Sa présence menacerait-elle l'équilibre des écosystèmes existants? La question inquiète en tout cas les scientifiques soucieux de la préservation des écosystèmes. Selon eux, chaque femelle peut pondre plus de 2 millions d'œufs lors de la période de reproduction en été.

Il y a quelques semaines, un groupe de chercheurs et d'étudiants se sont déplacés dans la Lagune de Nador pour surveiller cette espèce et tenter de répondre aux questions posées, fait-on savoir.

Thuku Kariuki (Kenya) ; 1er report, Eco Africa — The Environment Magazine : Nature and Environment – Kenya ; DW, June 13, 2024.

Tag : -.

To watch the video : https://www.dw.com/en/eco-africa-the-environment-magazine/video-69330866

Harvesting water from the air and recreating an endangered forest to understand biodiversity loss. Saving vultures to protect lions. Norway's last coal mine closes - and empowering women in Ivory coast boosts climate resilience.

eco conscious
News | features | podcast

Mwamachi Lina (Kenya) ; Earth App & Rangers Fostering Peace & Security Along Wildlife Corridors ; Eco Conscious, June 13, 2024.

Tag : -.

To access the article : https://eco-conscious.co.ke/earth-app-rangers-fostering-peace-security-along-wildlife-corridors/

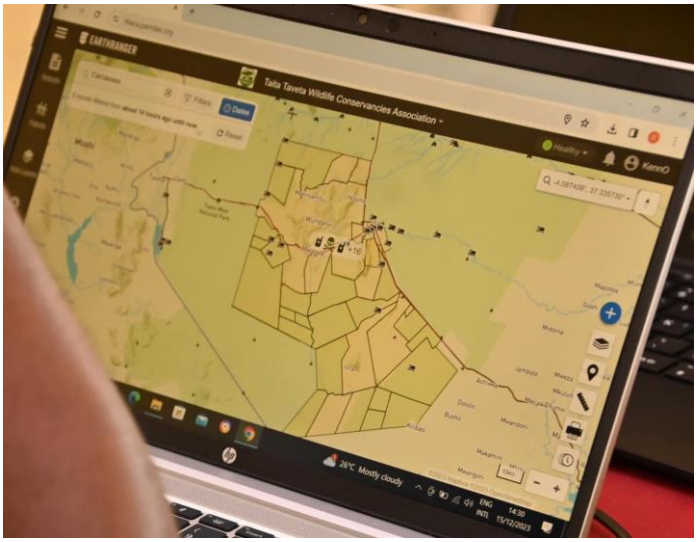
Narratives of hope, as community rangers and advanced technology aid in fostering peace, harmony and security for communities living along wildlife corridors.

Residents who reside adjacent to wildlife corridors have been engaging in human wildlife interactions with wildlife for a very long time now in Taita Taveta County-Kenya.

The interactions between humans and wildlife have lingered on for many years with no permanent solution to it, while communities continue to lose lives, property and food in their farms after invasion of wild animals especially the elephants.

Elephants at a water drinking point in the wild

Human Wildlife Conflict HWC as commonly known is now referred to as human wildlife interaction, scenarios that for long have escalated cases of insecurity among communities in Taita Taveta County, which silently and coolly lies between Tsavo East and Tsavo West National Parks. Lack of security and fighting of the scarce available resources among wildlife especially the elephants and communities who adjacently live along wildlife corridors, forced many to flee their homes, some lost relatives and properties and heightened cases of poaching and killing of wild animals. Appreciably, the presence of advanced technology which saw the introduction of an App called Earth Ranger Application and employment of many rangers have brought relief, lasting hope, peace and harmony among communities.



The Earth Ranger App

As much as rangers have been able to maintain peace, harmony and security within the areas, ranger populations is still low, something that should be prioritized, if security, long term peace, harmony and coexistence between humans and wildlife is to realized and to keep on the narratives of hope for now and future generations.

The SDG goal number 16 of the 17 Un Global goals of agenda 2030, is to promote peaceful and inclusive societies for sustainable development, provide access to justice for all and build effective, accountable and inclusive institutions at all levels.

Without a peaceful and inclusive environment, development isn't sustainable, development that meets the needs of the present without compromising the ability of future generations to meet their own needs.

Cécile Goudou (Bénin) ; Dans la tête d'une océanographe ; L'environnement notre défi, ORTB, 13 juin 2024.

Tag : -.

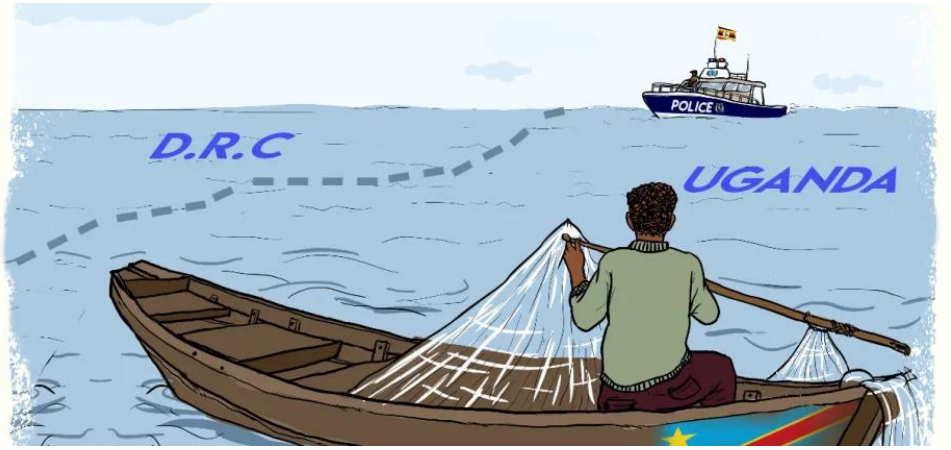
Pour écouter l'émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/dans-lunivers-dune-oceanographie

Elles ne sont pas du tout nombreuses les femmes océanographes chercheurs. Au Bénin, elles n'atteignent pas 5. Nous avons eu la chance d'échanger avec une d'entre elles. C'est avec les yeux de la jeune chercheure Maïela TOUPE que nous regardons l'océan dans cette émission l'Environnement, notre défi.

Jonas Kiriko (RDC) ; Des pêcheurs ne peuvent plus vivre de la pêche sur le lac Edouard en RDC ; Icicongo, 15 juin 2024.

Tag : Banque mondiale, Human Rights Watch, OMS, UNICEF.

Pour accéder à l'article : https://icicongo.net/2024/06/15/des-pecheurs-ne-peuvent-plus-vivre-de-la-peche-sur-le-lac-edouard-en-rdc/



Le poisson se fait de plus en plus rare sur la côte Ouest du lac Edouard. Cette situation est consécutive à l'augmentation de plus de 300 pourcents du nombre des unités de pêche, l'influence grandissante des groupes armées ainsi que la corruption des officiels ayant en charge la réglementation de la pêche et le changement climatique. Plusieurs pêcheurs se reconvertissent dans d'autres secteurs. D'autres qui tentent encore de mener des activités de pêches sur ce lac sont arrêtés en Ouganda pour violation des limites lacustres… Conséquences, la malnutrition gagne du terrain chez les femmes et les enfants,… Aussi, des inondations deviennent de plus en plus récurrentes. La meilleure gouvernance du lac Edouard, la restauration de l'autorité de l'État, l'initiation aux techniques de pêche durable, la répression de la corruption et bien plus, deviennent une nécessité pour sauver ce lac et sa biodiversité.

Vue aérienne des abords du lac Edouard dans la pêcherie de Kyavinyonge

Il est 5 heures du matin dans la pêcherie de Kyavinyonge. Le jour s'est déjà levé pour Alphonsine Masika, une habitante de cette région. Elle se dirige vers Kaingini, ce marché des poissons bien connu dans cette pêcherie. Seule grande déception ce matin pour cette dame : il n'y a pas de poisson pour le marché local.

« C'est devenue une habitude maintenant. Les propriétaires des pirogues vendent à l'avance toute la production aux marchands des grandes agglomérations comme Butembo. Imagine, pour ces cinq ou six pirogues qui viennent d'accoster ici au débarcadère, il n'y a rien pour nous ici localement », se lamente-t-elle, visiblement déçue. « Nous sommes obligées de revenir demain matin », lance Neema Kavira, une autre dame qui regrette d'avoir tout abandonné pour espérer s'approvisionner en poisson et ainsi continuer son petit commerce, afin de nourrir sa famille.

Eric Mumbere, pêcheur de son état, est sur le lac depuis plus de 10 jours. Il explique que lui et ses collègues sont obligés de rester plus longtemps que prévu sur les eaux du lac abandonnant femmes et enfants, pour espérer obtenir beaucoup de poissons. « Tu me vois descendre de la pirogue, mais je n'ai aucun poisson à ramener chez moi pour manger avec ma famille.

Le gros de poisson que nous péchons appartient au propriétaire de la pirogue qui met ses moyens pour faire fonctionner la pirogue et prend en charge les dépenses. Nous ne profitons que d'un dixième de production que nous partageons entre 5 à dix pêcheurs », indique-t-il.

Le constat est surprenant pour Joël Kyavu qui est étudiant à Butembo. Lui et ses camarades sont venus pour des pratiques professionnelles. « Je pensais qu'en rentrant d'ici, j'amènerai avec moi des tas de poissons, mais ce n'est pas le cas. Le prix du poisson est plus élevé ici que chez nous à Butembo, alors qu'on est censé être dans une pêcherie. On nous explique qu'il y a carence, que le lac ne produit plus suffisamment de poissons », regrette-t-il.

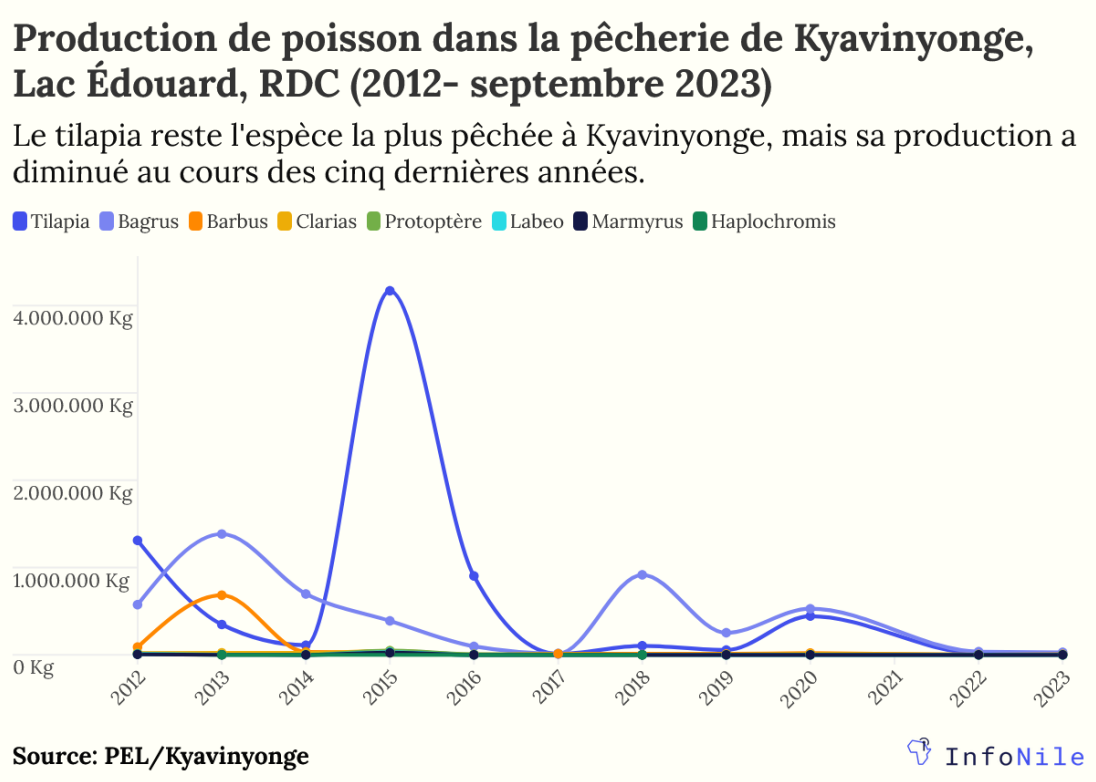
Sur le marché local dans la pêcherie de Kyavinyonge, un kilogramme de poisson se négocie à 15000 Francs congolais (environs 6 dollars américains). Ce qui n'est pas abordable pour de nombreuses familles aussi déjà paupérisées par les affres du terrorisme qui secouent la région depuis 2013 et qui vivent de moins de 2 dollars américains par jour.

Des poissons en vente près de l'accostage à Kyavinyonge

Les poissons disparaissent. D'année en année, Vitshumbi une pêcherie du lac Edouard voit l'espoir de bonnes pêches s'éloigner. «Nous sommes passés en peu de temps de 15 000 tonnes à moins de 400 tonnes de poisson par an », a déclaré Delphin Mutahinga, représentant local du gouverneur de province du Nord-Kivu au journal français le Monde.

A Vitshumbi, plusieurs pirogues ne sont plus motorisées suite à la baisse de la production. Des pêcheurs ont déjà opté pour le système de campement au lac. Une pirogue sans moteur peut faire plus d'un mois sur les eaux du lac et ses petites captures sont évacuées par une autre pirogue qui approvisionne par la suite des pêcheurs en farine de manioc et autres biens de premières nécessités.

Ces pirogues sont appelées « Mumbekaye », révèle le site internet icicongo.net. Il faut préciser que le lac Édouard abrite de nombreuses espèces de poissons, parmi lesquelles nous pouvons citer le Bagrus docmac, le Sarotherodon niloticus, le Sarotherodon leucosticus, le Haplochromis ssp, le Hemihaplochromis multicolur, et le Schutzia eduardiana. Plus de 8,000 pêcheurs, membres de coopératives de femmes et transporteurs locaux survivent grâce à la chaîne de valeur pour leur poisson, selon le parc national des Virunga.



Pêche illicite, corruption des officiels

D'après une étude parue en 2018 dans la revue tropicultura, la production et la productivité du poisson sur le lac Édouard sont en baisse. Le nombre d'unités de pêche a augmenté de 275 % par rapport au quota recommandé, reconnaît pour la première fois une étude scientifique. Plus de 8,000 pêcheurs, membres de coopératives de femmes et transporteurs locaux survivent grâce à la chaîne de valeur pour leur poisson.

Muhindo Vyalengekanya Joël est responsable de l'organisation SAPIAEKYA, l'un des regroupements des pêcheurs de Kyavinyonge. Il explique que les causes de la baisse de la production sont multiples. « Le nombre de pirogues sur le lac a triplé. Il est légalement autorisé un nombre de 1187 unités de pêches, mais actuellement on est à plus de 4 000 pirogues sur le lac Edouard », s'inquiète Muhindo. Il pointe aussi du doigt accusateur, les mauvaises pratiques de la pêche.

Des pêcheurs préparent leur filets de pêche sur les rivages du lac Edouard

« Parmi les pêcheurs, il existe ceux qui pratiquent la pêche avec des filets de petites mailles. Il est recommandé d'utiliser des filets de mailles de 4,5 pouces, mais certains pêcheurs utilisent des filets de mailles inférieures. D'autres utilisent ce qu'on appelle Kikuvo, une pratique qui consiste à frapper avec force l'eau vers une direction quelconque pour pousser les poissons vers les pièges installés, sans oublier la pêche dans les frayères servant pour la reproduction des poissons », indique-t-il.

Des moustiquaires sont souvent distribuées gratuitement aux résidents dans le cadre des campagnes de lutte contre le paludisme menées par le gouvernement congolais et ses partenaires, notamment l'OMS, l'UNICEF, la Banque mondiale et la Santé Rurale Sanru. Ces moustiquaires sont détournées de leur rôle de lutte contre le paludisme. Mais aussi, ces moustiquaires sont également vendues sur le marché pour environ 1 dollar américain. Ce qui les rend accessibles à tous.

Kambale Steven, chef de service public chargé de l'environnement à Kyavinyonge, nous accueille de son bureau. Il vient d'une patrouille sur le lac, au cours de laquelle il réussit à saisir des filets électriques. Il nous montre aussi les quelques fretins qui étaient déjà tombés dans ces filets. « Nous nous sommes rendus sur le lac pour faire respecter les normes de pêche. C'est ainsi que nous avons aperçu des pêcheurs qui plaçaient ces filets. À notre approche, ils ont fui. Nous avons récupéré ces filets que nous allons incinérer pour décourager ces pratiques ».

Aux côtés de ces pratiques illicites de pêche, se cache la corruption des quelques officiels qui ferment les yeux et les encouragent. D'après Muhindo Joël de la SAPEIKYA (ndlr), les pêcheurs sont en majeure partie responsables de la destruction des écosystèmes du lac, mais les services étatiques le laissent faire.

« Il y a des personnes dans chaque service publique opérationnel sur le lac que je ne veux pas citer nommément ici, mais qui sont les services étatiques dont la forces navales, le service de la pêche, de l'environnement et renseignements militaires. Ces personnes prélèvent de l'argent auprès des pêcheurs clandestins en contrepartie, elles ferment les yeux devant leurs crimes », révèle-t-il.

Selon un pêcheur de Kyavinyonge qui a préféré garder l'anonymat pour sa sécurité, les frais prélevés pour couvrir cette corruption vont de 50 000 à 200 000 francs congolais soit entre 20 $ et 80 $ US. Ce montant peut varier selon le nombre de services à corrompre. « Chaque fois que je suis impliqué dans la pêche, je verse un montant à un intermédiaire d'un responsable de la force navale pour obtenir son feu vert. D'autres services peuvent m'arrêter, mais je sais que je serai libéré et mon matériel me sera restitué dans l'urgence », témoigne-t-il.

Cette corruption des officiels est confirmée par Josué Mukura, activiste de l'environnement et secrétaire exécutif de la fédération des comités de pêcheurs individuels du lac Edouard FECOPILE en sigle. Cette structure travaille dans la protection du lac Édouard et de ses ressources halieutiques depuis plus d'une décennie.

Selon lui, les services étatiques soutiennent la pêche illicite. « Les militaires œuvrant sur le lac Édouard ont instauré ce qu'on appelle "Kisoko". Cette pratique consiste à convoyer les pêcheurs clandestins sur le lac sous prétexte qu'ils les ont arrêtés, et pourtant c'est pour couvrir leur activité moyennant quelque chose (argent) », allègue cet activiste.

A la fin du premier semestre de l'année 2023, le colonel Bahati responsable des forces navales, une unité des forces armées de la RDC chargé de sécuriser les eaux et les lacs, a été suspendu de ses fonctions. Il était basé dans la pêcherie de Kyavinyonge. Selon les informations à notre possession, il lui était reproché le soutien à la pêche illicite sur le lac, de pillage des poissons et du carburant des pêcheurs, de rançonnement, etc.

Voir vidéo : https://youtu.be/CZZ-Qt8Hnag

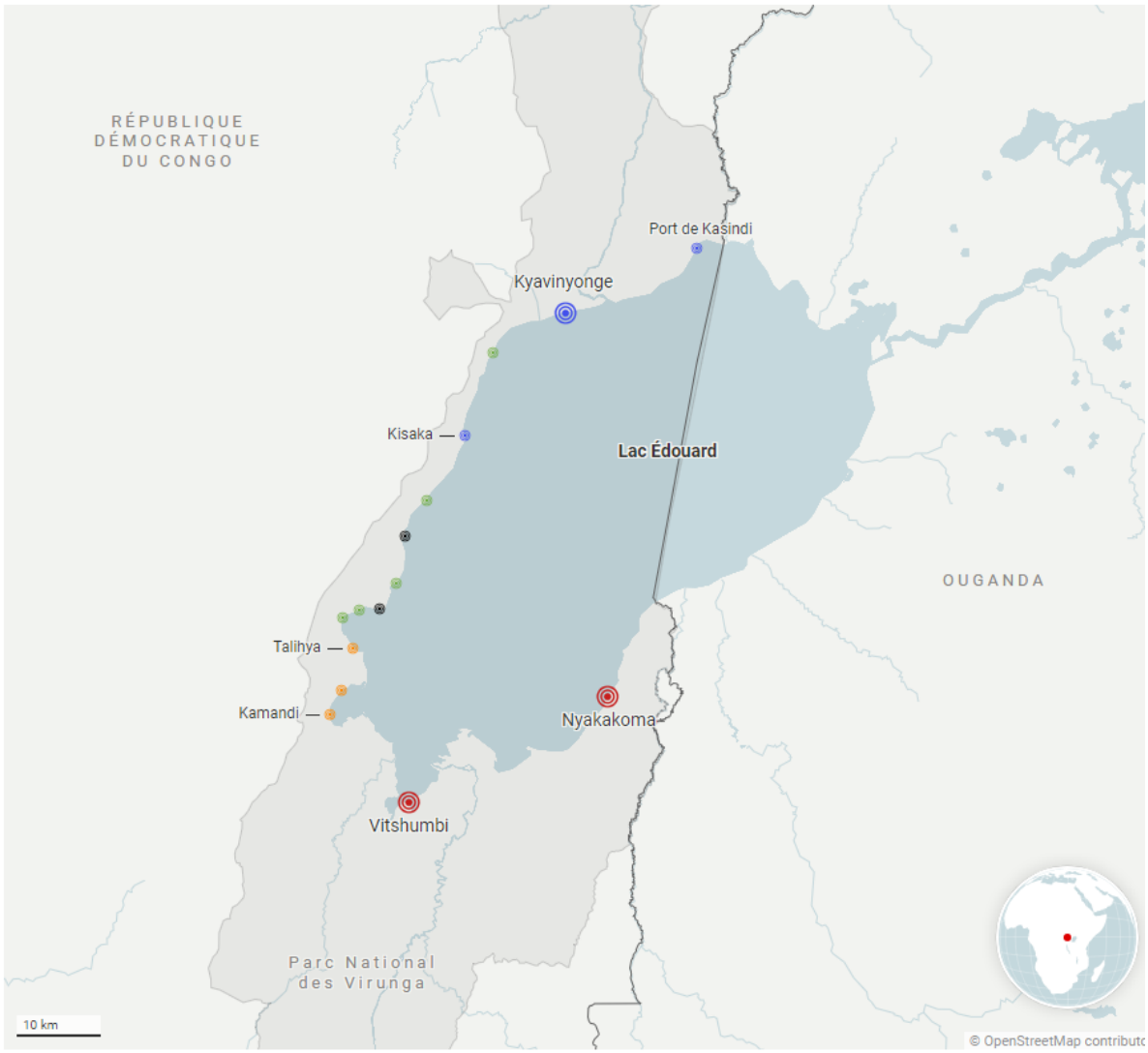
L'influence des groupes armés

Le lac Edouard fait partie intégrante du parc national de Virunga. Cependant, les rives du lac Edouard attirent les bandes armées. Celles-ci extorquent de l'argent aux pêcheurs locaux ou y pêchent eux-mêmes, favorisant la pêche clandestine utilisant des techniques causant de graves dommages à l'environnement. Parallèlement, ils abattent les hippopotames et d'autres grands mammifères dans le but de consommer et de vendre leur viande.

"On estime le nombre de membres de groupes armés aux abords du Parc à 3000 individus dont 1500 au sein même de ses frontières. Ces groupes se livrent à un certain nombre d'activités criminelles notamment le trafic de charbon de bois, la pêche illégale, l'agriculture illégale, le braconnage pour l'ivoire et la viande d'animaux sauvages, les enlèvements et l'extorsion (péages et taxes)", peut-on lire sur le site internet de l'alliance virunga qui coordonne les activités dans le parc national des Virunga en partenariat avec l'institut congolais pour la conservation de la nature.

Comment les groupes armés en RDC contrôlent les pêcheries du lac Édouard

Le côté congolais du lac Édouard compte trois pêcheries officielles : Kyavinyonge, Vitshumbi et Nyakakoma. Ces sites, ainsi que 12 autres sites illégaux, sont gérés par l'armée de la RDC et diverses milices.



Pêcheries contrôlées par:

FARDC (armée RDC) M23 FARDC & Maï-Maï Maï-Maï Contesté

Map: Annika McGinnis / InfoNile • Source: Jonas Kiriko • Created with Datawrapper

Le lac Edouard compte officiellement trois pêcheries légales à savoir la pêcherie de Kyavinyonge, de Vitshumbi et de Nyakakoma. Cependant, avec l'explosion démographique dans les entités qui sapprovionnent en poisson sur ce lac, le nombre des pêcheries est passé à plus de 10, pour des personnes qui viennent soit pour la pêche, le petit commerce ou à la recherches des terres arables, car les hautes terres ne sont plus capables de contenir le besoin en agriculture.

La quasi-totalité de ces pêcheries illégales comme illégales sont gérées ou cogérées entre les forces armées de la RDC et des milices. Pour le cas de la pêcherie de illegale de Lunyasenge, un groupe armé maï-maï fait payer une taxe illégale hebdomadaire de 10 000 soit 4 $ US pour chaque pirogue, nous ont révélé des pêcheurs. Celui qui s'oppose à ce paiement voit son matériel de pêche être saisi.

Outre la taxe initiale, perçue par les groupes rebelles pour permettre aux pêcheurs de pêcher, de nombreuses autorités étatiques et coutumières demandent également une taxe par poisson. Il s'agit notamment de l'inspection provinciale du ministère de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Élevage, le service de renseignement (ANR et TD) et les autorités migratoires (DGM) perçoivent également des taxes dans les villages bordant le lac.

Vue aérienne des abords du lac Edouard dans la pêcherie de Kyavinyonge

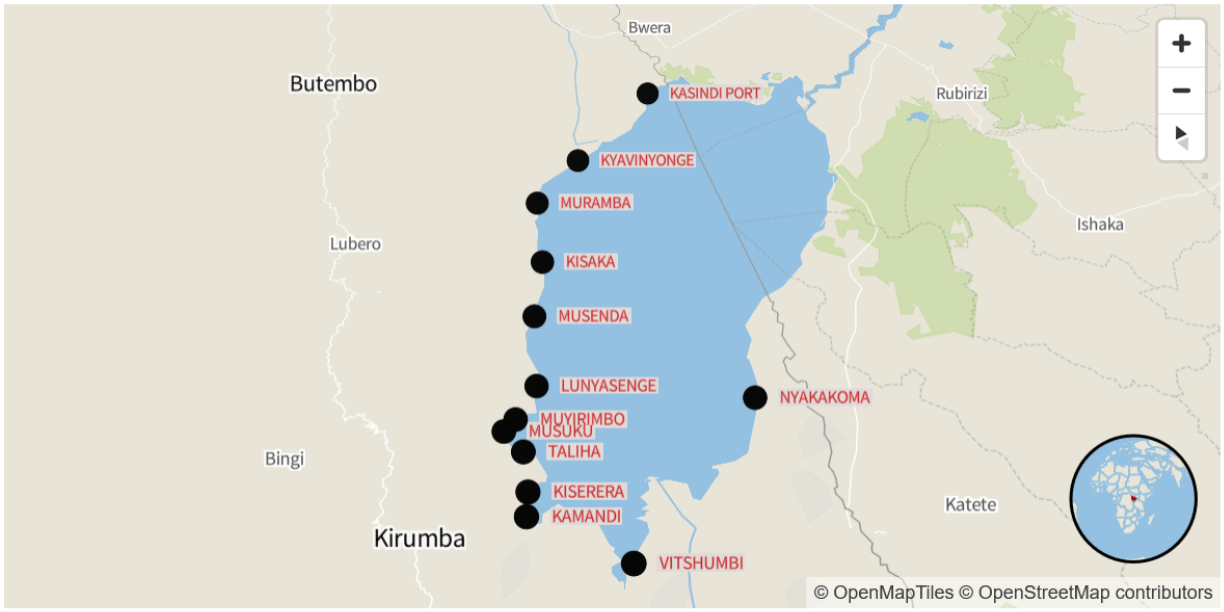
Actuellement des frictions émergent lorsque la direction du parc national des Virunga, tente de reprendre le contrôle du lac Édouard par le biais d'interventions infrastructurelles et militaires.

Ces interventions se heurtent non seulement à la résistance de plusieurs groupes rebelles qui détiennent divers villages de pêcheurs le long des rives du lac Édouard, mais également à celle d'autres autorités étatiques présentes dans la région, les « rebelles pêcheurs », selon une étude intitulé : Les lacs comme paysages rebelles : des « rebelles pêcheurs » aux « fonctionnaires de l'État louches » en RD Congo.

Cette étude a été menée par Esther Marijnen qui est une chercheuse en sociologie du développement et du changement, de l'Université de Wageningen au Pays-Bas. Elle ajoute que la pêche en temps de conflit armé est souvent présentée comme une extraction illégale de ressources rendue possible par l'effondrement de l'ordre public en temps de guerre.

Les pêcheries de la côte Ouest du lac Edouard

La majorité des pêcheries de la côte Ouest du Lac Edouard sont clandestines et sont sous contrôle des groupes armés ou cogérées avec les forces régulières.



Source: Collecte de données sur le terrain InfoNile

InfoNile

A Flourish map

Kivu Security Tracker, un projet du Groupe d'étude sur le Congo de l'Université de New York et de Human Rights Watch, répertorie plus d'une demi-douzaine de groupes armés qui pratiquent

le commerce transfrontalier illégal entre la RDC et l'Ouganda via notamment le lac Edouard. Divers acteurs saisissent l'opportunité de s'enrichir économiquement, ce qui accroît la concurrence et conduit parfois à des « guerres de poissons ». La présence de factions rebelles Maï-Maï autour du lac contribue certainement à caractériser le lac Édouard comme un paysage rebelle.

"Par des pratiques d'imposition et d'extorsion, les groupes rebelles sont empêtrés dans le conflit plus large entre le parc et la population. Cependant, de nombreuses autres autorités publiques contribuent à la militarisation du lac et participent à des politiques subversives", précise encore Esther Marijnen dans cette étude .

L'itinéraire moyen du lac au marché contient entre 12 et 25 points de taxation. La majorité de ces taxes sont illégales, sauf celles versées auprès de l'attributaire qui se charge de l'aménagement de la route. Ce versement varie entre 1000 et 5000 francs congolais équivalant à 0,38 et 1,85 dollars américains, par transporteur. Cet argent échappe au trésor public car seul le service qui le prélève décide de quoi en faire.

Les chauffeurs transportant du poisson se heurtent à de nombreux barrages routiers, y compris ceux tenus par des gardes du parc qui peuvent également facturer des taxes, en particulier lorsque le poste de patrouille est géré par une unité mixte de l'ICCN et des FARDC.

Changement climatique

Il faut noter que le lac Édouard se situe en Afrique de l'est entre 0°04' et 0°39' de latitude sud et 29°30' et 30°05' de longitude est, dans la partie ouest de la vallée du Rift dans le bassin du Nile. Le lac borde l'Ouganda (29% de sa surface) et la RDC (71% de sa surface). Il est rattaché au lac George par le canal de Kazinga, ce qui explique pourquoi plusieurs espèces de poissons sont communes aux deux lacs.

Des poissons salés exposés au soleil dans le séchoir du marché à Kyavinyonge

Parmi les causes de la carence des poissons dans le lac Édouard se murmure le changement climatique bien que son impact ne soit pas encore établi par une recherche scientifique approfondie.

Selon le professeur Sahani Walere de l'université catholique du Graben. Le lac Édouard se trouve dans le rift albertin et dans le bassin du Nile. C'est le bassin versant de plusieurs rivières provenant des hautes terres. Il est aussi surplombé de beaucoup des collines qui connaissent ce dernier temps d'érosions et des éboulements de terre.

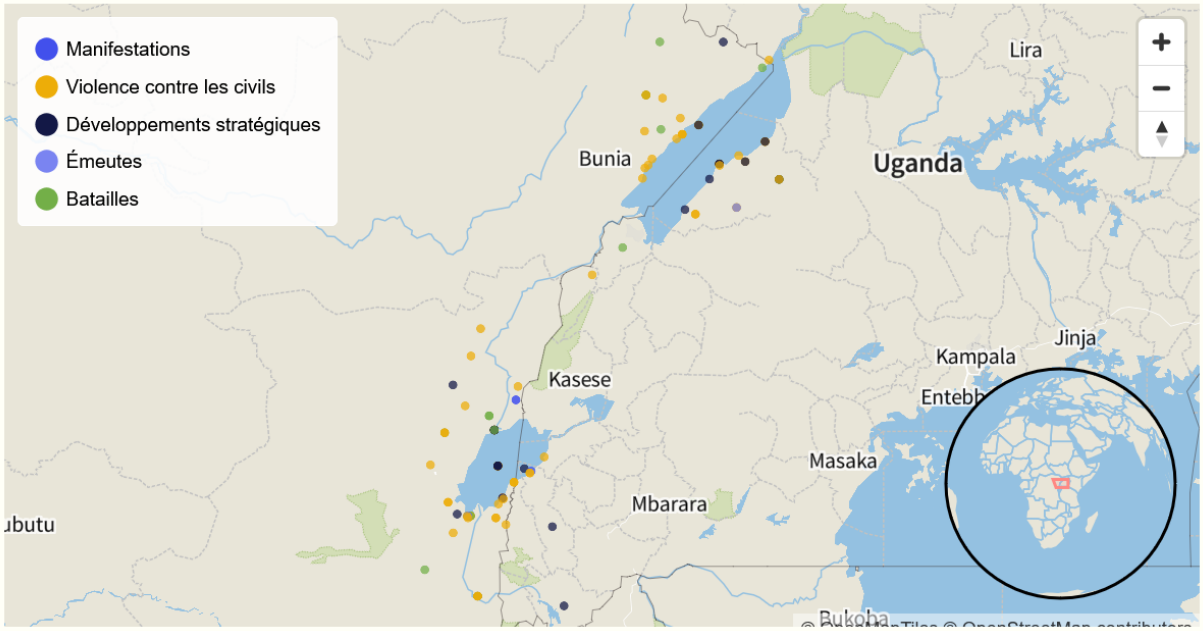
« Ces coulées de boue venant des hautes terres se déversent dans le lac. Environ 2O tonnes de limons sont déversées dans le lac Edouard chaque année selon nos recherches. Malheureusement ces limons qui se déversent dans la baie, alors que ce dernier est la maternité des poissons, conduisent ainsi les poissons à ne plus s'y reproduire», révèle ce chercheur.

Il cite en titre illustratif la rivière Taliya sud. "Tous les limons qu'elle traîne finissent dans la baie de la pêcherie de Kamandi diminuant ainsi la profondeur du lac et poussant plus loin les poissons dans les eaux du lac". Ce qui, à son avis, en voulant les poursuivre, les pêcheurs congolais se retrouvent dans les eaux Ougandaises.

Ceci les expose à des arrestations régulières et à la saisie des leurs équipements de pêche par la marine Ougandaise. Les ressources du lac Édouard sont partagées entre l'Ouganda et la RDC. Et souvent, des questions de limites lacustres se posent lorsque des pêcheurs d'un pays se retrouvent dans une partie considérée comme appartenant à un autre pays.

Selon les données du Armed Conflict Location and Event Data Project, qui suit les données sur les conflits à travers le monde, les conflits liés au poisson ont généralement augmenté en RDC de 2010 à 2023, avec un pic en 2021. Au moins 20 cas ont été recensés aux alentours de 2023. Sur le lac Édouard au cours de cette période, la plupart sont liés à la pêche transfrontalière illégale ou aux conflits entre groupes armés, armée congolaise et civils.

Conflits liés au poisson autour des lacs transfrontaliers Edouard et Albert, 2010-2023



Source: ACLED • Définition des « développements stratégiques », selon l'ACLED : « Ce type d'événement capture des informations contextuelles importantes concernant les incidents et les activités de groupes qui ne sont pas enregistrés comme des événements de « violence politique » ou de « manifestations », mais qui peuvent déclencher des événements futurs ou contribuer à la dynamique politique. au sein et entre les États. »

InfoNile

Depuis le 20 octobre 2018, il existe un accord bilatéral entre l'Ouganda et la RDC sur la gestion durable des ressources halieutiques et d'aquaculture dans le bassin des lacs Edouard et Albert. Les ressources de ces lacs sont partagées entre les deux pays. Cependant l'accord reste muette concernant la démarcation des limites lacustres.

L'article 7 de cet accord bilatéral prévoit la création d'une organisation des pêches et de l'aquaculture des lacs Edouard et Albert. Cette organisation, selon l'article 8 de l'accord à son alinéa 6, sous-alinéa H, a pour objectif de faciliter la collaboration aux fins de prévention des conflits et leurs résolutions.

Il faut préciser que ce même instrument bilatéral poursuit à son article 17 alinéas 1, que les parties coopèrent pour prévenir les conflits et différends, notamment en renforçant la confiance et le dialogue entre les communautés dans la gestion durable des pêches et de l'aquaculture. L'alinéa 2 de cet article renforce en indiquant que les partie s'efforcent de résoudre à l'amiable tout conflit ou différend, y compris lorsqu'il s'agit d'un différend de nature technique en procédant à une analyse par des experts et en s'accordant sur une stratégie de règlement pacifique des différends.

Il faut dire que nous n'avons pas réussi à vérifier l'effectivité de la mise en place de l'organisation dont il fait mention à l'article 7 de l'accord bilatéral, 5 ans après son entrée en vigueur.

Hangar du marché des poissons construit sur le débarcadère de la pêcherie de Kyavinyonge

Par ailleurs, le professeur Walere épingle le problème de la déforestation auquel fait face la côte ouest du lac Edouard. A la recherche du bois pour la fabrication de la braise, la construction

des habitations ou pour faire les champs, certaines personnes coupent du bois aux abords du lac. Il appelle l'État à mettre des moyens pour faciliter les études approfondies sur cette question du changement climatique et son incidence sur la productivité du lac Edouard. En avril et en août 2023, d'énormes dégâts ont été enregistrés lors d'une pluie accompagnée des vents violents à Vitshumbi, une pêcherie située sur la côte Ouest du Lac Édouard dans le Parc national des Virunga en territoire de Rutshuru.

Des toitures des plusieurs maisons emportées par ces vents. Des mûrs d'écoles et des églises ont également été démolis par cet ouragan tandis que beaucoup d'autres habitations ont été inondées par la montée des eaux du lac mêlées à celle des pluies qui s'abattent sur la région après des long mois de sécheresse.

Il est essentiel de considérer le lac Edouard dans son contexte géographique: il est entouré par deux parcs nationaux, le parc national Queen Elisabeth (QENP) en Ouganda et le parc national des Virunga (PNVI) en RDC. La forêt de Mgahinga (réserve des gorilles) et le parc de chasse de Chamburi sont également à proximité de ce lac. Ces zones protégées s'étendent sur près de 380 km du nord au sud. Les eaux du lac Édouard et du canal de Kazinga sont comprises entièrement dans les limites de cette région protégée, le lac George est aux trois quarts bordé par le QENP ou le PNV.

Seuls 15 à 20 km du lac George et du canal de Kazinga ne sont pas inclus dans un de ces parcs. La superficie totale des eaux congolaises du lac Edouard fait partie intégrante du parc national des Virunga, et le canal de Kazinga fait partie intégrante du QENP.

Reconversion des pêcheurs, le parc envahi et la malnutrition s'installe

L'enclave de Kyavinyonge coincé dans le parc national des Virunga accueille près de 30 000 habitants selon les autorités locales, dont la plupart se sont installées ici pour pratiquer entre autres la pêche. Aujourd'hui ils ne savent plus vivre exclusivement de cette activité.

Vue aérienne des abords du lac Edouard dans la pêcherie de Kyavinyonge

Néhémie Kavusa, un sexagénaire a opté pour le taxi-moto. Depuis plus de cinq ans maintenant, il effectue des navettes entre la pêcherie de Kyavinyonge et la ville de Butembo, la plus grande agglomération la plus proche pour y amener des clients qui souhaitent s'y rendre et vice versa.

"Je ne savais plus subvenir aux besoins de ma famille avec la pêche. Vers les années 1970-80, un pêcheur était vraiment quelqu'un de respectable. Mais aujourd'hui, avec la seule pêche comme activité on ne peut rien faire de consistant. J'ai opté pour la moto taxi avec laquelle je gagne entre 35 000 et 70 000 francs congolais par jour, environ 14 et 27 dollars américains" a-t-il fait savoir.

Aristote Mumbere, la trentaine révolue, marie activité de pêche et salon de coiffure. "Au rythme actuel est impossible pour moi de subvenir au besoin de ma famille en pratiquant la pêche exclusivement. Désormais je ne vais sur le lac que par nécessité. Je passe mon temps dans mon salon de coiffure où j'engage aussi trois autres jeunes qui sont déçus de la production actuelle du lac", a-t-il justifié.

De son côté, Henriette Mbambu fait partie des agriculteurs qui envahissent le parc national des Virunga. Son mari est pêcheur à Kyavinyonge et ne sait plus pallier seul aux charges de la famille par la pêche. Ce jour-là, elle et d'autres agriculteurs viennent de prendre d'assaut le bureau de

la société civile locale, pour lui demander de servir d'intermédiaire auprès de l'institut congolais pour la conservation de la nature qui gère le parc des virunga.

En effet, cette dernière a envoyé des écogardes et a laissé les éléphants détruire les récoltes de ces agriculteurs qui reconnaissent avoir violé les limites du parc. "La production de poisson ne sais plus nourrir nos familles. Nous sommes entourés des terres arables qui sont dans le parc et nous ne pouvons pas mourir de faim pendant que l'ICCN protège cette brousse pour les animaux.

Ces derniers jours, alors que la récolte approche, les gardes parcs sont en train d'arrêter ou de refouler les agriculteurs qui veulent protéger leurs cultures contre le ravage des éléphants. Voilà pourquoi nous sommes au bureau de la société civile pour lui demander de plaider notre cause auprès des responsables du parc", nous a-t-elle expliqué.

Des poissons en vente près de l'accostage à Kyavinyonge

Les effets néfastes de la carence des poissons s'étendent sur beaucoup d'autres secteurs. Akida qui tient un resto-bar quartier Copevi en pleine pêcherie de Kyavinyonge explique que le nombre de ses clients diminue du jour au lendemain. "Je ne me retrouve plus", ajoutant que les pêcheurs qui constituent le gros de sa clientèle se plaignent de l'improductivité du lac. "Ils ne viennent plus comme avant", a-t-elle dit.

Selon Kakule kahandukya, infirmier titulaire au centre de santé de référence de Kyavinyonge, les répercussions négatives de la production des poissons dans le lac Edouard sur la santé nutritionnelle de la mère et de l'enfant sont palpables. Sur les 783 naissances enregistrées de janvier à septembre 2023, 11% d'enfants sont nés avec un faible. Ce qui qui est en descend sur seuil acceptable qui est de moins de 4%, alerte ce responsable sanitaire.

"Actuellement les femmes enceintes sont en train d'accoucher des enfants avec un faible poids. Parmi ces naissances, il y a eu 83 enfants avec un faible poids à la naissance, c'est-à-dire un poids inférieur à deux kilogrammes. Ca c'est au niveau de la maternité. Au niveau de la consultation préscolaire CPS, les enfants avec un PB (périmètre brachial inférieur à 110 mm) sont devenus nombreux", explique l'infirmier Kakule.

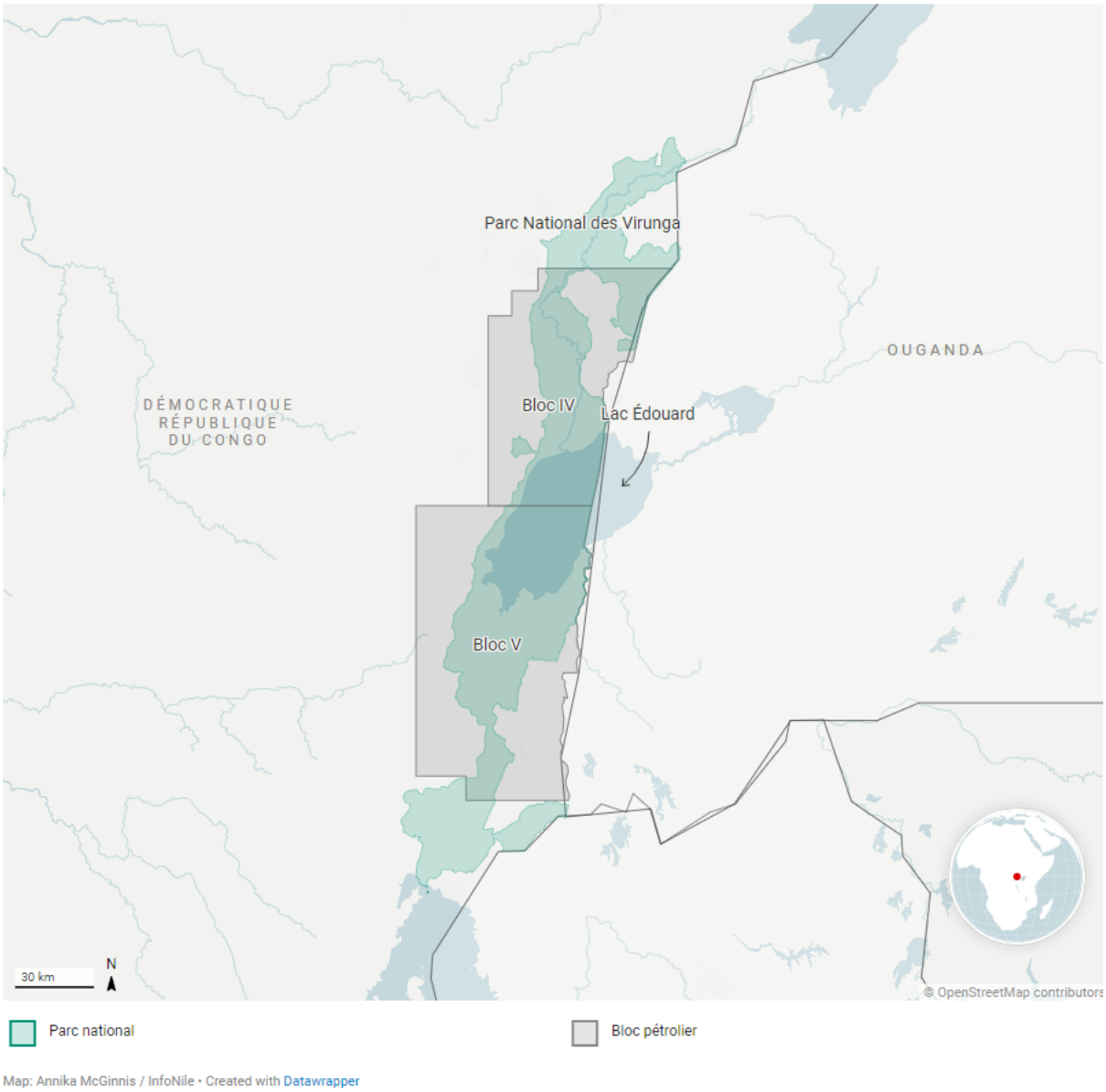
Les répercussions de la carence des poissons ne se font sentir que chez les humains. Certaines espèces d'oiseaux qui jadis embellissent les rivages du lac Édouard ne sont plus visibles. C'est le cas des pélicans connus sous l'appellation locale de "Kinyakoni" qui ont fuis la pêcherie de Kyavinyonge. Ces oiseaux sont de plus en plus visibles dans des abattoirs publics des grandes agglomérations telles que Butembo et Beni, où ils se nourrissent des reliquats de l'abattage des bêtes.

L'exploitation pétrolière, une autre menace à craindre dans l'avenir

Le lac Edouard fait déjà face à plusieurs menaces contre ses écosystèmes. C'est entre autres la pêche illicite, la surexploitation du lac, l'explosion démographique, l'agriculture dans certaines zones côtières, l'abattage des hippopotames, la guerre et l'activisme des milices armées.

Blocs pétroliers dans le lac Édouard et le parc national des Virunga

Des appels d'offres sont ouverts pour 27 blocs pétroliers en République démocratique du Congo, dont les blocs IV et V dans le parc national des Virunga, province du Nord-Kivu.



Map: Annika McGinnis / InfoNile • Created with Datawrapper

En cas d'exploitation du pétrole dans le lac Edouard, la pollution des eaux est inévitable. Cela conduira à la diminution de la productivité des poissons causant une insécurité alimentaire. En outre, la consommation de ces eaux polluées métrant la santé des riverains en danger.

Voir la vidéo : https://youtu.be/AVeoa-qw25w

En juillet 2022, le ministre des hydrocarbures, Didier Budimbu a annoncé des appels d'offres pour 30 blocs dont 27 pétroliers et 3 gaziers en vue des droits d'hydrocarbures. Est concerné

par ces appels d'offres, le bloc V qui est situé dans les territoires de Lubero et Rutshuru dans la Province du Nord-Kivu et qui comprend une grande partie du parc des Virunga et particulièrement le lac Edouard.

Ce pétrole brut pourrait être transporté via le projet Eacop, le projet climaticide de TotalÉnergies en Ouganda et Tanzanie. En novembre dernier Josué Mukura, pêcheur et activiste environnemental congolais était en France pour dénoncer la multinationale française, au siège de celle-ci, à Paris.

« 150 000 personnes dépendent directement de la pêche dans ce lac. 500 000 de manière indirecte », argumente cette activiste. Quant aux forêts environnantes de Virunga, elles forment l'un des parcs nationaux «qui abritent plusieurs espèces au monde et un grande biodiversité», prévient ce « héros du patrimoine » au Congrès mondial de la nature de 2016 pour son rôle crucial pour protéger le Parc national de Virunga,

Le ministre congolais des Hydrocarbures est en cours de négociation avec le gouvernement ougandais. En mai dernier, il annonçait sur X (anciennement Twitter) avoir créé un groupe de travail bilatéral afin d'obtenir l'accès au pipeline Eacop, pour le transport du pétrole brut qui sera extrait du Graben Albertine en RDC à savoir, la région s'étendant du parc des Virunga jusqu'au nord du pays.

"Aujourd'hui à Kampala, sur invitation de mon homologue l'Honorable Dr. Ruth Nankabirwa Ssentamu. Nos échanges ont porté sur nos relations bilatérales, le développement des hydrocarbures, et l'accès au pipeline EACOP pour le transport du pétrole brut qui sera extrait du Graben Albertine en RDC. L'Ouganda ayant reconnu l'importance cruciale de notre intégration, un groupe de travail composé de nos experts techniques respectifs a été instauré",avait-il annoncé.

La RDC négocie aussi avec la Chine, notamment pour l'exploitation des blocs pétroliers 1 et 3 dans la zone congolaise du lac Albert, frontalier avec l'Ouganda, a révélé le quotidien Africa Intelligence. Les blocs situés dans la zone ougandaise du lac appartiennent déjà à TotalÉnergies pour approvisionner Eacop.

Moyens de mitigation

Créée le 3 février 1949, la Cooperative des pêcheries des Virunga regroupe onze collectivités locales des Territoires de Beni, Lubero, Rutshuru et Nyiragongo en Province du Nord-Kivu, République Démocratique du Congo. Elle détient le droit de pêche au lac Édouard, droit acquis en compensation des droits cédés, jadis exercés sur les terres par les circonscriptions indigènes, terres qui constituent l'actuel Parc National des Virunga (PNVi).

Pour essayer de diminuer la pression sur le lac, cette structure a initié un projet d'aquaculture. "La COPEVI s'est déjà lancée dans l'aquaculture moderne. Ce projet se réalise avec la construction des bassins piscicoles et de deux écloseries dans les pêcheries de Vitshumbi et Kyavinyonge. L'espèce élevée est le Clarias gariepinus.

Ce projet s'inscrit dans le cadre de souveraineté alimentaire et demeure une des alternatives à la pression anthropique sur les ressources halieutiques du lac Édouard" a fait savoir le gérant de cette coopérative.

Vue aérienne de bacs d'élevage des poissons de la coopérative des pêcheries des Virunga COPEVI opérationnels à Kyavinyonge.

Dans sa vision, le projet se veut d'élever le Clarias, le Tilapia et le Barbus afin de nourrir non seulement les populations vivant dans les pêcheries du lac Édouard mais également celles vivant dans les collectivités locales.

En outre, à cause de la baisse de la production du poisson en RDC, les commerçants de cette denrée se tournent de plus en plus vers les pays étrangers. A part les poissons provenant de l'Asie et particulièrement de la Chine, la RDC importe du poisson dans d'autres pays du bassin du Nil. Il s'agit notamment de l'Ouganda, la Tanzanie, le Rwanda etc. La Tiliapia est en tête des séries des poissons importés.

Au centre commercial de Butembo, des bâtiments consacrés à la vente des poissons y sont en grand nombre. On y trouve également des têtes, des squelettes, des bouches et des queues des poissons importés. Ces restes sont pesés sur une balance ou sur des petits tas pour faciliter leur écoulement rapides.

Ils sont consommées en majorité par des familles modestes a témoigné Ernestine Kaswera qui tient un dépôt des poissons sur avenue Rwenzori en ville de Butembo.

Poussé par le souci de pallier la carence des poissons dans les centres urbains, le docteur Toussaint Murusi chercheur à l'université catholique du graben a initié une activité de pisciculture. Dans sa parcelle, il a entretenu une dizaine de bacs piscicoles dans lesquels il élève des poissons de l'espèce clarias.

Pour voir la vidéo : https://youtu.be/t2XpcX9Qcrw

"Je voulais prouver aux gens que ce n'est pas uniquement au lac qu'on peut trouver les poissons. Si, on pratique la pisciculture urbaine, il ya lieu de relever le défi de la carence des poissons" a-t-il confié.

Mumbere Siriwayo Assumani, est président du comité des pêcheurs de Kyavinyonge. Selon lui, Il appartient à l'État congolais à travers ses services dont l'environnement, de la pêche de réglementer la pêche sur le lac. Ces services font semblant de faire la réglementation, il leur manque de fermeté. Il propose aussi l'étiquetage ou l'immatriculation des pirogues actives sur le lac pour permettre de maîtriser le nombre exact des unités de pêche et des pêcheurs.

Il faut préciser qu'une initiative de ce genre a été initiée par l'institut congolais pour la conservation de la nature à travers la coopérative des pêcheurs des Virunga. Mais, elle a connu

une opposition de la part de plusieurs pêcheurs qui profitent de la pêche clandestine et certains politiciens qui profitent de la situation pour se refaire une santé politique.

Il existe une loi sur la pêche en RDC en matière de pêche qui date de l'époque coloniale précisément en 1932. Il a été suivi des mesures d'application dans un décret du 21 avril 1937. A son article 64, il stipule que « Dans chaque région, il est interdit de détenir, d'exposer à la vente, de vendre ou d'acheter, de céder ou de recevoir à quelque titre que ce soit, de transporter ou de colporter des poissons dont la pêche est interdite, sauf s'ils proviennent de plans d'eau privés.

Ce sont les lois toujours en vigueur en matière de pêche en RDC. Pour le professeur Mutambwe Shango, enseignant à l'université de Kinshasa et expert en écologie du milieu aquatique, le grand problème réside dans l'ancienneté de ces lois qui régissent la pêche . Elles ne prennent pas en compte les réalités actuelles. Pour lui, il faut que tout ce qui est considéré comme pratique illicite concernant la pêche soit répertorié dans une loi.

Ce qui n'est pas le cas aujourdhui. Notez que la majeure partie des arrestations liées à la destruction du lac Édouard n'aboutissent pas devant les tribunaux. Les personnes impliquées paient des amendes à la police, à l'armée et à d'autres services, qui les relâchent ensuite. Ce qui ne fait que perpétuer ces pratiques néfastes.

Pour la direction du parc et ses bailleurs de fonds internationaux, le lac est une « frontière infrastructurelle » Quatre types d'interventions sont en cours à savoir: limiter et contrôler les établissements et les populations autour du lac, développer l'infrastructure touristique, rendre la pêche durable et intervenir dans la chaîne et le commerce des produits de la pêche. Pour le groupe armé, le lac Edouard apparaît comme une zone de non droit. D'où, il faut y restaurer l'autorité de l'Etat pour que l'influence des milices ne pèse à la longue sur le les ressources du lac, suggère Muhindo Siku, journaliste environnemental basé dans la pêcherie à Kyavinyonge.

Cécile Goudou (Bénin) ; Que savoir de l'empreinte carbone ; Les filets de l'environnement, ORTB, 15 juin 2024.

Tag : -.

Pour écouter l'émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/que-savoir-de-lempreinte-carbone

Chaque jour, nous laissons des empreintes dangereuses dans la nature. De l'Agriculture au logement en passant par la consommation, les gaz à effet de serre émis peuvent être calculées grâce à l'empreinte carbone. C'est le sujet que nous évoquons dans ce numéro de ma chronique quotidienne "Les Filets de l'environnement" sur Radio Bénin.

Boris Ngounou (Cameroun) ; Les Baka, gardiens de la réserve de faune du Dja, au sud-est du Cameroun ; Environnementales, 17 juin 2024.

Tag : UNESCO.

Pour accéder à l'article : https://environnementales.com/les-pygmees-baka-gardiens-de-la-reserve-de-faune-du-dja-au-sud-est-du-cameroun/

Dans la zone forestière guinéo-congolaise du Sud-Est du Cameroun, la réserve de Faune du Dja (RFD), étendue sur 526 004 hectares entre les régions administratives de l'Est (80%) et du Sud (20%), demeure l'un des joyaux naturels du pays depuis sa fondation en 1950. Au cœur de cette réserve, les pygmées Baka se distinguent non seulement par leur mode de vie traditionnel mais aussi par leur rôle crucial dans la préservation de cet écosystème, inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 1987.

« Il n'y a pas de forêt sans Baka, et le Baka n'est rien sans la forêt », déclare une habitante de Bifolone, l'une des 17 communautés situées au nord de la réserve. Cette harmonie entre les populations autochtones et la nature sauvage est palpable, comme le souligne Jean Pierre Sambé, chef du groupement Baka de Yéné : « Nous nous sentons chez nous dans la réserve, car nous, les Baka, préférons les environnements paisibles. La forêt nous fournit tout ce dont nous avons besoin. Quand nous avons envie de manger, nous pouvons chasser un lièvre pour le repas. De plus, nous utilisons des écorces comme le Mbalaka et le Toko-loko pour traiter le paludisme et d'autres maladies. ».

À côté de ce lien étroit avec la forêt, les communautés locales ont développé diverses activités génératrices de revenus pour réduire leur dépendance à la chasse et au braconnage. Mango Clautide du village Shouam illustre cette transition avec la production d'un breuvage très prisé par les habitants de la zone. « Comme nous n'avons pas les moyens de subsister par la chasse, nous avons opté pour la préparation du Haa. Pour cela, je collecte la sève de mes palmiers, ce qui donne le vin que nous appelons ici Matango. Le processus de fermentation du Matango nécessite l'ajout de 3 kilos de sucre pour chaque 20 litres. Nous utilisons également l'écorce d'un arbre local appelé Ndeng pour enrichir le mélange.

Après avoir fermenté pendant 5 jours, je fais chauffer le mélange pour obtenir le produit final. », explique la brasseuse traditionnelle, qui vend le quart de litre à 500 FCFA, le demi-litre à 1000 FCFA et le litre à 2000 FCFA (soit 3,05 euros). Cet argent lui permet de couvrir ses dépenses quotidiennes.

L'harmonie entre l'homme et la biosphère

Une symbiose vie communautaire et conservation de la nature, qui s'inscrit en droite ligne programme de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) sur l'homme et la biosphère (MAB). Créé en 1971 par l'Unesco, ce programme prévoit les conséquences des actions d'aujourd'hui sur le monde de demain et accroît ainsi la capacité des gens à gérer efficacement les ressources naturelles pour le bien-être des populations humaines et de l'environnement. Hadja Boutou, travaillant pour le bureau de l'Unesco au Cameroun : « à l'occasion de journée mondiale de l'environnement 2024, notre visite dans la réserve du Dja nous a permis d'apprécier un lien très fort entre les communautés riveraines et la réserve de biosphères, car elles dépendent de cette réserve pour leur nourriture, leur eau, et même leurs médicaments à base de plantes. Étant donné que cette réserve représente leur patrimoine, les communautés locales la protègent avec détermination. La preuve en est que l'aire centrale de conservation est restée presque intacte, avec seulement environ 0,3% d'impact humain ».

Si la réserve de faune du Dja, étendu sur une superficie de 526 004 hectares est demeurée vierge, c'est en effet parce que les activités anthropiques ne franchissent pas son périmètre. L'aire protégée, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1987, est gérée selon le concept de biosphère, avec une zone centrale préservée (la réserve en elle-même), le tout ceinturé par une zone tampon de 62 093 ha et une zone de transition de 740 000 ha, habitées par les Baka et d'autres communautés autochtones.

Cécile Goudou (Bénin) ; Lutte contre la désertification ; Les filets de l'environnement, ORTB, 17 juin 2024.

Tag : Convention sur la désertification des Nations Unies, PNUD.

Pour écouter l'émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/lutte-contre-la-desertification

Quelle représentation pouvez-vous vous faire de la désertification ? Je vous propose des images à travers ma chronique "Les filets de l'environnement" à l'occasion de la journée mondiale de lutte contre la désertification et la sécheresse célébrée ce 17 juin 2024.

Boris Ngounou (Cameroun) ; Réserve du Dja au Cameroun : entre richesses naturelles et défis communautaires ; Environnementales, 17 juin 2024.

Tag : UE.

Pour accéder à l'article : https://environnementales.com/reserve-du-dja-au-cameroun-entre-richesses-naturelles-et-defis-communautaires/

Située dans la luxuriante forêt du bassin du Congo, la réserve de faune du Dja (RFD) au sud-est du Cameroun est une enclave écologique vitale partagée entre les régions administratives de l'Est (80%) et du Sud (20%). Depuis son instauration en 1950, cette réserve joue un rôle primordial dans la conservation de la biodiversité locale, tout en confrontant les jeunes à un exode rural croissant. Toutefois, des défis infrastructurels et les projets de conservation promettent de transformer l'avenir de cette région emblématique.

Malgré ses richesses écologiques, la réserve de biosphère du Dja fait face à un exode rural marqué parmi les jeunes. En effet, ces populations ne trouvent pas d''opportunités en zone rurale « malgré nos études. Pour inverser cette tendance, les organisations non gouvernementales (ONG) pourraient nous former dans des domaines comme l'écotourisme, l'inventaire des espèces ou l'agriculture de rente. », explique Fabrice Holéa, résidant du village Shouam.

Les communautés de Shouam et du campement Baka de Yene, situées de l'autre côté du fleuve Dja, sont doublement impactées par l'isolement géographique. Cette région, connue sous le nom de boucle du Dja, souffre d'un manque crucial d'infrastructures telles que des centres de santé et des réseaux de télécommunication, rendant l'écoulement des produits locaux difficile.

« Le développement des infrastructures dans les zones tampons et de transition de la réserve de biosphère est essentiel pour attirer plus de visiteurs, bénéficiant ainsi aux populations

locales et aux efforts de conservation. », reconnait Mohamadou, sous-directeur des aires protégées au ministère camerounais des Forêts et de la Faune.

Le conservateur de la réserve, Gilbert Oum Ndjock, déplore le manque de financement qui limite les patrouilles de surveillance à seulement huit par mois pour les quatre antennes de contrôle. « Actuellement, chaque mission de patrouille coûte entre 600 000 et 650 000 francs CFA (soit 991 euros), ce qui est insuffisant pour assurer une surveillance efficace. » ajoute-t-il.

Vers un financement de 2 millions d'euros de l'UE

Pour combler ce manque de ressources, des projets de conservation ambitieux sont prévus dans la réserve. Notamment, un projet financé par l'Union européenne (UE) à hauteur de 2 millions d'euros sur quatre ans (2024-2028) visant à renforcer le rôle des communautés locales et des peuples autochtones dans la gestion des sites du patrimoine mondial au Cameroun. Ce projet inclut la préservation des savoirs autochtones par l'approche School of Indigenous and Local Knowledge (SILK) du Congo Basin Institute et le soutien du festival Baka Dream, promouvant les traditions ancestrales des pygmées Baka.

L'approche SILK consiste à préserver les savoirs autochtones et locaux de la forêt tropicale du bassin du Congo. Celle-ci passe par la collecte et l'archivage des expressions culturelles traditionnelles des Baka, la mise en place d'un centre de documentation villageois, et en la promotion des échanges culturels avec d'autres villages Baka.

Le peuple Baka, chasseurs-cueilleurs d'Afrique centrale, vit depuis des millénaires dans les forêts tropicales. Ils ont une connaissance profonde de la forêt, qui leur procure nourriture, abri et médicaments traditionnels. Leur culture riche reflète la biodiversité de leur environnement. Les Baka transmettent leurs connaissances écologiques par le biais du chant, des histoires et de la médecine traditionnelle. Cependant, leur mode de vie traditionnel est menacé, beaucoup ayant été contraints de s'installer dans des colonies le long des routes.

Cécile Goudou (Bénin) ; Le gaspillage alimentaire ; Les filets de l'environnement, ORTB, 18 juin 2024.

Tag : FAO.

Pour écouter l'émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/le-gaspillage-alimentaire

Le gaspillage alimentaire n'a pas que des impacts sur nos poches. Toute nourriture destinée à la consommation humaine jetée ou dégradée a un double impact sur l'environnement: La pression exercée sur les ressources naturelles pour la production devient vaine et le réchauffement climatique engendré par les rejets alimentaires.

Afrik 21

Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : que peut le Mouvement pour la justice climatique, face à la déforestation ; Afrik 21, 18 juin 2024.

Tag : Green peace Afrique, World Ressource Institute.

Pour accéder à l'article : https://www.afrik21.africa/cameroun-que-peut-le-mouvement-pour-la-justice-climatique-face-a-la-deforestation/

Greenpeace Afrique a annoncé le 5 juin 2024, le lancement officiel du Mouvement camerounais pour la justice climatique (MCJC), une coalition regroupant près de 40 organisations de la société civile à travers les 10 régions du Cameroun. Ce mouvement vise à coordonner les efforts locaux pour lutter contre la déforestation et promouvoir des actions concrètes en faveur de la protection de l'environnement au Cameroun.

Le lancement du Mouvement camerounais pour la justice climatique (MCJC), a été marqué, le 5 juin 2024-Journée mondiale de l'environnement, par une marche pacifique à Yaoundé, réunissant environ 500 participants, qui ont remis une lettre au ministre camerounais de

l'Environnement de la Protection de la nature et du Développement durable (Minepded), exhortant le gouvernement à intensifier ses efforts de protection des forêts et à adopter des mesures concrètes contre la déforestation massive qui menace les écosystèmes locaux.

Cette mobilisation fait suite à un atelier national tenu à Kribi en avril 2024, où les préoccupations des communautés locales et autochtones ont été recueillies et intégrées dans les doléances présentées au gouvernement. Fabrice Lamfu, chargé de la campagne Forêt chez Greenpeace Afrique, a souligné l'urgence d'une réponse collective face à l'ampleur croissante des pressions environnementales au Cameroun : « La planète est confrontée à une multitude de défis, des industries polluantes à la déforestation rapide. Le MCJC représente une première étape cruciale pour amplifier nos voix et nos actions en faveur de la protection de notre patrimoine naturel commun. » a-t-il déclaré.

Des mouvements qui se généralisent en Afrique

Avant le Cameroun, le modèle du Mouvement pour la justice climatique a été lancé avec succès en République démocratique du Congo (RDC) et sera bientôt étendu au Ghana, marquant ainsi un engagement renforcé des pays d'Afrique de l'Ouest et centrale pour une action climatique coordonnée et efficace.

Dans une déclaration publiée le 4 juin 2024, le MCJC affirme clairement ses objectifs. Il s'agit de promouvoir l'adaptation au climat, défendre la justice climatique et renforcer la collaboration entre les divers acteurs impliqués dans la protection de l'environnement. Ce mouvement s'engage également à soutenir la recherche et l'innovation pour développer des solutions spécifiques aux défis climatiques locaux, tout en plaidant pour des politiques climatiques robustes aux niveaux local, national et international.

La mise en œuvre du MCJC sera supervisée par un comité de pilotage dédié, chargé de coordonner les activités, d'évaluer les progrès et de garantir la transparence et la responsabilité dans toutes les initiatives entreprises.

Le Cameroun a perdu 3,7% de sa couverture forestière totale durant les 18 dernières années

Le Cameroun, avec sa riche biodiversité et ses vastes forêts, est confronté à des défis majeurs liés aux changements climatiques, exacerbés par la déforestation accrue qui compromet l'avenir des générations futures. En avril 2024, Greenpeace Afrique, en collaboration avec des organisations nationales et internationales de la société civile, a adressé une lettre à plusieurs gouvernements étrangers pour alerter sur l'urgence de la situation et plaider pour des mesures internationales de soutien.

La déforestation au Cameroun présente des chiffres alarmants, comme le révèlent les rapports récents du ministère des Forêts et de la Faune, celui l'Environnement, de la Protection de la nature et du Développement durable, et de la World Resources Institute (WRI). Entre 2002 et 2020, le pays a perdu 708 000 hectares de forêts primaires humides, représentant une diminution de 3,7% de sa couverture forestière totale. Cette perte équivaut à 48% de la superficie forestière totale du Cameroun. Les années 2014, 2017 et 2020 ont particulièrement marqué des pics de déforestation, mettant en danger un écosystème crucial pour la biodiversité régionale et la stabilité climatique.

De plus, la déforestation s'est concentrée principalement dans le domaine forestier non permanent, qui a subi des pertes massives représentant 80% en 2020 et 78,6% en 2021 de la perte totale. Ces pertes sont souvent liées à la satisfaction des besoins de base comme l'accès à la nourriture et à l'énergie, mettant en lumière les défis socio-économiques auxquels sont confrontées les populations locales dépendantes des ressources forestières.

Denise Kyalwahi (RDC) ; Nord-Kivu : les jeunes activistes pour le climat s'activent dans la lutte contre les déchets plastiques et y trouvent des solutions ; Naturel CD, 18 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://naturelcd.net/2024/06/18/nord-kivu-les-jeunes-activistes-pour-le-climat-sactivent-dans-la-lutte-contre-les-dechets-plastiques-et-y-trouvent-des-solutions/

Reconnaissant les conséquences du changement climatique en Afrique et en RDC en particulier, ALLEN+ , Africa Mazingira, American Space et autres acteurs environnementaux ont organisé une formation accélérée sur différents thèmes pour outiller les jeunes activistes sur la protection de l'environnement et l'adaptation au changement climatique.

Cette séance s'est clôturée le 5 Juin 2024 à l'occasion de la journée internationale de l'environnement dans la salle American Space où le diplôme de participation ont été octroyé à chaque participant et dont l'action de transformation des déchets plastiques en pavés en est suivie. 20 jeunes en provenance de la province de la province du Sud Kivu en ville de Bukavu et ceux du Nord-Kivu de la ville de Goma et environs ont été les bénéficiaires de cette formation. "Former des jeunes qui seront à mesure de dégager les problèmes environnementaux de leur milieu, capables d'y trouver des solutions locales et de sensibiliser la population à l'adaptation et au résilience climatique était l'objectif de ces séances de formation donné à ces jeunes venant des différents coins de la RDC" James BASHONGA Coordonateur du programme Jeunes Activistes du Climat et Coordonnateur national Adjoint de ALLEN+ au micro de NATURELCD.

Différentes thématiques ont été développés à savoir : Les Objectifs du développement durable, le changement climatique et ses conséquences, les solutions durables pour protéger l'environnement, droit et environnement (justice climatique), l'importance de la communication digitale dans la lutte contre le changement climatique, jeune et activisme climatique, l'impact des déchets sur notre environnement, le recyclage des déchets plastiques.

Le changement climatique, un Défi Croissant

Le continent africain, riche en diversité naturelle et culturelle, fait face à des défis considérables provoqués par le changement climatique. Cette région, déjà vulnérable en raison de nombreux facteurs socio-économiques, subit des impacts graves qui menacent ses écosystèmes et ses populations, la RDC n'est pas du reste.

Dans son exposé Dead Gerardine Assistante à l'université de Kinshasa et climate advocate programme montre que le changement climatique est une réalité qui se vit en RDC dont la population est victime aujourd'hui, certains sont dans l'ignorance et d'autres n'ont pas encore de termes appropriés. Pour elle, les activistes doivent s' approprier ces actions de lutte contre le changement climatique en passant par des sensibilisations de haut niveau.

"Les signes visibles du changement climatique ici à Kinshasa sont tel que : l'Augmentation des Températures,l'une des conséquences les plus visibles du changement climatique en RDC et

partout en Afrique. Les vagues de chaleur sont devenues plus fréquentes et plus intenses, affectant l'agriculture avec un faible rendement, la santé humaine, plusieurs maladies sont enregistrées dans la ville actuellement et la perte de la biodiversité. Les périodes de sécheresse prolongée compromettent la disponibilité en eau, essentielle pour l'irrigation et la consommation humaine. Une perturbation saisonnière est observée partout, des inondations ayant plusieurs conséquences sur la vie des habitants…" fait savoir Dead Gerardine.

Perturbation saisonnière et Pénuries Alimentaires

Les ODD seront efficace dans notre pays si chacun se sent responsable des actes dans l'environnement, citation de LUBUNGA BALTAZAR enseignant de l'université Catholique de La Sapiensa de Goma.

Selon lui, les solutions durables pour protéger l'environnement sont les œuvres individuelles et collectives que tout un chacun pourrait apporter pour répondre aux besoins de la communauté.

Les sécheresses récurrentes sont un problème majeur qui entraîne la diminution des précipitations affectant directement l'agriculture, réduisant les rendements des cultures et le nombre de pâturages disponibles pour le bétail. Les pénuries alimentaires deviennent ainsi plus fréquentes, aggravant la sécurité alimentaire dans des pays déjà confrontés à des défis nutritionnels.

Pour Shella une participante à cette formation, cette séance de formation pour moi était très importante car j'ai appris plusieurs choses et surtout une matière qui est venue renforcer ce que j'ai toujours appris au sein de notre organisation Shujaa Initiative.

"Je crois que la solution à cette situation de changement climatique serait d'adapter sa culture avec des nouvelles techniques agricoles permettant un bon rendement. La culture hors sol, l'utilisation des engrais organiques, animales et des combostes par exemple peut permettre aux agriculteurs de s'adapter au changement climatique".

Un Besoin urgent de l'Adaptation et de la Résilience

Des recommandations aux gouvernants et appel à l'action individuelle ont été lancés par des jeunes activistes après avoir énumérés les différents problèmes environnementaux, les défis liés au changement climatique et les solutions dans des groupes de travail.

" Le manque à l'électricité qui poussent les femmes à la recherche des bois dans nos forêts ce qui provoquent la déforestation et le déboisement, pas d'accès à l'eau potable, les éboulements de terres, les érosions, la pollution des eaux par les déchets plastiques, la dégradation du sol, les inondations, la sécheresse …

Face à ces défis, les jeunes pensent que les habitants de la RDC sont appelés à engager dans des stratégies d'adaptation et de renforcement de la résilience. Cela inclut l'amélioration des infrastructures résistantes aux changements climatiques, la promotion de pratiques agricoles durables, l'investissement dans les énergies renouvelables et l'amélioration des systèmes d'alerte précoce pour les catastrophes naturelles.

Retenez que le changement climatique en RDC représente un défi complexe et urgent qui nécessite une réponse coordonnée à l'échelle locale, nationale et internationale. La

communauté internationale doit soutenir les efforts des pays africains pour atténuer les effets du changement climatique tout en renforçant leur capacité à s'adapter aux changements inévitables. Sans oublier que la RDC est un pays solution de part et d'autre sa biodiversité et son potentiel en carbone. Cela garantira un avenir plus résilient et durable pour les générations futures sur le continent africain.

Fidèle KITSA journaliste de formation et responsable nationale de Afrika MAZINGIRA invite ces derniers à utiliser de façon responsable leurs différentes plateformes pour bien communiquer sur le climat.

Le défi de la pollution plastique

Les déchets plastiques, souvent abandonnés ou mal gérés, finissent par se retrouver dans le lac Kivu, affectant son écosystème et fragile sa biodiversité.

Cette thématique très développée par Seth TSONGO jeune activiste et coordinateur de Shujaa Initiative a expliqué aux jeunes activistes les conséquence dues à la mauvaise gestion des déchets plastiques sur la vie des humains et l'ecosysteme du lac Kivu, "Les plastiques sont particulièrement problématiques car ils ne se décomposent pas facilement et peuvent persister pendant des décennies, libérant des substances toxiques et nuisant à la vie marine. Les poissons vivant dans ce lac ou les Sambaza que consomment la population de Goma, Bukavu et environs sont exposés à des multiples conséquences dues à la pollution plastique. Cela affectent l'homme indirectement en consommant ces aliments. Tout en sachant que le lac Kivu c'est l'unique ressource en eau potable pour les habitants de Goma une fois pollué par ces déchets plastiques c'est la vie de la population qui est en danger".

Seth TSONGO conseil les riverains du lac Kivu (ceux qui vivent au bord et ceux qui travaillent sur le lac kivu, de garder le sens de citoyens responsable: "Tout usager de ce lac comme moyen de transport ou de ressource économique doit prendre sa part de responsabilité dans la protection de ce lac.

Aux autorités d'accompagner les actes des jeunes qui militent pour le nettoyage du lac Kivu ainsi qui se chargent du recyclage de ces déchets plastiques au niveau local et national".

Photo prise au bord du lac Kivu après transformation des déchets ramassé au bord du lac Kivu à Kituku, Seth Tsongo expliquant les procédures.

La ville de Goma n'a pas que des problèmes environnementaux mais il y a aussi de solutions

Face à cette menace, des initiatives locales ont émergé pour nettoyer les rives du lac Kivu. Ces jeunes bénévoles, des organisations non gouvernementales et même des entreprises locales se sont mobilisés à cette journée internationale de l'environnement pour organiser une opération de ramassage des déchets le long du lac kituku et dans le lac Kivu .

Seth TSONGO jeune entrepreneur vert appel ces Novices activistes à s'approprier les questions climatiques car c'est aussi une opportunité : " ne vous limitez pas seulement à observer ou souligner les méfaits que présentent les déchets plastiques, ils sont une source des revenus , ils peuvent facilement générer de l'argent et vous procurer une meilleure vie. Avec ces déchets plastiques vous êtes à mesure de rendre la ville de Goma propre en Passat par les étapes du recyclage et faire des pavés écologiques qui vont embellir encore les routes et les ruelles de la ville" dit-il.

A lui d'ajouter "on peut aussi fabriquer des pots de fleurs, des bacs ou germoir pour les agriculteurs soit pour une culture hors sol dans la production familiale, on peut également faire de l'hydrocarbure ou du carburant et cela pour nous procurer de l'argent et diminuer le chaumage parmi les jeunes". Ces efforts visent à récupérer autant de déchets plastiques que possible avant qu'ils ne se retrouvent dans les eaux du lac et même ceux qui y sont déjà.

En quoi le recyclage est-il important ?

Ramasser les déchets plastiques est une première étape cruciale, mais le recyclage joue un rôle tout aussi vital dans la lutte contre la pollution plastique. Les déchets collectés sont triés et envoyés vers des centres de recyclage locaux.

Là, le plastique est transformé en nouvelles matières premières, réduisant ainsi la dépendance à l'égard des plastiques vierges et contribuant à une économie circulaire plus durable, souligne Seth TSONGO.

Initiatives locales de recyclage

À proximité du lac Kivu, plusieurs initiatives locales de recyclage ont vu le jour. Des entreprises sociales se sont spécialisées dans la transformation des déchets plastiques en produits utiles tels que des sacs, des bouquets de fleures et même des matériaux de construction. Ces initiatives non seulement créent des emplois locaux mais renforcent également la conscience environnementale au sein des communautés riveraines.

Défis et perspectives

D'après Jems BASHONGA concepteur du projet, la ville de Goma présente plusieurs défis liés aux déchets plastiques. "Malgré ces efforts louables de la jeunesse et d'autres organisations, les défis restent très nombreux. Le lac Kivu contient beaucoup des déchets non dégradables hormis les dchets plastiques on y trouve facilement des vieux habits, des sacs, des vers et bien d'autres. Ce qui rends difficile le travaille que les jeunes pouvaient réaliser manuellement. Pour bien dégager ces déchets du lac les jeunes auront besoins des matériels nécessaires. La sensibilisation continue est nécessaire pour changer les comportements de consommation et de gestion des déchets plastiques en ville de Goma. Ces nouveaux militants du climat sont appelés à s'engager à élaborer des projets de société qui incite la population à agir pour le climat. De plus, ils doivent mettre en pratique la matière sur l'accès à des nouvelles technologies de recyclage avancées et à des infrastructures de gestion des déchets. En fin ils sont appelés à utiliser les outils des communications pour bien passer le message dans leur lutte".

Après une formation assidu ces jeunes sont passés à la pratique, le Ramassage des déchets au bord du lac Kivu au marché de Kituku où ils sont passé à transformation des déchets en pavés plastiques et en pots de fleurs.

Reste à signaler que le lac Kivu est situé à la frontière entre la République Démocratique du Congo (RDC) et le Rwanda, est une source vitale de ressources pour les communautés riveraines. Comme de nombreux cours d'eau et lacs à travers le monde, il est confronté à un problème croissant de pollution plastique. Ce problème menace non seulement la biodiversité aquatique mais aussi la santé publique des populations qui dépendent de ses eaux.

La lutte contre les déchets plastiques au bord du lac Kivu est un effort complexe mais crucial. Grâce à la collaboration entre les communautés locales, les organisations environnementales et les autorités, des progrès significatifs seront réalisés dans la réduction de la pollution plastique et la promotion d'une gestion plus durable des ressources naturelles. Cependant, un engagement continu et des investissements accrus sont nécessaires pour garantir la préservation à long terme de cette ressource précieuse pour les générations futures.

Hector Nammangue (Togo) ; Le Togo valide sa vision de développement à faible émission de carbone avec le soutien du PNUD ; Vert Togo, juin 18, 2024.

Tag : Accord de Paris sur le climat, PNUD.

Pour accéder à l'article : https://vert-togo.tg/le-togo-valide-sa-vision-de-developpement-a-faible/

Lomé accueille depuis ce mardi 18 juin 2024 et ceci pour trois jours l'atelier national de validation des visions sectorielles et nationale de la stratégie de développement à long terme à faible émission de carbone et résilient aux changements climatiques du Togo, sous l'égide du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) et l'ONG Internationale Climate Analytics.

Depuis 2020, le Togo bénéficie de l'appui du Programme d'appui à la mise en œuvre des CDN (NDC-Support Programme) et de la Promesse climatique du PNUD pour relever les différents défis de la réalisation de ses engagements ambitieux au titre de l'Accord de Paris sur le climat.

Cet appui a permis d'aligner les engagements climatiques du pays sur ses priorités de développement et d'augmenter ses ambitions climatiques de 31,14% en 2015 à 50,57% en 2021.

Afin de poursuivre ces efforts, le Togo bénéficie d'une seconde phase de l'appui de la Promesse climatique du PNUD pour accélérer la mise en œuvre des Contributions Déterminés au Niveau National (CDN), élaborer une stratégie de développement à long terme à faible émission de carbone et renforcer la transparence climatique.

Pour élaborer cette stratégie, le PNUD a fait appel à l'ONG internationale Climate Analytics, dont le bureau Afrique est basé à Lomé. Climate Analytics a mis en place un processus participatif et inclusif impliquant les acteurs des ministères sectoriels, des entreprises publiques, du secteur privé et de la société civile. Des dialogues stratégiques ont été organisés à différents niveaux pour réunir les principales parties prenantes et bénéficier de leur expertise et de leurs analyses techniques. Ces consultations ont permis de co-développer une vision de développement à long terme bas carbone et résilient au climat pour le Togo.

Mme Méry YAOU, Directrice de l'environnement, a souligné l'importance de cet engagement : « Le Togo est en partie à la convention cadre des Nations Unies et à l'accord de Paris. Il a été stipulé dans l'article 2 de l'accord de Paris que tous les pays doivent élaborer, au-delà des CDN,

des contributions nationales déterminées au niveau national, qui sont des planifications à court terme, élaborer des stratégies à long terme. Donc se projeter dans l'avenir, projeter son développement dans l'avenir. Et ce développement doit être sobre en carbone, c'est-à-dire peu émettrice des émissions de gaz à effet de serre et résilient aux effets néfastes des changements climatiques »

Elle a ajouté que la vision sera soumise à l'appréciation et à la validation de toutes les parties consultées lors des concertations nationales. « Une vision nationale a été préparée. Nous aurons à valider les visions sectorielles, ainsi tous les secteurs de développement ont été concertés. Et comme à chaque secteur, il y a des spécificités. Par exemple, les activités qui se déroulent au niveau du ministère de l'énergie pour réduire les émissions »

L'atelier national de validation, organisé par le Ministère de l'Environnement et des Ressources Forestières (MERF), vise à analyser et valider les livrables soumis par Climate Analytics. Ces livrables comprennent l'évaluation de la mise en œuvre des CDN, le document de la vision de développement à long terme, l'évaluation des co-bénéfices et du potentiel de développement de la vision, ainsi que la méthodologie pour le développement d'une stratégie à long terme bas carbone. Cet atelier de haut niveau permettra également d'assurer l'appropriation de la stratégie par les plus hautes autorités et les cadres décisionnels des institutions nationales.

Au cours de cet atelier, des présentations seront faites par des experts du ministère de l'Environnement et des Ressources Forestières, du ministère de la Planification du Développement et de Climate Analytics.

Les discussions et débats autour des thématiques abordées permettront une meilleure compréhension et appropriation du processus par les participants. Les livrables feront ensuite l'objet d'analyses minutieuses lors de séances de travail en petits groupes, afin d'assurer leur validation et leur intégration dans les initiatives de développement du Togo.

Afrik 21

Boris Ngounou (Cameroun) ; Réserve du Dja au Cameroun : entre richesses naturelles et défis communautaires ; Afrik 21, 18 juin 2024.

Tag : UE.

Pour accéder à l'article : https://www.afrik21.africa/reserve-du-dja-au-cameroun-entre-richesses-naturelles-et-defis-communautaires/

Réserve du Dja au Cameroun : entre richesses naturelles et défis communautaires©Hector Conesa/Shutterstock

Située dans la luxuriante forêt du bassin du Congo, la réserve de faune du Dja (RFD) au sud-est du Cameroun est une enclave écologique vitale partagée entre les régions administratives de l'Est (80%) et du Sud (20%). Depuis son instauration en 1950, cette réserve joue un rôle primordial dans la conservation de la biodiversité locale, tout en confrontant les jeunes à un exode rural croissant. Toutefois, des défis infrastructurels et les projets de conservation promettent de transformer l'avenir de cette région emblématique.

Malgré ses richesses écologiques, la réserve de biosphère du Dja fait face à un exode rural marqué parmi les jeunes. En effet, ces populations ne trouvent pas d''opportunités en zone rurale « malgré nos études. Pour inverser cette tendance, les organisations non gouvernementales (ONG) pourraient nous former dans des domaines comme l'écotourisme, l'inventaire des espèces ou l'agriculture de rente. », explique Fabrice Holéa, résidant du village Shouam.

Les communautés de Shouam et du campement Baka de Yene, situées de l'autre côté du fleuve Dja, sont doublement impactées par l'isolement géographique. Cette région, connue sous le nom de boucle du Dja, souffre d'un manque crucial d'infrastructures telles que des centres de santé et des réseaux de télécommunication, rendant l'écoulement des produits locaux difficile.

« Le développement des infrastructures dans les zones tampons et de transition de la réserve de biosphère est essentiel pour attirer plus de visiteurs, bénéficiant ainsi aux populations locales et aux efforts de conservation. », reconnait Mohamadou, sous-directeur des aires protégées au ministère camerounais des Forêts et de la Faune.

Le conservateur de la réserve, Gilbert Oum Ndjock, déplore le manque de financement qui limite les patrouilles de surveillance à seulement huit par mois pour les quatre antennes de contrôle. « Actuellement, chaque mission de patrouille coûte entre 600 000 et 650 000 francs CFA (soit 991 euros), ce qui est insuffisant pour assurer une surveillance efficace. » ajoute-t-il.

Vers un financement de 2 millions d'euros de l'UE

Pour combler ce manque de ressources, des projets de conservation ambitieux sont prévus dans la réserve. Notamment, un projet financé par l'Union européenne (UE) à hauteur de 2 millions d'euros sur quatre ans (2024-2028) visant à renforcer le rôle des communautés locales

et des peuples autochtones dans la gestion des sites du patrimoine mondial au Cameroun. Ce projet inclut la préservation des savoirs autochtones par l'approche School of Indigenous and Local Knowledge (SILK) du Congo Basin Institute et le soutien du festival Baka Dream, promouvant les traditions ancestrales des pygmées Baka.

L'approche SILK consiste à préserver les savoirs autochtones et locaux de la forêt tropicale du bassin du Congo. Celle-ci passe par la collecte et l'archivage des expressions culturelles traditionnelles des Baka, la mise en place d'un centre de documentation villageois, et en la promotion des échanges culturels avec d'autres villages Baka.

Le peuple Baka, chasseurs-cueilleurs d'Afrique centrale, vit depuis des millénaires dans les forêts tropicales. Ils ont une connaissance profonde de la forêt, qui leur procure nourriture, abri et médicaments traditionnels. Leur culture riche reflète la biodiversité de leur environnement. Les Baka transmettent leurs connaissances écologiques par le biais du chant, des histoires et de la médecine traditionnelle. Cependant, leur mode de vie traditionnel est menacé, beaucoup ayant été contraints de s'installer dans des colonies le long des routes.

SCIENCENOWMAG

Christopher Bandana (Uganda) ; Focus on urban areas, government advised ; Science Now Mag, June 19, 2024, Sciencenow.

Tag : -.

To access the article : https://sciencenowmag.com/2024/06/19/focus-on-urban-areas-the-government-advised/

Participants who turned up for research on urban areas dialogue at Makerere University. Photo by Christopher Bendana

Tamale Kiggundu, an urban planner expert and lecturer recently told delegates attending a dialogue on research for urban areas at Makerere University that it is cheap and easy to offer services such as housing, water, and electricity to people in urban areas because they are close proximity.

“The cost of infrastructure investment key factors for development is low in urban areas,” said the urban expert, who is also head of the Department of Architecture and Physical Planning at the College of Engineering, Design Art and Technology (CEDAT) at Makerere University.

The dialogue held in the CEDAT conference hall was a precursor for the launch of the Makerere University Regional Centre for Urban Research, Governance, and Innovation (MURCURGI).

It brought on urban experts from the academia, private sector, government, and civil society.

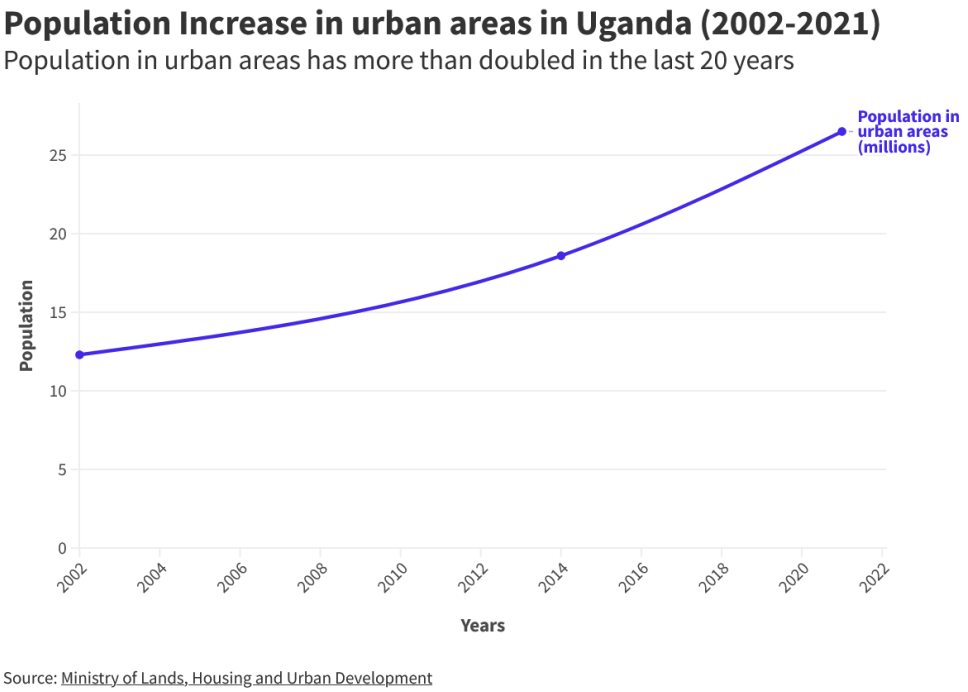
The centre will run as a think tank is meant to provide inter- trans-disciplinary research to inform urban policymakers, and provide training for urban political and technical leaders in city planning.

Kiggundu argued that urban areas were centres of economic gravity providing markets for goods and services.

He called for the reconstruction of the current development approach; to have more people move to urban areas to have more land for agricultural transformation, adding that there needs to be a balance between rural/urban development instead of the current government's focus on rural development.

More people have been moving to urban areas according to the Uganda State of Urban Sector Report 2021-2022 of the Ministry of Land, Housing and Urban Development

The percentage of the population living in urban areas in Uganda increased from 12.3 percent in 2002 to 18.6 percent in 2014, an annual increase of 5.2 percent. It further increased to 26.5 percent in 2021 signifying an annual increase of 18.6 percent.



Source: Ministry of Lands, Housing and Urban Development

The report reveals a lack of spatial planning in Uganda's urban areas. Physical Development plans in urban areas were at only 45 percent, with town councils performing worst at 29 percent. Officials blamed this on limited funding

Total area coverage under detailed physical plans in urban councils was only 10%.

The level of urbanisation in Uganda is projected to increase to 50 percent by 2050 according to the Uganda Bureau of Statistics projection of 2014.

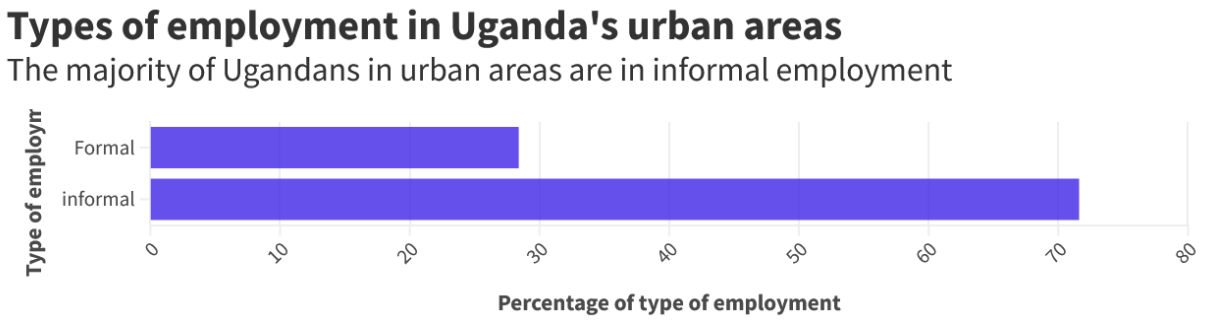
Presenting a paper Greening Uganda's Cities Challenges, Opportunities and Recommendation Samuel Malaba from Cities Alliance like Kiggundu highlighted the importance of urban areas driving economic development.

"Cities are at the forefront of economic development," he said. They provide the best cost-effective infrastructure investment serving the largest population."

He explained that they contribute the bulk of a country's gross domestic product (GDP), as well as holding large populations in the smallest areas.

A recent 2023 World Bank report indicates that 80 percent of the global GDP is from cities, cities use about 70 percent of the energy and also emit 70 percent of the greenhouse emissions.

The report highlights the challenges of affordable housing, viable infrastructure, jobs, and the increasing informal settlement problems associated with cities in the developing world like Kampala.



Source: Ministry of Lands, Housing and Urban Development

The problem of Kampala and other Uganda cities is compounded by the rapid urbanization of 5.43 percent annually according to the World Population Review. Uganda is only second to Burundi in this high urbanisation.

Much of this increasing population lives in informal settlements which have seen wetlands cleared for settlement which has led to constant flooding leading to waterborne diseases.

Urban areas like Kampala and other sub-Saharan African cities also face a huge challenge of poor planning with only 32% percent of formal settlement according to the African Development Bank report on Urbanization in Africa.

There is also a challenge of waste disposal, lack of organized mass transport, pollution, and crime.

Malaba decried the current impunity in environmental destruction, lack of green spaces in urban areas, and the widespread use of charcoal and firewood which leads to deforestation.

He called for the promotion of green industrialization, the provision of tax incentives to promote the green agenda, and the integration of green infrastructure in urban planning . “It is in urban areas where the battle for sustainable development will be won or lost,” he said.

Judith Nabakooba, the minister for Land, Housing, and Urban Development welcomed the idea of an urban research center saying the current challenges of rapid urbanization call for new approaches to urban planning. “We will be coming to you for assistance,” she said.

SDG goal 11 which talks about sustainable cities and communities with its goals of making cities and human settlements inclusive, safe, resilient, and sustainable is still elusive. Affordable and stable transport systems are just talk as is safe and affordable housing.

There is a general lack of green spaces in Kampala and other urban areas. Flooding is the order of the day every time it rains. Dust and air pollution are a daily disease even for those in air-conditioned offices, and vehicles.

“It is in urban areas where the battle for sustainable development will be won or lost,” Malaba said. “Otherwise, rural areas undermine the market economy as many live a subsistence life.”

Cécile Goudou (Bénin) ; Journée nationale de l’arbre, 40 ans d’encrage ; L’environnement notre défi, ORTB 20 juin 2024.

Tag : -.

Pour écouter l’émission : https://soundcloud.com/cecilegoudou2017/journee-nationale-de-larbre-40-ans-dencrage

De 1983 à aujourd'hui, les béninois ont pris l'habitude planter des arbres. Un progrès qui n'efface pas les nombreux défis a relever encore en matière de reboisement. 40 ans de célébration de la JNA et des campagnes de reboisement au Bénin, des officiers de la Direction Générale des Eaux, Forêts et Chasse font le bilan.

Sarah Natoolo (Uganda); A story on wetlands degradation in Wakiso District, Uganda; UBC Radio News, 20th June 2024.

Tag: -.

To access the report: https://drive.google.com/file/d/1WcJWzHztSmJeSavV-SVNd3x6jEXw7_wf/view

Boris Ngounou (Cameroun) ; Les Baka, en première ligne dans la protection de la réserve du Dja (Sud-Est du Cameroun) ; Environnementales, 22 juin 2024.

Tag : UNESCO.

Pour accéder à l'émission : https://environnementales.com/les-baka-en-premiere-ligne-dans-la-protection-de-la-reserve-du-dja-sud-est-du-cameroun/

Bienvenue dans la réserve de Faune du Dja, un écosystème protégé, s'étendant sur plus de 526 000 hectares, niché entre les régions de l'Est et du Sud du Cameroun. Ici, la forêt dense équatoriale est le royaume des Baka, un peuple des forêts, gardiens ancestraux de cet environnement exceptionnel.

Meriem Khadraou (Tunis) ; Conservation de la nature: "Le sort de la biodiversité en Afrique, à la fois préoccupant et porteur d'espoir" (Maher Mahjoub, directeur de l'UICN-MED) ; Agence Tunis Afrique Presse, 23 juin 2024.

Tag : UICN, UNESCO.

Pour accéder à l'article : https://www.tap.info.tn/fr/Portail-%C3%A0-la-Une-FR-top/17599808-conservation-de-la

Tunis, 23 juin (Interview réalisée par Meriem Khadraoui/TAP)- "Le sort de la biodiversité en Afrique est à la fois préoccupant et porteur d'espoir. La biodiversité africaine fait face à des menaces croissantes qui mettent en danger de nombreuses espèces et écosystèmes uniques à ce continent, mais il y a un vrai potentiel pour inverser cette tendance grâce à des efforts de conservation bien ciblés", affirme le directeur du Centre de coopération pour la Méditerranée

de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN-MED), Maher Mahjoub, dans une interview à l'agence TAP, en prévision du Forum sur la conservation de l'Afrique, qui se tiendra à Nairobi, du 24 au 28 juin 2024.

TAP: Quels sont, d'abord, les objectifs assignés à ce premier forum régional sur la conservation?

Maher Mahjoub : Les forums régionaux de conservation de l'UICN rassemblent ses membres gouvernementaux et non gouvernementaux, les représentants de ses sept commissions, les conseillers régionaux et les membres du Secrétariat d'UICN pour discuter des enjeux de la conservation de la biodiversité et du développement durable.

Plus spécifiquement, ces forums permettent de discuter et débattre des défis de conservation dans les régions, présenter et discuter la version préliminaire du programme de travail de l'UICN 2026-2030 et se préparer au plus grand événement de conservation au monde, le Congrès mondial de la nature de l'UICN, qui aura lieu en octobre 2025, à Abu Dhabi.

TAP: **Au sein de l'UICN, avez-vous une idée claire de ce qui doit être conservé en priorité sur le plan africain ?**

Maher Mahjoub: Notre objectif commun est de conserver les ressources naturelles et la biodiversité, tout en assurant le bien-être des populations locales face au changement climatique et ses impacts. Le Secrétariat de l'UICN joue un rôle de facilitateur à l'égard de ses membres, leur permettant de mettre en œuvre leurs engagements régionaux et internationaux en relation avec la biodiversité, le changement climatique et les objectifs du développement durable.

TAP : **Pouvez-vous nous donner des exemples de projets de conservation ou de solutions fondées sur la nature en Tunisie, en Afrique ou en Méditerranée, considérés comme des success-stories?**

Maher Mahjoub : Les Solutions Fondées sur la Nature (SFN) sont une priorité clé de l'UICN-Med, et notamment à travers sa stratégie "Mubadarat" d'appui à la société civile. Parmi les projets actuels soutenus par nos programmes d'appui à la société civile, 14 ont comme priorité la mise en place de SFN, en voici trois exemples :

En Tunisie, une association collabore avec les agriculteurs de palmiers dattiers pour transformer les oasis de monoculture en écosystèmes diversifiés. En introduisant un couvert végétal à trois

étages, ils favorisent la biodiversité et limitent la propagation d'un acarien ravageur du palmier. En valorisant tous les produits du palmier et en créant du compost, les agriculteurs améliorent leurs revenus. Les études ont montré que cette méthode augmente le stockage de carbone, réduit les extrêmes de température dans les parcelles et diminue les risques de perte de production due à l'acarien du palmier.

Au Maroc, dans le parc national de Khenifra, une association composée, exclusivement, de femmes produit du biochar (charbon biologique) pour améliorer l'agriculture locale. En utilisant des déchets agricoles pour créer du biochar, elles enrichissent les sols, augmentent les rendements et stockent du carbone, tout en réduisant la déforestation. Cette initiative améliore les moyens de subsistance en augmentant les revenus des agriculteurs grâce à des pratiques agricoles plus productives et durables. Il s'agit de la première expérience de ce type dans la région et du premier financement de l'association grâce à la stratégie Mubadarat de l'UICN.

Sur les îles de Kerkennah, archipel tunisien, deux projets bénéficient du soutien du Programme de Petites Initiatives pour les Organisations de la Société Civile d'Afrique du Nord (PPI OSCAN) et TransCap (un programme qui vise l'amélioration des conditions de vie des populations méditerranéennes par la conservation de l'environnement), pour revaloriser la méthode de pêche traditionnelle appelée "la Charfiya", inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

Cette méthode de pêche "SFN" consiste à dresser des murs de palmes dans le fond marin, guidant les poissons vers des filets où ils peuvent être pêchés vivants et relâchés s'ils ne répondent pas aux normes. En préservant cette méthode durable, qui permet de relâcher les poissons non conformes et favorise la régénération de la faune marine, l'initiative améliore les moyens de subsistance locaux, renforce la biodiversité et combat, aussi, l'exode rural.

Ces exemples illustrent comment les solutions fondées sur la nature peuvent répondre efficacement aux défis environnementaux et socio-économiques, tout en renforçant la résilience des communautés locales et en préservant la biodiversité.

TAP : **D'après-vous, jusqu'à quel degré, les projets de conservation de la nature, contribuent-t-ils à la lutte contre le changement climatique ?**

Maher Mahjoub : Les projets de conservation jouent un rôle crucial et varié dans la lutte contre le changement climatique. Premièrement, ils contribuent à la préservation et à la restauration

des écosystèmes naturels, tels que les forêts, les zones humides et les herbiers marins, qui sont des puits de carbone essentiels. En absorbant le dioxyde de carbone de l'atmosphère, ces écosystèmes aident à atténuer les effets du changement climatique.

De plus, les projets de conservation renforcent la résilience des communautés locales face aux impacts du changement climatique. Par exemple, la protection des forêts et des zones humides côtières peut réduire les risques d'inondation et d'érosion, tandis que la gestion durable des terres agricoles peut prévenir la désertification et améliorer la sécurité alimentaire.

Les solutions fondées sur la nature, à travers le déploiement de l'économie bleue, l'agroforesterie ou les infrastructures vertes urbaines, offrent des moyens naturels et efficaces de s'adapter aux changements climatiques. Elles fournissent, également, des co-bénéfices importants, tels que la préservation de la biodiversité, la sécurité de l'eau et la réduction des risques de catastrophes naturelles.

TAP : Quels sont les principaux défis auxquels la région méditerranéenne est confrontée et quelles sont les réalisations dont vous êtes le plus fiers au niveau de l'UICN-MED?

Maher Mahjoub : Parmi les principaux défis, on peut citer la dégradation des écosystèmes naturels due à l'urbanisation, la pollution, et le changement climatique. Pour cette raison, il est nécessaire de concilier besoins de développement économique et conservation de l'environnement et aussi de renforcer les capacités des acteurs locaux pour une gestion durable des ressources naturelles.

Parmi les réalisations dont nous sommes le plus fiers, notre travail avec la société civile depuis dix ans. Nous avons développé diverses initiatives et programmes, dont la stratégie "Mubadarat", qui vise à renforcer les capacités des ONG en Méditerranée. Il s'agit, également, des deux programmes phares dans ce cadre : le Programme de Petites Initiatives pour les Organisations de la Société Civile en Afrique du Nord (PPI OSCAN) et le TransCap.

Au cours des dix dernières années, en plus de notre coopération avec les 38 membres de l'UICN-Med issus de la société civile, nous avons apporté grâce à ces deux programmes un soutien financier et technique à 125 organisations de la société civile. Cet appui a permis à ces organisations de mettre en œuvre des projets de terrain pour la conservation de la biodiversité et d'améliorer la résilience des populations locales face au changement climatique.

Grâce aux succès de ces programmes, de nouveaux bailleurs de fonds s'intéressent à notre travail avec la société civile, ce qui a permis de développer de nouveaux partenariats et d'étendre nos initiatives depuis le Maroc à l'Egypte.

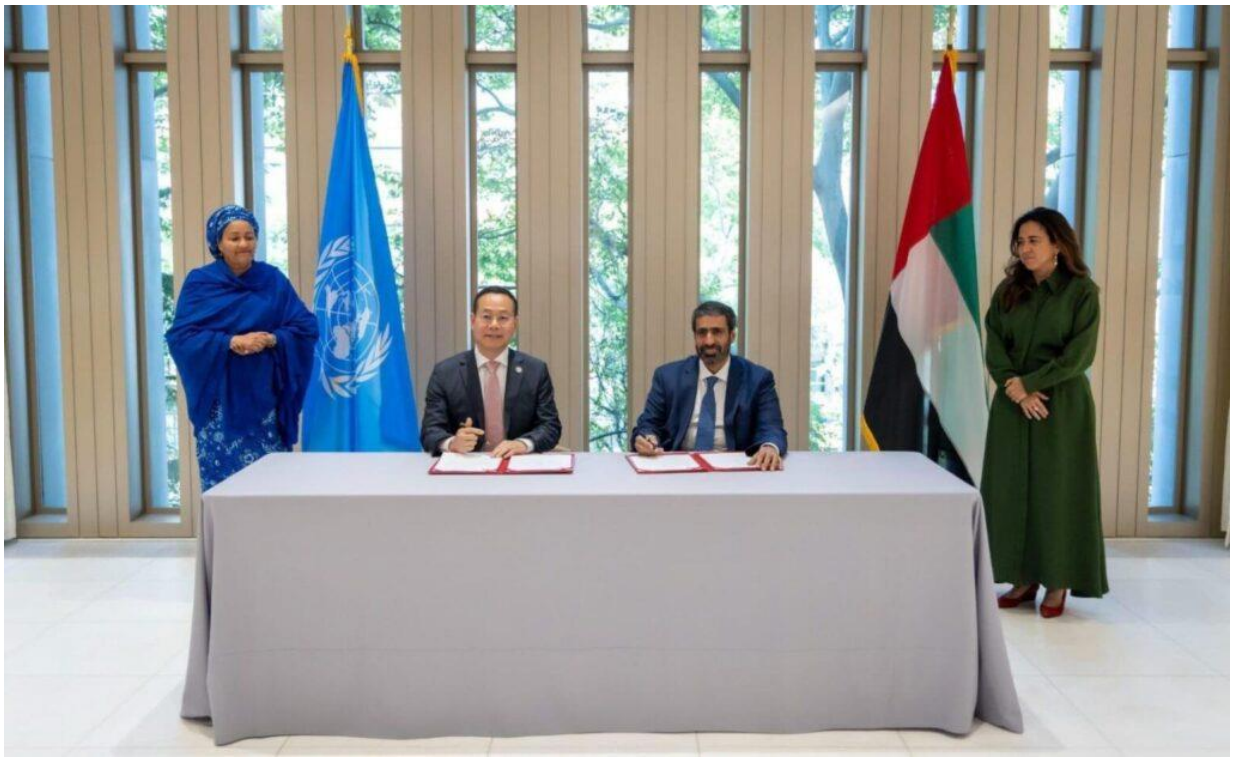
TAP : Comment voyez-vous le sort de la biodiversité en Afrique et comment, d'après vous, concilier protection de la nature et développement ?

Maher Mahjoub : Le sort de la biodiversité en Afrique est à la fois préoccupant et porteur d'espoir. D'une part, la biodiversité africaine fait face à des menaces croissantes qui mettent en danger de nombreuses espèces et écosystèmes uniques à ce continent. D'autre part, il y a un vrai potentiel pour inverser ces tendances grâce à des efforts de conservation bien ciblés et à la mobilisation de toutes les parties prenantes. Pour atteindre ces objectifs, je peux citer quelques pistes clés: promouvoir des solutions fondées sur la nature qui tirent partie des services écosystémiques pour répondre aux besoins humains, renforcer les capacités locales des organisations de la société civile pour qu'elles puissent jouer un rôle actif dans la gestion des ressources naturelles, collaborer avec divers acteurs, y compris les gouvernements, le secteur privé, les communautés locales et les organisations internationales, pour créer des synergies et maximiser l'impact des actions de conservation et intégrer les politiques de conservation dans les plans de développement national et régional. Cela implique de travailler en étroite collaboration avec les gouvernements pour s'assurer que les objectifs de conservation sont alignés avec les priorités de développement économique et social.

Wallace Mawire (Zimbabwe) ; UAE Contributes To Food And Agriculture Organisation Of United Nations Humanitarian Efforts In Sudan ; Pan African Visions, June 24, 2024.

Tag : FAO.

To access the article : https://panafricanvisions.com/2024/06/uae-contributes-to-food-and-agriculture-organisation-of-united-nations-humanitarian-efforts-in-sudan/



The United Arab Emirates has signed a key agreement with the Food and Agriculture Organisation of the United Nations (FAO) to address the humanitarian crisis in Sudan and prevent the imminent risk of famine. The agreement was signed on behalf of the UAE by Sultan

Al Shamsi, Assistant Minister for International Development Affairs, and on behalf of FAO by, Guangzhou Qu, Director of the FAO Liaison Office in New York, at a special ceremony in New York at the UAE Mission to the UN in New York, and in the presence of Lana Nusseibeh, Assistant Minister for Political Affairs and Envoy of the Minister of Foreign Affairs and Amina Mohammed, Deputy Secretary-General of the United Nations.

FAO has received US$5 million in funding from the UAE, which will be directed towards the project titled 'Mitigating Famine in Sudan – Support to Conflict-Affected Vulnerable Smallholder Farming and Pastoralist Households'. The FAO project, set to run for one year, aims to provide emergency crop, livestock, and veterinary assistance to 275,000 vulnerable smallholder farmer and pastoralist households, benefiting approximately 1,375,000 individuals.

It will offer 155,000 vulnerable smallholder farmer households, approximately 775,000 individuals, with emergency livelihood support. Additionally, the project aims to reduce livestock losses through prophylactic vaccination against transboundary animal diseases and deworming, targeting 2 million heads of animals, benefiting approximately 600,000 individuals, with at least 25 percent being women-headed households.

Nusseibeh said, "We must do everything in our power to halt a famine in Sudan. That is what this contribution aims to achieve. Providing emergency agricultural support, which will benefit around 1,375,000 people, can mitigate this risk and enhances the resilience of vulnerable farming and pastoralist communities. Women and girls face a disproportionate impact of the grave threat that conflict poses, which is why the UAE is ensuring that this contribution also includes a specific focus on female-headed households. This initiative not only addresses the immediate needs in Sudan, but contributes to sustainable development and long-term stability."

AbdulHakim Elwaer, FAO Assistant Director-General and Regional Representative for the Near East and North Africa, stated, "We are grateful for the generous contribution from the UAE, which will significantly enhance our efforts to improve food and nutrition security in Sudan. This support is crucial to the FAO Humanitarian Response Plan 2024 objectives of reaching out to 1.8 million households, ensuring direct livelihoods for 9 million people in Sudan, and contributing to food production for the wider population. We are committed to making a

tangible difference in the lives of the people we serve, and this contribution brings us one step closer to our goal in Sudan."

This contribution is part of UAE's $70 million commitment announced in April at the 'International Humanitarian Conference for Sudan and Neighbouring Countries' to UN agencies and humanitarian organisations to alleviate the severe humanitarian crisis in Sudan.

RADIODIFFUSION TÉLÉVISION IVOIRIENNE

Marthe Akissi (Côte d'Ivoire) ; Face à l'érosion, l'alternative de reconversion des pêcheurs et des mareyeuses; Radiodiffusion Télévision Ivoirienne (RTI), 24 juin 2024.

Tag : Banque mondiale.

Pour accéder au reportage : https://www.youtube.com/watch?v=zzjaZnYt9cs

Fortement impactés par le déplacement de l'embouchure et la disparition de la biodiversité marine, les pêcheurs artisanaux et mareyeuses des villages de Braffedon et Lahou Kpanda, au sud de la Côte d'Ivoire, se reconvertissent de plus en plus en d'autres activités génératrices de revenus, grâce au Projet d'investissement pour la résilience des zones côtières ouest-africaines (Waca-ResIP). Solution d'avenir ?

Afrik 21

Boris Ngounou (Cameroun) ; Madagascar inaugure le téléphérique de Tananarive: un bond écologique et urbain ; Afrik 21, 24 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://www.afrik21.africa/madagascar-inaugure-le-telepherique-de-tananarive-un-bond-ecologique-et-urbain/

Madagascar inaugure le téléphérique de Tananarivo: un bond écologique et urbain©Presidence-de-la-Republique-de-Madagascar

Le 21 juin 2024, le président malgache Andry Rajoelina a inauguré le premier tronçon du téléphérique d'Antananarivo, marquant ainsi une étape cruciale dans l'histoire des transports urbains de la capitale. Ce projet ambitieux vise à réduire les embouteillages et à offrir une alternative écologique aux transports traditionnels.

Le téléphérique d'Antananarivo, capable de transporter jusqu'à 75 000 passagers par jour, se veut une solution innovante pour décongestionner une ville conçue initialement pour 300 000 habitants, mais qui en compte aujourd'hui plus de 3 millions. Le président Rajoelina, accompagné de plusieurs officiels malgaches et français, a survolé le centre-ville à bord de ce nouveau moyen de transport, démontrant son efficacité et sa sécurité.

Ce téléphérique représente un gain significatif pour l'environnement. « Enlevez 75 000 passagers du bus, enlevez 2000 voitures de la route de Tana, c'est déjà beaucoup en termes d'économie de carbone et surtout de déplacement. », a expliqué Gérard Andriamanohisoa, secrétaire d'État malgache en charge des nouvelles villes et de l'habitat. La réduction des véhicules sur les routes contribuera à diminuer les émissions de CO2, améliorant ainsi la qualité de l'air dans la capitale.

Coût du projet, 152 millions d'euros

Deux entreprises françaises, Poma et Colas, ont réalisé ce projet de 12 km, avec un point culminant à plus de 50 mètres. Des tests de sécurité ont été effectués pendant plusieurs semaines avant l'ouverture au public. « On fait des tests sur les freins, on a beaucoup de capteurs dans les gares et sur la ligne, pour détecter un problème éventuel en amont, et pouvoir arrêter l'appareil et donc s'assurer qu'il n'y a aucun risque pour les passagers. » explique Guillaume Rannaz, responsable technique chez Poma.

Ce projet, dont la construction a coûté la somme considérable de 152 millions d'euros, a été financé majoritairement par un prêt bancaire garanti par la Banque publique d'investissement. Une partie de ce financement, soit 28 millions d'euros, a également été couverte par un prêt du Trésor français.

Malgré ses nombreux avantages, le téléphérique reste inaccessible pour une grande partie de la population en raison de son coût. Le ticket est fixé à 4000 ariarys (environ 80 centimes d'euros), soit six fois le prix d'un ticket de bus. Avec un salaire minimum d'environ 50 euros par mois, beaucoup de Tananariviens ne pourront pas se permettre ce moyen de transport. Toutefois, une tarification sociale est prévue pour les étudiants et les retraités.

Thuku Kariuki and Daniel Furnad (Kenya) ; Injectable HIV Prevention Drug Shows Promising Results ; Science Africa, June 24, 2024.

Tag : -.

To access the article : https://news.scienceafrica.co.ke/injectable-hiv-prevention-drug-shows-promising-results/

An injectable medication to prevent the transmission of HIV, taken twice a year, has successfully passed the first clinical trial in South Africa and Uganda.

Lenacapavir, developed by Gilead Sciences, a research-based biopharmaceutical company in the US, will mark a significant advancement in the global fight against HIV if proven efficient.

Four studies are scheduled to determine how the drug works for vulnerable populations. The just completed study, PURPOSE 1 HIV, evaluates injectable lenacapavir for Pre-Exposure Prophylaxis (PrEP) and daily oral emtricitabine/tenofovir alafenamide (F/TAF) for PrEP. It enrolled 5300 cisgender young African women and adolescents between 16 and 26 years from the two countries were enrolled in the just completed PURPOSE 1 HIV prevention trial. No new infections were reported among participants who received the injection.

Three more studies will be rolled out in the next year and a half. A companion trial, PURPOSE 2, is ongoing in Argentina, Brazil, Mexico, Peru, South Africa, Thailand and the US. The second trial is testing twice-yearly lenacapavir for PrEP among cisgender men who have sexual relations with men, transgender women, transgender men, and gender non-binary people. Results from PURPOSE 2 are expected by early 2025.

PURPOSE 3 will focus on cisgender women in the USA, whole PURPOSE 4 will study intravenous drug users. At some stage, Gilead Sciences will present its findings to regulatory agencies, such as the Food and Drug Administration (FDA) in America, for general approval.

HIV activist organizations, like the AIDS Vaccine Advocacy Coalition (AVAC) in the USA, see these initial results as ground-breaking.

“This is one of the most important results we’ve seen to date in an HIV prevention study,” adds Mitchell Warren, AVAC’s executive director.

The American Center for Disease Control (CDC) recommends PrEP for all groups at risk of exposure to HIV. The CDC’s campaign to fight the spread of the virus in the USA emphasizes PrEP coverage and has seen its use expand from about 13 percent in 2017 to 50 percent today.

While Prophylaxis has been available for the past 14 years, PrEP medication is usually administered orally. This mode of administration may lead to missed doses, especially for individuals who pay less attention to their calendars. Having injectable medicines, such as lenacapavir, is seen as a much more effective way to prevent HIV transmission.

AVAC officials are concerned that lenacapavir be made available among a broad spectrum of communities in the developed and developing world.

AVAC’s Warren urged action by the United Nations, saying, “We also call on WHO to be prepared to quickly include lenacapavir, if approved by regulatory agencies, in HIV prevention guidelines. There is no time to waste if we are to translate these exciting clinical trial results into actual public health impact and expand the toolbox of HIV prevention choices.”

AVAC is looking to mobilize the assistance of civil society organizations, national governments, and international donors to make lenacapavir widely available quickly. They hope that lessons learned from the rollout of daily oral PrEP, and more recently, the dapivirine vaginal ring and injectable cabotegravir, will help speed regulatory approval and guideline development in key countries. They are rallying various organizations to work together to design effective programs and promote community understanding of and acceptance of lenacapavir for PrEP.

The days when HIV was a death sentence are long gone. But soon, the world may be able to shield its most vulnerable populations from the pain and stigma that the virus brings. This successful study should spur organizations across the globe to protect against further transmissions, benefitting community health, wealth, and social unity.

Sarah Natoolo (Uganda); Lubigi Wetland, the story on wetlands evictions in Uganda; UBC Radio News, 24th June 2024.

Tag:

To access the report:

https://drive.google.com/file/d/1yzNgjxVReCvJyBVFErDStFuDXFIqbR9s/view

René Bagalwa (RDC) ; RDC : Le Gouvernement et le PICAGL luttent pour éradiquer la peste des bovins au Sud-Kivu ; Agence de l'information environnementale, 24 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://afriquenvironnementplus.info/rdc-le-gouvernement-et-le-picagl-luttent-pour-eradiquer-la-peste-des-bovins-au-sud-kivu/

Dans l'optique d'éradiquer toutes les maladies qui menacent les bovins au Sud-Kivu, le gouvernement en partenariat avec le Projet Intégré de Croissance Agricole dans les Grands-lacs (PICAGL) ont lancé, en Mai dernier, une campagne de vaccination des bovins.

Cette campagne concerne six territoires du Sud-Kivu, à savoir Kabare, Kalehe, Idjwi, Walungu, Uvira et Fizi. M. Jean Bosco RUTEYE KITAMBALA, Ministre provincial en charge de la pêche et élevage, Le gouvernement provincial du Sud-Kivu, représenté par son Ministère de tutelle, a procédé, ce lundi 10 juin 2024, à une descente de terrain pour sensibiliser les éleveurs à s'approprier de cette campagne visant à mettre un terme à ces maladies.

L'objectif aussi vise à riposte contre les maladies qui déciment les bovins dans ces territoires, notamment la peste des petits ruminants qui est une maladie contagieuse.

En termes des statistiques, le PICAGL qui exécute cette campagne à travers ses vétérinaires révèle que, du 15 au 31 mai 2024, 5360 bovins ont été vaccinés dans le site de Luvungi dans la plaine de Ruzizi.

En territoire de walungu plus 30299 bovins étaient vaccinés sur le 60 mille attendus à cette campagne. Le territoire de Kabare n'est pas oublié à Mudaka, Miti et Kavumu qui sont des grandes agglomérations de Kabare, 823,2698 bovins étaient aussi vaccinés.

A Fizi, territoire situé dans la partie sud sud de cette province, 17947 bétails ont reçu la vaccination sur un nombre de 65000 attendus. A Kalehe au total 40050 bétails sont déjà vaccinés sur les 110000 attendus. Cette campagne s'étend aussi à Walungu où plus 30299 bovins sont déjà vaccinés.

En séjour à Bwegera dans la même mission, les membres de la coordination de cette campagne ont sensibilisé les habitants de prendre en considération cette campagne.

Jean -Damas BULUBULU BITANDE, coordonnateur provincial de PICAGL dans cette région a demandé à toutes les équipes sur terrain de produire des bons résultats au profit des éleveurs.

« Il faut un travail bien fait au profit des éleveurs afin que cette campagne de vaccination soit une réussite sur toute l'étendue de la province du Sud-Kivu »a -t-il indiqué.

Cette campagne est une réponse à la demande des éleveurs du Sud-Kivu en général qui demandaient au gouvernement congolais de les aider à lutter contre la peste des ruminants. Cette épizootie parvient à aggraver les conditions de vie des ménages des éleveurs dans cette région. Plusieurs familles ont perdu plusieurs têtes des bovins et des caprins à cause de cette maladie contagieuse des bétails.

Albert Oppong-Ansah (Ghana) ; Ghana's old, polluting cars are "killing people silently" say experts; Ghana News Agency, 24th June 2024.

Tag : UNFCCC, WHO.

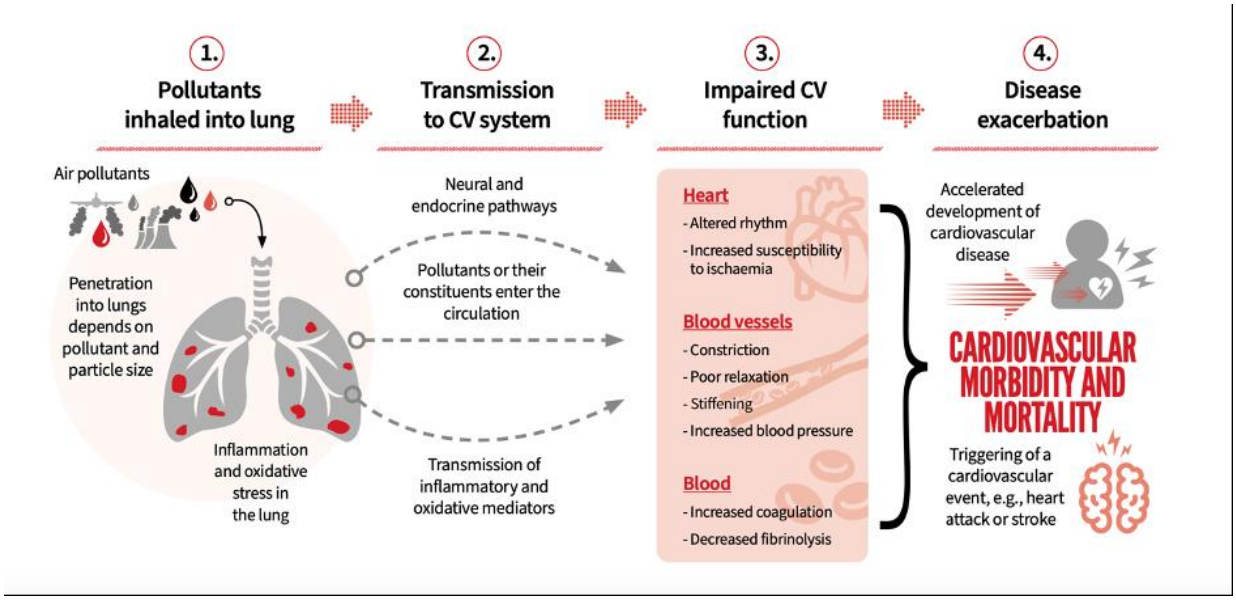
Pour accéder à l'article: https://gna.org.gh/2024/06/ghanas-old-polluting-cars-are-killing-people-silently-say-experts/

Accra, June 24, GNA – Health experts are sounding an alarm over the dramatic increase in deaths and illnesses caused by Ghana's growing air pollution.

Air pollution induced illnesses including pneumonia, acute respiratory failure, asthma, heart failure, stroke and cancer were the leading causes of deaths in 2022 – the last year where data is available.

For four years, hypertension and acute respiratory tract infections have been the leading cause of out-patients' cases in Accra, according to data from the Ghana Health Service.

The biggest culprit is Ghana's aging, highly polluting fleet of vehicles. The transport sector, made up of 3.2 million vehicles as of 2022, is the leading producer of air pollution, according to the Ministry of Transport's recently released National Electric Vehicle Policy.



Ghana's vehicle fleet is dominated by old and highly polluting vehicles that make up more than 95 per cent of domestic transport services.

Old vehicles releasing harmful pollutants, have helped push Ghana's air pollution to levels eleven times those recommended by the World Health Organisation.

"This is a wake-up call," says Dr Carl Stephen Osei, Programme Manager, Occupational and Environmental Health Unit of the Ghana Health Service.

"Facilities are recording new induced asthmatic cases. Those with existing conditions are exacerbated due to high exposure. There is enough evidence to show that diesel-powered vehicle fumes have been classified as carcinogenic and cause lung cancers. These gases and particulate matter are killing many people silently."

Sensors Show Dangerous Levels on Routes

To assess the level of air pollution commuters in the Greater Accra Metropolitan Area are exposed to, Afri-SET– the air quality sensor evaluation and training facility in the Department

of Physics, University of Ghana and the Ghana News Agency, conducted a survey of air pollution in May, 2024.

Journalists carried Atmotube Pro low-cost air quality sensors on round trips using commercial minibuses, known as “trotro”, sedan cars used as taxis, and in ride-hailing cars, from the major Tema Station, in Accra Central, to and fro 10 routes during morning and evening rush hours.

As an average, the sensors showed levels in the range of “moderate” to “unhealthy for sensitive groups”.

However, for many parts of the trips the pollution levels spiked to the “severely polluted” range meaning even healthy people can experience adverse symptoms.

Those high levels spikes were observed along the routes: Tema Station to Adentan, Odorkor, Ablekuma, Achimota, Newtown, Spintex, Amasaman, Kaneshie, Achimota, Kwabenya, Korle-Bu, and Nungua.

The findings alarmed some passengers on the route.

“I am exposed to danger!” exclaims Jonathan Frimpong, an oofficer at the Ministry of Trade and Industry, after seeing the sensor register ‘severely polluted’. “I need to check my lungs because I have done this for two years.”

All people who commute to work at the Central Business District of Accra and back in trotros and taxi without air conditioning are exposed to high levels of dirty air, especially during the rush hours, according to Dr. Allison Hughes, the Facility Manager for Afri-SET.

After analysing the data, he says commuters’ exposure are high during the rush hours between 0600 hours and 1000 hours as well as 1600 hours and 1800 hours.

It shows that cyclists, riders, street hawkers and pedestrians are exposed to even higher levels of pollution.

Commuters are largely unaware of the serious dangers they face. On a recent morning trip, Godfred Addo held the door of his trotro, with one hand.

The other was firmly gripping his nose to block his nostrils. But as he attempted to do his job as a conductor – beckoning passengers to the commercial vehicle – he was forced to surrender his grip. At once the dark smoke from the tail pipe of another trotro flooded his nose, mouth and eyes.

“Mostly, I catch a cold, or feel dizzy after such incidents,” says the 20-year-old who does an average of eight round trips a day from Odorkor to the Tema Station, inhaling soot and toxic chemicals.

“When pollution breaks in traffic, you cannot see anything. There is no escape for anyone. Passengers struggle to breathe, covering their noses with handkerchiefs. I know it is dangerous, but there is no option for me, so I don’t add it to my worries. Fumes from cars is a pandemic, and it is everywhere on the road.”

Among the long line of workers waiting to board passenger buses one morning at Amasaman bus station was Georgina Awuah.

She tells GNA that it takes about two and half hours from her home to work and the same on her journey back each day, exposing her to many hours of dangerous emissions.

“By the time I get to work my energy level is reduced for the day’s work,” Awuah says.

“At 1500 hours or 1600 hours I am thinking of getting back home. The reason is if I delay, I will have to wait for like an hour before catching a bus. Working under such circumstances feels like a punishment.”

Long commutes and poor-quality air are contributing to mental health problems too. A study published on JAMA Network, an American-based health platform found that long-term exposure to multiple air pollutants is associated with increased risk of depression and anxiety.

“Spending hours in vehicular traffic and being exposed to dirty air has some impacts,” says Dr Reginald Quansah, a senior lecturer at University of Ghana School of Public Health. “Some studies have proposed some mechanisms justifying this. Stress is just one of them.”

Workers’ constant exposure to dirty air also has a strong economic burden for workers and the country.

“In the short and medium term, workers spend money buying cold and cough related drugs, medical tests and suffer loss of man hours if hospitalised. It has an impact on their pocket especially those low earners,” says Dr Elvis Kyere-Gyeabour, the Breathe Cities Portfolio Manager, Ghana.

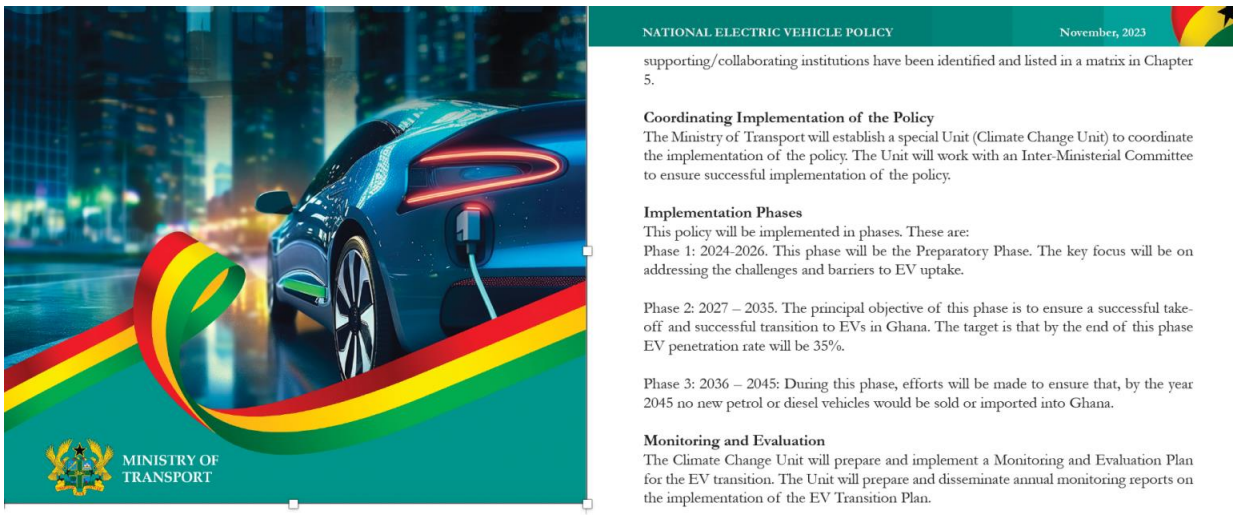
For workers under insurance, not all treatment of ischemic heart disease, lung cancer, stroke, as well as pneumonia in children are covered. The costs can add up to the equivalent of twice the annual earnings of some patients.

And the costs also increase in retirement. “There is enough evidence that many workers exposed to high levels of air pollution during their productive years acquire chronic upper respiratory infection and cardiovascular diseases. Some retirees are required to undergo nebulisation every day using their retirement benefits,” says Dr Kyere-Gyeabour.

The productivity loss hurts the economy and the National Health Insurance Scheme. The economic cost of air pollution is estimated at US$2.5 Billion or roughly 4.2 per cent of the country’s 2017 Gross Domestic Product according to a World Bank report.

Reducing pollution, promoting quality air

Ghana is looking at phasing out fossil fuel powered vehicles altogether over the next 21 years, according to a projection in the National Electric Vehicle Policy but the industry says it will need immense government support even for that slow transition.



“We are the largest polluting sector, and we are ready to go electric but government needs to build the infrastructure and other structures before,” says Mr Mark Amoamah, National President of the Chartered Institute of Transport – Ghana.

Reducing emissions from the transport sector before the phase out will depend on a number of interventions starting with a review of regulations, awareness, and strict enforcement of regulations, according to experts.

“As we speak, a police officer cannot arrest a driver whose car is emitting so much. This is because they do not have any instrument to measure the (emissions) level,” says Emmanuel Appoh, Executive Director of Envirofit, an environmental consulting firm and a former Director at Environmental Protection Agency.

“But this will change when the Motor Traffic Regulation 2024 is passed and people are sensitised, and institutions strengthened and supported. For instance, every vehicle will need to test for tailpipe emission and get a certificate. With this, a police officer will have the tool to crack down on dirty vehicles.”

Dr Daniel Tutu Benefoh, Ghana’s Focal Person of the United Nations Framework Convention on Climate Change, also wants to see government services decentralised and moved to different parts of Ghana so workers don’t have to commute so long in dirty air.

“The colonial system centralised government services and provided housing for workers,” Dr Benefoh notes. “But this failed after independence. The acquired lands where workers lived are being commercialised, while many middle and junior officers live far off and travel hours to work.”

Dr. Benefoh, who leads Ghana’s Mitigation, Greenhouse Gas Inventory and Reporting Program, suggests that organisations deploy buses to pick up workers from designated points to reduce the number of vehicles on the road contributing to pollution.

“Ghana needs an efficient bus system with dedicated line,” he emphasises.

While waiting for the many plans to manifest, he advises workers to wear N95 nose masks anytime they are on the road and also avoid rush hours, if possible.

SAHEL TRIBUNE.COM
Actualité et information en continu

Fousseni Togola (Mali) ; Les mines d'orpaillage suspendues : un choix nécessaire mais douloureux ; Sahel Tribune, 26 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://saheltribune.com/les-mines-dorpaillage-suspendues-un-choix-necessaire-mais-douloureux/

Le 25 juin 2024, le ministre des Mines, Amadou Kéïta, a annoncé la suspension des activités d'orpaillage sur toute l'étendue de la République du Mali, conformément à l'Arrêté Interministériel n°1907/MM-MATD-MSPC-MEADD du 1er juillet 2015.

Cette mesure, en vigueur du 15 juin au 30 septembre 2024, s'inscrit dans un effort de régulation et de sécurisation des sites d'orpaillage, souvent sources de tragédies insupportables.

Vivre dignement et offrir un avenir meilleur

Mais derrière cette décision nécessaire se cache une réalité bien plus sombre et complexe. Plus de 20 orpailleurs ont trouvé la mort récemment, et plusieurs autres sont portés disparus suite à l'effondrement d'un site d'orpaillage à Kalako, dans le cercle de Yanfolila, région de Bougouni.

Ce drame, survenu le 8 juin, n'est malheureusement pas un cas isolé. En janvier dernier, un autre effondrement à Kobadani avait déjà coûté la vie à 70 personnes. Ces chiffres terrifiants révèlent la fragilité extrême des conditions de travail dans les mines artisanales d'or du Mali.

Ces jeunes, parfois à peine sortis de l'adolescence, se lancent tête baissée dans ces gouffres d'insécurité, armés uniquement de leur détermination et de leur espoir. Pourquoi prennent-ils de tels risques ? Parce qu'ils n'ont pas d'autre choix. Dans un pays où la pauvreté et le chômage sévissent, l'orpaillage artisanal est souvent la seule solution pour subvenir aux besoins de leurs familles. Les autorités locales, les organisations de la presse et les exploitants des localités concernées sont donc exhortés à respecter strictement cette suspension. Mais comment réagiront-ils face à cette interdiction, sachant que pour beaucoup, c'est une question de survie?

Chaque drame dans ces mines artisanales est une claque à notre humanité, un rappel brutal de l'injustice sociale qui gangrène notre société. Ce ne sont pas seulement des vies que nous perdons à chaque effondrement, ce sont des rêves, des espoirs, des futurs qui s'éteignent sous des tonnes de terre. Les orpailleurs ne cherchent pas seulement de l'or, ils cherchent à vivre dignement, à offrir un avenir meilleur à leurs proches.

Sacrifier ses enfants sur l'autel de la survie

Les autorités maliennes peinent à trouver des solutions durables pour réguler et sécuriser ces sites. Les investissements étrangers dans les mines industrielles ne profitent pas aux sites artisanaux, où les conditions de travail frisent souvent l'esclavage moderne. Faranida, Kalako, Kobadani… ces noms résonnent comme des cris de détresse, des appels à une prise de conscience urgente.

Il est impératif que nous, en tant que société, prenions au sérieux ces tragédies récurrentes. Les autorités doivent mettre en place des mesures de protection et de soutien aux orpailleurs artisanaux, transformer cette quête désespérée en une activité sécurisée et respectueuse des droits humains. La vie de ces jeunes vaut bien plus que quelques grammes d'or.

Cette suspension des activités d'orpaillage, bien que nécessaire, doit être accompagnée de mesures concrètes et efficaces pour offrir des alternatives viables à ces jeunes. Nous devons transformer cette période de suspension en un temps de réflexion et d'action, pour qu'à la

reprise des activités, nous soyons mieux préparés à protéger nos orpailleurs. Le Mali ne peut plus se permettre de sacrifier ses enfants sur l'autel de la survie.

Tatiana Meliedje (Cameroun) ; Pêche et aquaculture : le gouvernement encourage les locaux à investir ; New du Camer, 27 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://www.newsducamer.com/peche-et-aquaculture-le-gouvernement-encourage-les-locaux-a-investir/

Avec plus de 100.000 tonnes de produits halieutiques capturés de manière illégale par an, les autorités militent pour que les nationaux investissent dans ce secteur d'activités encore contrôlé par les étrangers.

Les produits de la pêche au Cameroun contribuent fortement à la consommation locale. Le poisson par exemple tiré des eaux camerounaises fournit chaque année 300 000 tonnes sur le marché local. Mais cette contribution à la demande nationale est menacée par la pêche illicite. Ce sont plus de 100.000 tonnes de produits halieutiques qui sont capturés par an de manière illégale, dans les eaux camerounaises selon les estimations officielles.

Selon les autorités, la pêche INN (illicite non-déclarée et non réglementée) est surtout pratiquée par les bateaux appartenant aux étrangers. La grande majorité des navires de pêche présents dans les eaux camerounaises ces 5 dernières années proviennent de la Chine en l'occurrence. Selon l'ONG Environnemental Justice Foundation, 63% des navires de pêche présents au Cameroun en 2022 appartenaient à des étrangers contre seulement moins de 40% pour les nationaux. Aujourd'hui, les autorités encouragent les entrepreneurs locaux à s'investir autant dans l'aquaculture que dans la pêche industrielle. Car, les richesses tirées de ces activités sont jusqu'ici plutôt bénéfiques à d'autres pays. Or, le marché existe et a un fort potentiel. La demande locale du poisson par exemple peine à être comblée. On observe encore un déficit d'au moins 200 000 tonnes de poissons par an. Ce, sans compter le marché extérieur où la qualité des produits halieutiques en provenance du Cameroun est appréciée. Bien plus, les autorités affirment, qu'il y a de nombreux avantages pour les locaux comparés aux conditions appliquées aux étrangers.

« Nous avons le projet d'appui au développement de l'entrepreneuriat aquacole qui a démarré. L'Etat a également lancé un appel à manifestations pour encourager les privés à s'investir et nous avons de très bons résultats là-dessus. Il y a de grands industriels qui s'investissent actuellement », souligne Guy Iréné Mimbang, directeur des pêches de l'aquaculture et des industries halieutiques au ministère de l'Elevage, des pêches et des industries animales (Minepia).

Les pratiques hors normes reprochées à ces étrangers sont diverses. Il y a entre autres, la pêche sans licence de pêche ; la pêche dans les zones de reproduction, l'utilisation de produits et engins proscrits, la non-déclaration des données de capture ou encore la mauvaise déclaration. Dans la plupart des cas, la quantité de produits prélevés n'est pas celle déclarée. Des mauvaises pratiques qui font en sorte que des quantités importantes de ressources halieutiques

échappent au contrôle des pouvoirs publics. Les pertes fiscales sont estimées à environ 20 milliards de FCFA par an. Et l'impact va au-delà. « La pêche INN fait en sorte que les Etats ne rentrent pas dans les différents stocks qui sont exploités par d'autres flottes, et qu'ils ne recouvrent pas les revenus économiques qui peuvent en provenir », précise Guy Iréné Mimbang.

Malgré tout, le gouvernement poursuit la lutte contre la pêche illicite. En 2023, 15 navires ont été sanctionnés et 7 radiés pour des actes de pêche INN.

ibihe.org
Le changement, c'est maintenant

Arthur Bizimana et Ferdinand Mbonihankuye (Burundi) ; Climat et agriculture : une double menace pour la production hydroélectrique burundaise ; Ibihe.org, 28 juin 2024.

Tag : Banque mondiale.

Pour accéder à l'article : https://www.ibihe.org/climat-et-agriculture-une-double-menace-pour-la-production-hydroelectrique-burundaise/

Le niveau des lacs de retenue des centrales hydroélectriques baisse en raison des changements climatiques et des incursions agricoles. Ce qui diminue la production hydroélectrique du Burundi. Pour tenter de compenser cette baisse, la Régie de Production et de Distribution d'eau et d'électricité du Burundi (REGIDESO) recourt aux centrales thermiques, malgré leurs émissions de gaz à effet de serre. Néanmoins, le déficit énergétique demeure. Ainsi, les Burundais vivent au quotidien les délestages et les coupures électriques intempestives, ce qui ralentit le développement économique du pays.

Évacuateur de crues à sec, cailloux colonisés d'herbes rangés les uns après les autres et niveau du lac de retenue de la centrale hydroélectrique de Rwegura en régression… Le niveau du lac a même connu un dénivellement de la retenue de l'ordre de sept mètres en février 2024.

« *Avant la régression du lac, les cailloux étaient invisibles. Personne ne savait la forme de l'entonnoir. Nous n'apercevions que ses bornes* », confie Jonas, un vieux sexagénaire qui habite sur la colline Rwegura.

Alimenté principalement par les rivières Gitenge et Mwokora, le lac de retenue de Rwegura qui se trouve au Nord du pays à environ 110 Km de la capitale économique, Bujumbura, « *s'emplit souvent en février et en avril* », révèle Elie, habitant de Rwegura. Mais, cela n'a pas été le cas cette année.

En huit ans, Elie se remémore avoir vu le lac de retenue s'emplir jusqu'à se déverser dans l'entonnoir deux fois seulement, en 2016 et en 2022.

Le niveau du lac Rwegura a connu un dénivellement de la retenue de l'ordre de sept mètres en février 2024.

"*Nous sommes étonnés de voir le lac Rwegura baisser de niveau même pendant la période de grande pluviométrie*", indique Édouard Nduwayo, habitant de Rwegura.

D'après Ir. Willy Ciza, Directeur des énergies renouvelables au ministère de l'hydraulique, de l'énergie et mines : "*La centrale dotée d'un barrage produit de l'électricité selon le stockage de l'eau. Plus il y en a, plus elle en produit. Pour satisfaire la demande en électricité, l'on tire beaucoup de l'eau qui est stockée. Si on continue à utiliser le barrage Rwegura comme on le fait, le lac ne sera pas plein*."

Pour Willy Ciza, le lac baisse suite à la surexploitation de la centrale de Rwegura due à l'augmentation des consommateurs de l'électricité. Le rapport annuel publié en mars 2023 par l'Institut National des Statistiques du Burundi (INSBU en sigle) lui donne raison. Il indique que le nombre de consommateurs de l'électricité est passé de 15 571 en 1995 à 163 373 en 2021.

Les baisses du niveau du lac Rwegura s'expliquent par l'activité anthropique et la sécheresse à en croire le professeur André Nduwimana, enseignant chercheur de la Faculté d'agronomie et de bioingénierie de l'Université du Burundi :

« *Lorsqu'on regarde son régime hydrologique, le bassin versant de Rwegura est alimenté par les rivières Gitenge et Mwokora. Ces deux rivières sont alimentées par les eaux d'écoulement et les eaux d'infiltration. La plus grande partie des eaux qui alimente le bassin était les eaux d'infiltration. Le problème maintenant, selon une étude faite en 1995, c'est que quand on a déboisé et fait des plantations de thé, ces activités ont diminué énormément le phénomène d'infiltration. Maintenant, on a l'eau d'écoulement. Et quand il y a sécheresse, vous comprenez que cette eau qui part n'est pas compensée. Ainsi, le niveau et le volume d'eau du lac a diminué* ».

La baisse des eaux du lac a conduit en 2017 à une production d'électricité de seulement 4 MW sur les 18 MW prévus au départ. « *Vous comprenez que c'est une perte énorme pour le pays* », regrette-t-il.

Pour le Pr Nduwimana, les incursions agricoles n'ont pas respecté la distance nécessaire par rapport à ce bassin de production électrique, « *surtout qu'on est dans une réserve forestière* ». Ici, il évoque le Parc national de la Kibira.

L'étude de vulnérabilité et d'adaptation aux changements climatiques conduit par Ir. Salvator Sunzu Ntigambirizwa, Expert Chargé de la Planification et Projets à l'Énergie des Grands Lacs (EGL) conclut que la surexploitation de la centrale de Rwegura, quand les autres centrales sont à l'arrêt, et le réchauffement climatique sont à l'origine de la baisse du niveau du lac Rwegura.

Il y a 16 ans, soit en 2008, la surexploitation de la centrale hydroélectrique de Rwegura combinée aux effets du réchauffement climatique ont mené à une baisse drastique de la retenue du barrage de Rwegura de l'ordre de 10 mètres « *ce qui allait atteindre le niveau de la prise d'eau qui s'établit à 2140,50m et occasionner l'arrêt de la centrale* », explique Ir. Salvator Sunzu Ntigambirizwa.

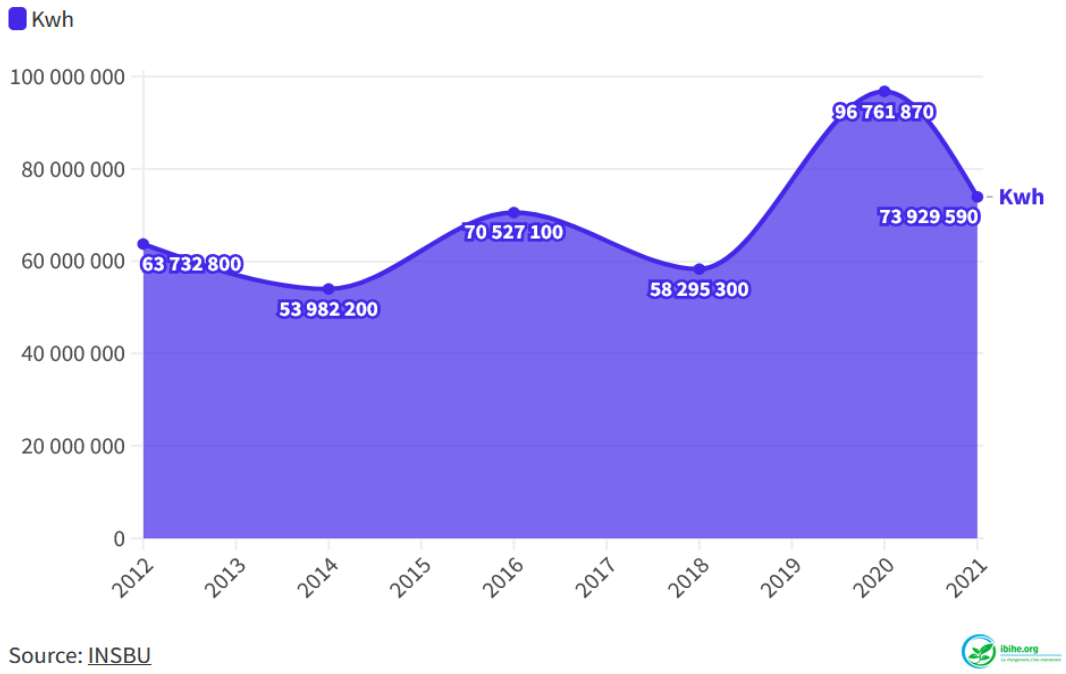
Tel que prédéfini par les constructeurs du barrage en 1986, le niveau du Lac de retenu devrait s'élever à 2152, 20 m.

Jusqu'à l'heure actuelle, la centrale de Rwegura demeure typiquement un aménagement de pointe d'une puissance de réserve de 6 MW, peut-on lire sur le site du Burundi Renewable Energy Association. Elle ne peut pas produire sa puissance maximale toute la journée qui s'élève à 18 MW.

Principale centrale hydroélectrique du Burundi, la production électrique de Rwegura a évolué en dent de scie. Selon le rapport annuaire de l'institut National de statistique du Burundi (INSBU en sigle), la production électrique de la centrale hydroélectrique de Rwegura est passée de 63 732 800 Kwh en 2012 à 35 241 000 Kwh en 2017 avant de rebondir à 73 929 590 Kwh en 2021.

Burundi : Evolution de la production électrique à la centrale Rwegura

La production électrique à la centrale Rwegura évolue en dents de scie. Elle a tendance à évoluer dans le même sens que les précipitations annuelles.



Selon Ir Salvator Sunzu Ntigambirizwa, la production hydroélectrique annuelle a tendance à évoluer dans le même sens que les précipitations annuelles.

Envasement

La centrale hydroélectrique de Marangara, située à environ 200km de Bujumbura, dans province Ngozi au Nord du pays, est à l'arrêt, victime d'une très grande érosion hydrique.

En amont du barrage et de la rivière Ndurumu, les agriculteurs ont poussé les champs de manioc, les plantations de bananeraies, etc. En outre, ils ont coupé presque tous les arbres.

Le sol surplombant la rivière Ndurumu est devenu fragile.

Quand il pleut en abondance, l'érosion emporte des tonnes de terre, de pierres et d'arbres vers la vallée. Elle creuse au passage des sillons immenses. Et elle forme une montagne de boue et de pierres dans le lac de retenue.

L'érosion déplace des tonnes de terre, de pierres, de cailloux et d'arbres, les accumulant dans le lac de retenue de la centrale Marangara en avril 2024

Selon le Directeur des énergies renouvelables, les agriculteurs qui exploitaient autrefois les terres surplombant les barrages hydroélectriques ont reçu des indemnisations pour libérer cet espace. Cependant, ils se sont accaparés de nouveau ces terres quelques années plus tard.

Pendant les fortes précipitations, indique l'expert Salvator Sunzu Ntigambirizwa dans l'étude de vulnérabilité et d'adaptation aux changements climatiques , les cultures fragilisent le sol et favorisent l'augmentation des transports solides extrêmement importants.

« *Ce phénomène est une conséquence directe de la déforestation se manifestant sur les collines* », précise-t-il.

« *Le dessableur élimine les déchets de l'eau dans le canal. De notre part, nous barrons les canaux où circule l'eau pour les nettoyer. Néanmoins, puisque les canaux restent ouverts, nous ne pouvons pas empêcher l'érosion d'y déposer les alluvions fertiles. Il arrive que les boues de terre se collent sur les turbines et perturbent leur fonctionnement voire les endommagent* », nous confie un technicien du central qui a requis l'anonymat.

Le dessableur de la centrale Marangara obstrué de toutes sortes de déchets végétaux en avril 2024

« *Cela entraîne parfois l'arrêt total de la centrale* », soutient même l'expert Salvator Sunzu Ntigambirizwa.

Il y a d'ailleurs environ trois mois où la centrale hydroélectrique n'est pas fonctionnelle, nous révèle, lors de notre passage à Marangara en avril 2024, le même fonctionnaire de la centrale de Marangara.

Les techniciens de REGIDESO sont venus récemment réparer les turbines. « Néanmoins, ils n'ont pas pu les remettre en état », ajoute-t-il. Il n'existe pas encore une base de données sur l'évolution de l'envasement des centrales hydroélectriques. Toutefois, l'envasement annuel des barrages en service évolue de la même façon que l'évolution des précipitations et pourrait conduire à l'arrêt des centrales hydroélectriques à faible volume de retenue comme la centrale de Marangara et de Buhiga si des mesures appropriées ne sont pas prises à temps, avise l'expert Sunzu.

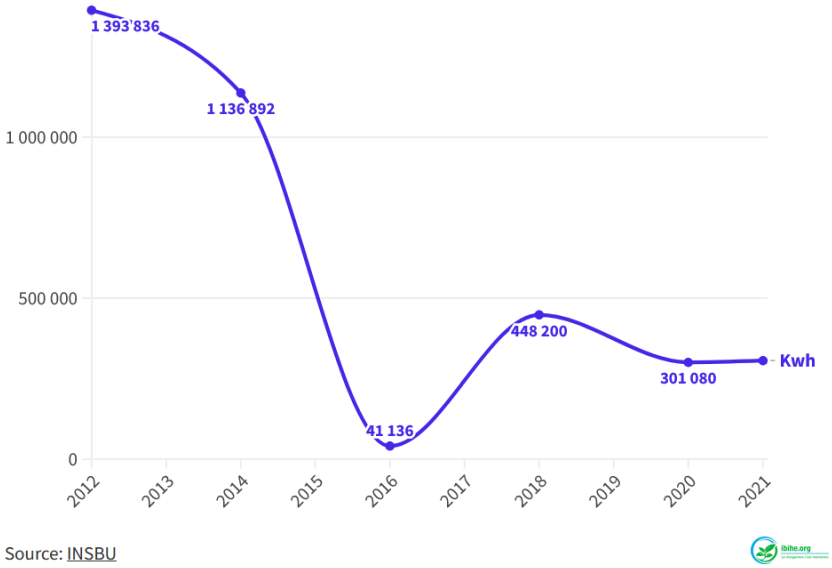
Pendant la saison sèche, environ un tiers de la surface du lac de retenue diminue suite à l'assèchement de la retenue, nous fait savoir notre informateur. Une partie du lac, auparavant remplie d'eau, est envahie par la végétation, poursuit-il.

Cette situation résulte de l'érosion des sols. Et cela entraîne donc une réduction de la production hydroélectrique, indique l'expert Salvator Sunzu Ntigambirizwa dans son étude.

Selon le rapport annuel de l'INSBU publié en mars 2023, la production électrique de la centrale de Marangara est en berne. En l'espace de 10 ans, elle a plongé de 454, 7% entre 2012 et 2021, passant de 1 393 836 Kwh en 2012 à 306 480 Kwh en 2021.

Burundi : Evolution de la production électrique à la centrale de Marangara

En 10 ans, la production électrique a plongé de 454, 7% entre 2012 et 2021



A son inauguration en 1981, « *Marangara alimentait en électricité nuit et jour trois communes dont Marangara, Ntega et Kirundo* », nous confie Claver Siboniyo, habitant près de la centrale Marangara.

A l'heure actuelle, elle n'éclaire que Marangara quand elle est fonctionnelle. De surcroît, nous connaissons des coupures intempestives de courant électrique. « *La centrale hydroélectrique de Rwegura a dû prendre le relais de Marangara dans les communes Kirundo et Ntega* », précise-t-il.

L'inondation, cet autre défi

Proie aux inondations pendant la forte pluviosité, la centrale hydroélectrique de Ruvyironza, installée sur la rivière du même nom en province Gitega au centre du pays, a été mise hors service entre 2004 et 2007, date de sa réhabilitation.

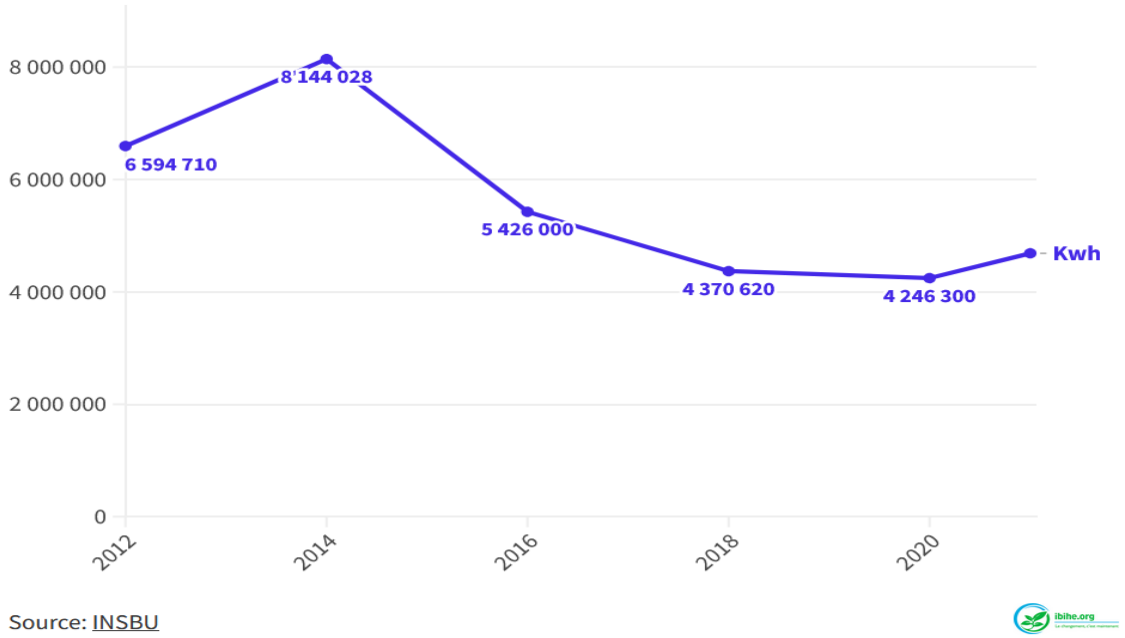
Selon la Troisième Communication Nationale sur les Changements Climatiques, de graves inondations de la centrale hydroélectrique de Ruvyironza se sont également produites trois fois, respectivement en 2014, en 2016 et en 2018.

Les inondations du 18 avril dernier ont forcé la centrale hydroélectrique de Ruvyironza à cesser toute production, relève Avit Nibaruta, directeur de la REGIDESO de la région centre. « *C'est la production électrique de 1,5 MW qui s'est évaporée brusquement* ».

Selon INSBU, la production de Ruvyironza est instable. Elle croît et décroît selon que la pluie est suffisante et *insuffisante. Elle est passée de 6 594 710 Kwh en 2012 à 8 237 200 Kwh en 2015 avant de revenir à 4 686 100 Kwh en 2021.*

Burundi : Evolution de la production électrique à la Centrale de Ruvyironza

La production électrique de Ruvyironza est instable et continue à baisser au fil des années.



Le Plan National de Développement du Burundi (PND) 2018-2027 indique que sur un potentiel hydroélectrique évalué à 1700 MW, seuls 300 MW sont techniquement et économiquement exploitables.

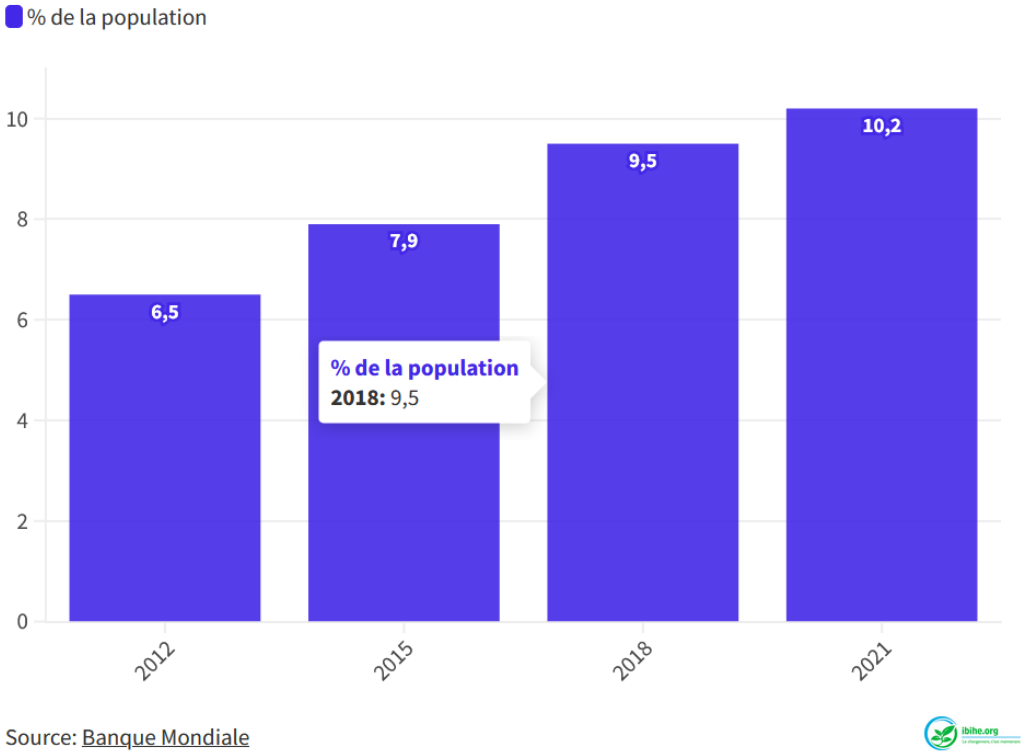
La puissance électrique installée est actuellement proche de 50 MW dont 32,9 MW de production nationale d'origine hydraulique.

La consommation électrique au Burundi reste très faible. Elle est inférieure à 30 KWh/habitant/an – bien au-dessous de la moyenne africaine estimée à 150 kWh/habitant/an, lit-on dans le PND 2018-2027.

C'est également en raison d'un faible accès. La Banque mondiale montre que le taux d'accès à l'électricité du Burundi s'élève à 10,2% en 2021.

Burundi : Evolution de la population ayant accès à l'électricité

En 10 ans, c'est-à-dire entre 2012 et 2021, le taux d'accès à l'électricité des burundais a augmenté de 3,7%



Jusqu'à l'heure actuelle, le déficit de l'électricité est une évidence. Il se manifeste par des délestages généralisés et systématiques.

Pour couvrir ses besoins en électricité, le Burundi importe l'énergie à partir des centrales hydroélectriques communautaires de Rusizi I et de Rusizi II – soit respectivement 4 MW et 8,3 MW.

Néanmoins, la sécheresse et le déficit pluviométrique ont conduit à une réduction respective de la production électrique des centrales hydroélectriques Ruzizi II et Ruzizi I de 32% et de 14%.

En compensant la baisse de l'hydroélectricité, les opérateurs de réseaux électriques, à l'instar de la REGIDESO et des particuliers, activent les centrales thermiques et les groupes électrogènes, alimentées par le carburant. Ces derniers génèrent une production électrique de plus de 35 MW.

Néanmoins, les centrales thermiques et les groupes électrogènes émettent davantage de gaz à effet de serre. Bien que le Burundi émette moins de 0,02 % des gaz à effet de serre (GES), le secteur de l'énergie fossile se taille la part du lion par rapport aux autres secteurs.

En 2005, il représentait 43%, puis 36% en 2010, avant d'atteindre un pic de 45% en 2015. De plus, l'offre en électricité, qu'elle provienne d'énergie renouvelable ou thermique, reste insuffisante.

Pour augmenter la production hydroélectrique, le Burundi est en train de construire des centrales hydroélectriques, « *notamment le central régional Rusumo Falls et les centrales locales dont Kabu16, Jiji Murembwe et Ruzibazi* », indique le directeur des énergies renouvelables.

Sous peu – dans environ 3 ans -, la puissance augmentera de plus de 80 MW. « *Nous serons en mesure de la transporter et de la distribuer aux ménages et aux clients de la REGIDESO* », poursuit Willy Ciza.

Transport électrique

Le transport électrique reste cependant confronté à plusieurs défis en milieu rural comme en milieu urbain. En tête des défis, le climat.

Les changements climatiques influencent également le transport de l'électricité à travers le pays. On rapporte l'écroulement des lignes électriques suite aux excès pluviométriques mêlés souvent de grêle et de tempêtes tropicales violentes.

A titre d'illustration, dans la nuit du 12 au 13 mars 2024, les pluies exceptionnelles mêlées de tempêtes très violentes ont fait chuter les pylônes transportant l'électricité au quartier Nyakabiga III, dans la commune Mukaza de la Mairie de Bujumbura à l'ouest du Burundi, à proximité de Campus Mutanga de l'université du Burundi.

Chute des pylônes transportant l'électricité au quartier Nyakabiga III, dans la commune Mukaza de la Mairie de Bujumbura à l'ouest du Burundi, à proximité de Campus Mutanga de l'université du Burundi suite aux pluies exceptionnelles mêlées de tempêtes très violentes en Mars 2024.

« *Nous avons entendu quelque chose tomber pendant la nuit. Ensuite, l'obscurité s'est installée. Nous n'avons réalisé qu'au matin que les pylônes s'étaient effondrés* », conte Innocent ndayikengurukiye, un habitant de Nyakabiga III.

Trois jours après l'effondrement des pylônes, REGIDESO a enfin pu rétablir le réseau. Ni les enfants, ni les adultes n'ont pu retenir leurs cris de joie quand REGIDESO a de nouveau illuminé Nyakabiga.

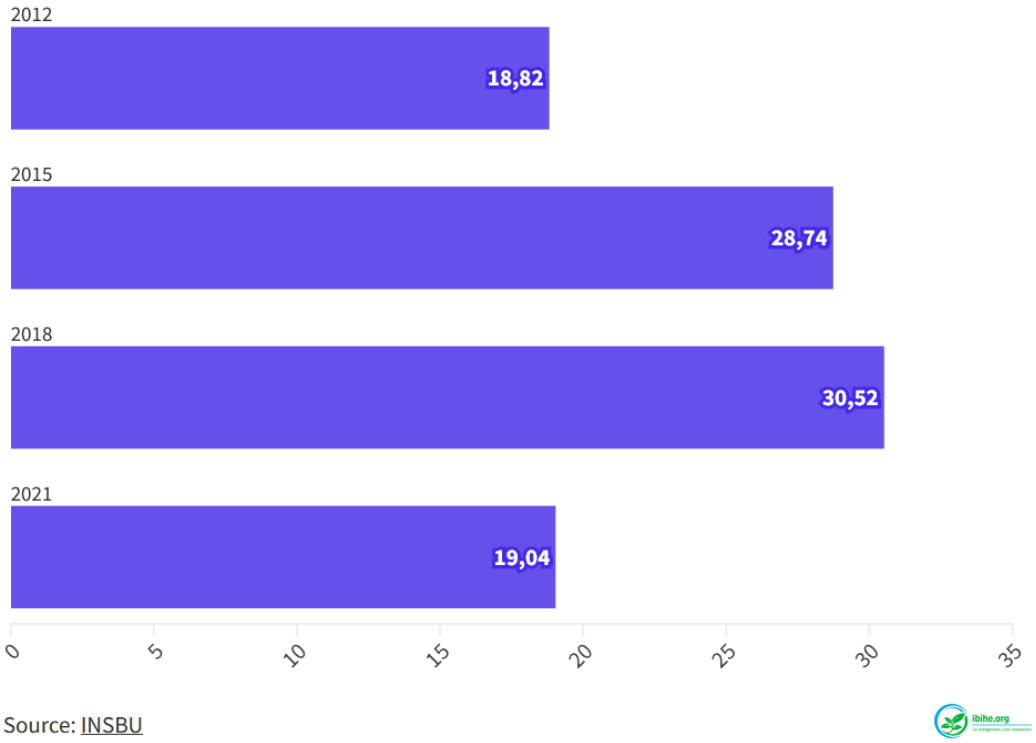
Le Directeur des énergies renouvelables rapporte également que le barrage Ruzibazi est à l'arrêt suite à l'écroulement de la colline Gabaniro, en commune Muhuta, de la province Rumonge au sud-ouest du pays, qui soutenait les poteaux de transport électrique.

« *La REGIDESO est à l'œuvre pour rétablir le réseau pour que nous puissions avoir les 15 MW provenant de ce barrage* », commente-t-il.

En raison du changement climatique, de l'inadaptation du système de distribution qui est très petit et du vieillissement des câbles, les pertes techniques et commerciales de l'électricité varient entre 20 et 30%, estime le directeur des énergies renouvelables s'appuyant sur les rapports annuels.

Evolution des pertes électriques sur le réseau REGIDESO

En 10 ans, les pertes électriques sur le Réseau REGIDESO varient entre 18% et 30%.



Lr Salvator Sunzu Ntigambirizwa, quant à lui, pointe aussi du doigt l'insuffisance d'entretien et des diverses fraudes.

Pour distribuer en bonne et due forme l'électricité, nous apprend Willy Ciza, il faut remplacer les vieux câbles et les plus petits par de nouveaux câbles ayant une bonne section. La réhabilitation des équipements de distribution s'avère urgente, notamment dans la ville de Bujumbura et dans les autres villes qui ont beaucoup de clients.

Mr. Ciza interpelle d'ailleurs le secteur privé à investir dans la distribution d'électricité. A l'heure actuelle, quelques sociétés ont investi dans le transport d'électricité. Notamment la société Burunga Power. Elle est en train de mettre en œuvre un projet Maison Power pour distribuer cette énergie qui sera en circuit.

Coupures intempestives, facteurs de malentendus entre prestataires des services et clients ?

Depuis le début de l'année 2024, les coupures intempestives sont fréquentes en milieu urbain comme en milieu rural. Jour et nuit. Le poids des délestages généralisés et systématiques se fait sentir. Les opérateurs économiques en font les frais.

En congé forcé, assis sur le canapé devant son salon de coiffure, Goldien écoute la musique douce sur son téléphone à travers les écouteurs. Il attend avec impatience l'électricité en ce lundi 29 avril au quartier kajiji, zone kanyosha et commune Muha au sud la capitale économique Bujumbura, pour accueillir ses clients.

Ce coiffeur observe des coupures électriques intempestives et systématiques inhabituelles ces derniers temps : « *il y a au moins 4 fois de coupure d'électricité par jour. On nous met en congé forcé à chaque jour*. »

« *Des suites de coupures du courant intempestives, nous encaissons des pertes non négligeables. Par contre, les propriétaires des maisons exigent qu'il n'y ait pas de retard de paiement des frais de loyer* », fait savoir Goldien.

Au sortir de l'université en 2023, Ezéchiel et Aline ont investi dans le secrétariat public avec enthousiasme. Leur business marchait à peine quand les coupures électriques se sont immiscées dans leur projet commercial. « *Nous pouvons passer toute la journée sans travailler suite aux coupures électriques. Si Dieu ne fait pas de miracles, nous sommes à deux points de fermer notre entreprise.* » se lamente Aline.

Frais du loyer du secrétariat public et du logis oblige, Ezéchiel et Aline sont entre le marteau et l'enclume si rien n'est fait pour cesser les coupures électriques. A l'heure actuelle, ils joignent à peine les deux bouts à chaque mois. Le pire, c'est que ces coupures incessantes ont endommagé leurs appareils électroniques et qu'ils ne voient pas comment ils vont les remplacer.

Tenancier de pâtisserie, Evelyne vient de jeter plus de 100 litres de lait suite à sa dégradation due aux coupures intempestives du courant électrique. « *C'est une perte énorme pour nous* », réagit-elle avec amertume.

Au centre du pays, à Gitega, capitale politique, Cédric Hakizimana témoigne aussi de son désespoir : « *Nous passons jusqu'à trois jours sans électricité.* »

De nos jours, les activités des opérateurs économiques tournent au ralenti. Cela entraîne des malentendus entre les soudeurs et leurs clients. « *Nous livrons tout le temps en retard les commandes de nos clients. Cela nous met en confrontation avec nos clients. Les clients, dont les commandes devraient être livrées, nous menacent d'exiger des remboursements. Ils pensent que c'est dû à notre volonté alors que c'est à cause du manque du courant électrique*. »

Félicité Nicayenzi ajoute : « *Nous avons du mal à faire fonctionner nos machines à moudre à cause du manque d'électricité, nos activités sont à l'arrêt.* »

Pour continuer leur service à la clientèle, les secrétariats publics, les salons de coiffure, etc. allument alors les groupes électrogènes pour pallier aux coupures d'électricité. Toutefois, ils sont obligés de revoir à la hausse leurs prix. Alors que l'impression d'une page passe de 100 à 150 FBu, la coiffure passe de 2000 FBu à 3000 FBu, etc.

Appel à l'Action

Félicité ignore la cause des coupures fréquentes. Quant à Pierre Hakizimana, soudeur tout près du Marché central de Gitega, il implore les autorités de prendre des mesures immédiates pour atténuer la crise énergétique.

Face à ces lamentations, le Directeur Général de la REGIDESO, Ing. Major Albert Manigomba a déclaré en mars dernier aux micros de la Radio Bonesha Fm que les coupures électriques incessantes s'expliquent par les essais d'injection de la production électrique des barrages Rusumo Falls et Kabu16.

« *On est en train de faire des essais des centrales Rusumo Falls et Kabu16. Ces essais impliquent la coupure de certains départs parce que nous devons réhabiliter nos équipements, faire la modernisation, mais aussi adapter nos équipements pour pouvoir recevoir cette énergie.* »

Les différents essais des centrales s'étendent entre trois mois et une année. "*Aujourd'hui, même à l'heure où je vous parle, on est en train de faire des essais de trois groupes de Rusumo Falls sur le réseau de la Tanzanie*", poursuit Manigomba. Ces essais impliquent souvent la rupture ou le déséquilibre de notre réseau. Le Directeur de la REGIDESO tient à tranquilliser la population et fait la promesse qu'à la fin du mois d'avril, l'énergie en provenance de Rusumo Falls sera rétablie à 27 MW chaque jour. Jusqu'au mois de juin toutefois, les coupures électriques et les délestages s'observent encore à travers tout le pays.

Dans l'émission publique animée par les membres du gouvernement ce 28 juin à Makamba au sud du Burundi, Ibrahim Uwizeye, ministre de l'hydraulique, de l'énergie et mines indique que les turbines de la centrale de Rusumo Falls sont tombées en panne. Les techniciens sont en train de les rétablir. Il promet que la première turbine sera fonctionnelle au début du mois de juillet.

Que faire pour protéger les barrages ?

Pour relever le niveau d'eau du bassin de Rwegura, André Nduwimana propose une bonne gestion de l'eau de tout le bassin versant :

« *Il faudrait mettre en place une zone tampon autour du bassin de retenue des eaux alimentant le barrage Rwegura pour permettre une meilleure infiltration pendant la saison de pluie. Quand on a une forte infiltration de l'eau pendant la saison de pluie, l'eau de la nappe phréatique va compenser l'évapotranspiration pendant la saison sèche*. »

Pour le directeur des énergies renouvelables, on devrait construire des barrages qui stockent efficacement l'eau. Et Salvator Sunzu Ntigambirizwa de le compléter : « *La REGIDESO devrait rechercher des moyens permettant aux barrages de stocker plus efficacement l'eau pendant les périodes de pluie afin qu'elle puisse être réservée pour une utilisation pendant les sécheresses*. »

Avec le concours de l'administration locale et de la population à la base, REGIDESO et Agence Burundaise de l'Électrification Rural (ABER) « *se devraient également d'interdire les cultures près des lacs de retenues et d'élargir les zones de protection autour du barrage et de la centrale comme ça s'est fait à la centrale hydroélectrique de Mugere, mais aussi de renforcer le mur de soutènement autour des centrales* », recommande l'expert Ntigambirizwa.

« Il *faut que les agriculteurs creusent des courbes de niveau afin de protéger les centrales hydroélectriques de l'érosion* », conclut-il.

Pr André Nduwimana exhorte la REGIDESO de mettre en place une zone tampon et de la reboiser afin de permettre d'épurer l'eau de ruissellement. De surcroît, il recommande de laisser pousser les herbes fixatrices qui retiennent le sol : « *Cela protégera de l'érosion les collines et par ricochet protègera les barrages* ».

Quid des inondations ? Pr Nduwimana trouve qu'il faut prélever une petite taxe sur l'eau et l'énergie consommées pour réhabiliter les infrastructures publiques victimes des changements climatiques, car l'insuffisance des moyens ne permet pas au niveau local de le faire.

Cette enquête a été réalisée par Arthur Bizimana et Ferdinand Mbonihankuye avec l'appui du Réseau des journalistes scientifiques d'Afrique francophone (RJSAF) dans le cadre de la bourse d'enquête de la Conférence mondiale des journalistes scientifiques francophones.

l@venir
Informer • Analyser • Prospérer

Joël Dally (Côte d'Ivoire) ; Agriculture durable, la ruée vers l'or noir : le compost ! L'avenir, 30 juin 2024.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : https://www.lavenir.ci/economie/7829-agriculture-durable-la-ruee-vers-lor-noir-le-compost

Dans le cadre de la préservation de l'environnement, la convention de la société civile ivoirienne à travers son projet Benkadi, contribue à l'adaptation du compost par les paysans dans l'agriculture.

Or noir des jardiniers, le compost est le résultat d'un processus naturel, qui transforme certains déchets en super-engrais. Il permet de réduire la dépendance aux engrais chimiques et de favoriser la santé du sol. Son utilisation est un processus clé dans la transition vers des pratiques agricoles plus durables et respectueuses de l'environnement.

Le compost est un engrais naturel qui a des vertus permettant de résister aux effets néfastes des changements climatiques. Selon M. Adou, Technicien supérieur en agronomie à Dabou et expert-formateur, le compost permet de bien nourrir la terre agricole et d'avoir une bonne production. Il permet donc d'augmenter les revenus des paysans, contrairement à l'engrais chimique qui finit par appauvrir la terre et les récoltes. A l'en croire, "le compost a des vertus qui permettent de résister aux effets néfastes des changements climatiques sur l'agriculture".

Préserver les parcs et réserves

Dans cette localité se trouve le parc d'Azagny. D'une superficie de 19 400 ha, à 130 km d'Abidjan, dans la sous-préfecture de Grand-Lahou et à l'embouchure du fleuve Bandama, le parc national d'Azagny est l'une des merveilles écologiques de la Côte d'Ivoire.

On y trouve différents habitats, un plateau bas composé d'écosystèmes de forêts côtières et lagunaires, la savane, une zone marécageuse et des mangroves. Ce parc a un rôle écologique et a des répercussions sur la vie des populations riveraines. A savoir l'atténuation des effets néfastes du changement climatique, une pluviométrie abondante qui favorise une bonne production agricole. Cette pluviométrie impacte les villages environnants.

Hélas, ce bel écosystème est en proie avec les activités agricoles des riverains. Il est menacé par des intrusions. Les menaces les plus importantes sont les feux de brousse, les espèces envahissantes et surtout le braconnage à cause de ses espèces rares ou endémiques, comme l'éléphant de forêt, le crocodile à front large et les différentes espèces de tortues et de primates, qui occupent les îles du parc.

L'agriculture de subsistance et commerciale (café, cacao, caoutchouc, huile de palme et noix de coco), la pêche, l'exploitation du bois pour la construction et l'énergie sont les principales activités dans cette zone. Les actions conjuguées des populations riveraines sur les aires protégées entraînent, chaque année, la disparition de plusieurs milliers d'hectares de forêt. Cette dégradation du couvert végétal a pour conséquence la perte de la diversité biologique de ces aires protégées.

Changement de pratiques en matière d'agriculture

Pour freiner cette agriculture extensive et agressive et surtout préserver la biodiversité, le concept de production de compost connaît de l'ampleur. Fruit d'un partenariat signé entre la Convention de la société civile ivoirienne (CSCI) et l'Agence nationale d'Appui au Développement Rural (ANADER) avec le soutien technique et financier du ministère des affaires étrangères des Pays-Bas, la fabrication du compost connaît un succès auprès des communautés riveraines des parcs nationaux.

Environs 1000 agriculteurs et agricultrices de 29 villages dans 11 régions de Côte d'Ivoire ont bénéficié d'une formation sur le Plaidoyer de la justice climatique afin de mieux formuler leurs besoins à l'endroit des décideurs. L'objectif de cette formation est de les accompagner à accroître la productivité de leurs plantations par l'enrichissement du sol via des techniques durables comme le compost, c'est-à-dire l'engrais biologique. L'enjeu est de dissuader les velléités d'agriculture extensive. Au nombre de ces communautés, le village d'Irobo dans la sous-préfecture de Grand-Lahou lisière au parc national d'Azagny.

« En nous engageant pour un plaidoyer visant le changement de pratiques en matière d'agriculture, nous visons la préservation des aires protégées. Si la terre est fertile et les récoltes bonnes, les paysannes et les paysans vivant aux abords des parcs nationaux ne seront pas tentés

d’agresser ces parcs. Les parcs sont un rempart pour faire face aux effets néfastes des changements climatiques. Aujourd’hui, ce sont les parcs nationaux qui constituent l’essentiel du couvert forestier ivoirien. C’est ce qui justifie que la CSCI se soit engagée sur cette voie » a indiqué Dr APPOH Kouassi, Expert en Développement des Capacités, chef de projet Benkadi dans la région de Grand-Lahou. L’utilisation de ce compost sur les terres déjà exploitées devrait freiner l’élan de ces agriculteurs et agricultrices de pénétrer dans le parc. En l’adaptant, les agriculteurs contribuent à la préservation de l'environnement, à la régénération des sols et à la promotion d'une agriculture plus durable et résiliente.

Le compost, une technique très productive

« Les agriculteurs ont accueilli le compost comme un soulagement dans les techniques de rendement agricole. En plus d’être rentable, il est biologique et permet la régénération des sols. On pourrait dire que le bilan est positif. Avant la première une année d'expérience, les communautés ont adopté cette pratique.

L’année dernière où nous lançons le projet pour leur apprendre les techniques de fabrication de cet engrais dans des champs d’expérimentation, ces derniers n’ont pas attendus la fin du processus pour s’y mettre. Ils ont commencé à démultiplier cela pour leur propre exploitation.

Et cette année, nous sommes impatients de voir les résultats au vu de la proportion que cela a pris » nous confie Dr Appoh.

« Depuis que nous avons découvert cette technique du compostage, rien n'est comme avant. D'abord la préparation du compost ne coûte pratiquement rien. Donc nous ne dépensons pour l'acquérir. Ensuite, nous utilisons de moins en moins les engrais chimiques qui coûtent parfois chers » se réjouit Yao Koffi, agriculteur relais à Irobo. En plus, le compost a une bonne retenue d'eau, ce qui rend le sol toujours humide. Je peux simplement dire que le compost contribue à la santé des sols et des écosystèmes.